

Kyle Lucia Wu

Une fenêtre sur Tribeca

roman

traduit de l'anglais (États-Unis)

par Juliette Bourdin



MERCURE DE FRANCE

Kyle Lucia Wu

UNE FENÊTRE SUR TRIBECA

ROMAN

*Traduit de l'anglais (États-Unis)
par Juliette Bourdin*



MERCVRE DE FRANCE

OceanofPDF.com

*À mon père et son amour des livres
À ma mère et son amour des fleurs*

OceanofPDF.com

Il semble tellement égoïste de vouloir être connu !

Yanyi, *The Year of Blue Water*

OceanofPDF.com

New York, 2013

Je ne savais pas en quoi consistait le métier de nounou. J'imaginais qu'il s'agissait de garder l'œil sur une enfant qui fait bondir son sac à dos en rentrant de l'école, de faire chauffer au micro-ondes des nuggets de poulet dans une assiette recouverte d'essuie-tout, et d'être allongée un bras croisé derrière la tête pendant que défilent à la télé les couleurs vives d'un dessin animé. Les subtilités de la tâche ne m'avaient pas traversé l'esprit : qu'il me faudrait renifler ses paumes pour y déceler le parfum d'agrumes du savon et gratter la saleté sous ses ongles. Que je me retrouverais à manger dans son assiette une cuillerée de macaroni au fromage pour en vérifier la température, et à passer au peigne fin le shampoing contre les poux sur son cuir chevelu couvert de mousse. Peut-être n'étais-je pas capable de concevoir ces moments parce que lorsqu'on m'interrogeait sur mon enfance, mon esprit se refermait comme deux poings qui se serrent dans une piscine, cherchant à agripper quelque chose alors que toute la matière autour d'eux reste insaisissable.

J'avais des parents. J'avais des frères et sœurs. J'avais des chez-moi, plusieurs ou aucun, selon le point de vue. Je n'étais pas mal aimée, ni délaissée. Pas exactement. C'était plus vague que cela, telle de l'encre qui se répand dans l'eau dans ma tentative de m'approprier les mots. Si vous souffrez d'un manque d'attention, sans pour autant aller foncièrement mal, que faites-vous de toute cette douleur, celle qui traverse vos tendons, tire

sur vos muscles, mais ne transparaît pas sur votre peau ? Il existe des choses plus dures au monde, par centaines. Je dérivais sans mot dire.

*

Le temps était saturé d'humidité, au début du mois d'août, le jour où je devais passer un entretien avec les Adrien. Trempée de sueur devant ma fenêtre, je priais l'air frais d'absorber ma transpiration. Je choisis ma tenue la plus classique, une robe en coton bleu marine qui m'arrivait juste au-dessus du genou. Je trouvais ses bretelles trop fines pour la circonstance, alors je cherchai au fond du tiroir de ma commode un cardigan jaune pâle, un vêtement que j'avais acheté en solde en me disant que je serais peut-être amenée à le porter dans un cadre professionnel. Une occasion se présentait maintenant : à quatorze heures à Tribeca.

Je n'étais pas trop sûre de moi en me rendant à ce rendez-vous. Je m'enfonçai dans un siège orange et sentis le train s'ébranler, à l'aise dans mon malaise. J'avais souvent cette impression de demeurer immobile pendant que les morceaux de ma vie se réorganisaient autour de moi, de n'avoir qu'à rester stoïque et impassible, en attendant de remonter à la surface pour respirer et me réadapter, une fois qu'ils se seraient stabilisés. Puis je me rappelai qu'il y avait une raison à cet entretien : quitter une industrie de service pour en intégrer une autre, passer d'horaires nocturnes au bar ou matinaux au café à un travail l'après-midi et en début de soirée, un emploi du temps autour duquel construire une vie. J'avais envie de commencer mes journées différemment, de me caler sur les habitudes de sommeil du reste de la ville, de ciseler une vision pour mon futur moi, en espérant qu'il me trouve.

Le hall d'entrée ne portait aucune trace de la canicule. Un portier en uniforme m'ouvrit l'une des larges portes vitrées et l'air glacial m'aspira à l'intérieur. Je lui annonçai que je venais voir les Adrien.

« Willa, c'est bien cela ? dit-il aimablement. Ils vous attendent. » Il m'accompagna jusqu'à l'ascenseur et j'entrai dans la cabine où j'aurais voulu m'attarder un instant avant d'appuyer sur le bouton, mais je le vis tourner une clé et enfoncer le numéro 5 avant de regagner le hall d'entrée. Un instant plus tard, les portes se rouvrirent sur Nathalie, qui se tenait dans son vestibule. J'avais beau savoir qu'ils occupaient tout l'étage, je ne m'attendais pas à pénétrer si vite leur appartement. Je sortis de l'ascenseur et, aveuglée par le soleil, je levai la main en visière. Je sentis ma peau moite de sueur aux aisselles, aux coudes et à l'arrière de mes genoux, picotée par l'air climatisé. Le vestibule était plus spacieux que ma chambre, où je n'avais que deux pas à faire du lit à la commode puis à la porte. Le salon s'étalait devant moi à perte de vue, bordé de chaque côté de baies vitrées allant du sol au plafond, offrant un panorama d'immeubles inclinés et d'impressionnantes tours étincelantes. Il y avait un canapé modulable couleur crème pour dix personnes devant lequel était posée une table basse en verre étincelant et, plus loin, une vaste table avec des chaises transparentes en Plexiglas soigneusement rangées de part et d'autre. La dernière famille pour laquelle j'avais travaillé, les Erickson, n'était pas riche à ce point. Leur appartement à Park Slope, quoique beaucoup plus grand que le mien, avait quelque chose de familier : c'était un endroit dans lequel je pouvais m'imaginer vivre, dans un futur lointain, une fois que j'aurais appris à prendre les bonnes décisions. Mais ce domicile – la demeure des Adrien... je me serais plus facilement figuré un château, un Versailles aux murs d'or, que ce faste dans le monde réel : un salon de la taille d'un terrain de basket en plein cœur de Manhattan. Que l'on puisse se réveiller et manger des toasts dans un endroit comme celui-ci.

Lorsque j'avais parlé à Nathalie au téléphone, je l'avais imaginée comme une femme puissante qui en imposait, un mètre soixante-dix-huit, costume à fines rayures, élégant chignon banane. En réalité, elle faisait à peu près ma taille, un mètre soixante, et elle était habillée comme si elle

allait faire du vélo en salle : legging noir et ensemble blanc comprenant débardeur de sport et veste d'échauffement, de brillants cheveux bruns attachés en une queue-de-cheval basse. Je ne m'attendais pas à ce qu'elle soit si jolie, avec des traits saillants, de grands yeux bleus, des lèvres charnues et une peau de pêche. Ses sourcils formaient deux arcs d'une perfection que je m'évertuais en vain à obtenir des miens. Je me sentis immédiatement complexée, avec mon cardigan bon marché qui ne faisait pas illusion, les couleurs primaires de ma tenue qui rappelait une institutrice de maternelle.

« Entre, dit-elle, et merci d'enlever tes chaussures dans l'entrée. » Je m'accroupis pour retirer mes sandales, bataillant avec les boucles. « As-tu eu des difficultés pour venir jusqu'ici ? Où habites-tu déjà ? Combien de temps a duré le trajet ? »

Je répondis aux questions (Crown Heights à Brooklyn, quarante minutes) en me demandant si cela faisait partie de l'entretien. Aurait-il été préférable que j'habite plus près ? Mais comment aurais-je pu me le permettre ? Elle me conduisit jusqu'au canapé.

« Bijou n'est pas rentrée du centre de loisirs culinaires. J'ai eu plusieurs personnes au téléphone cette semaine, alors je te prie de m'excuser si je me répète, mais est-ce que je peux te parler un peu d'elle ? » Je commençai à acquiescer, mais le début de mon *oui* se dilua dans sa phrase suivante.

« Elle s'apprête à entrer en CM1. Elle a beaucoup d'activités et elle est très douée : danse classique, violon, mandarin, et passionnée de cuisine, d'où le centre de loisirs culinaires. Mon mari, Gabe, et moi avons tous les deux un emploi, comme je te l'ai dit, mais je travaille souvent de la maison. Son école est à Soho, à deux stations d'ici sur la ligne 1, et ses activités ont lieu à proximité, à Soho ou dans le West Village. » Je repensai à ce que ma colocataire Lucy avait répondu quand je lui avais demandé comment elle imaginait les Adrien. « Comme des gens qui ne prennent pas le métro »,

avait-elle dit, et j'avais hoché la tête en pensant qu'elle parlait en connaissance de cause.

« Depuis combien de temps habites-tu New York déjà ? demanda Nathalie.

— Presque trois ans, dis-je. Et j'ai travaillé dans le West Village. Je suis... à l'aise pour me déplacer. » J'espérais qu'elle ne me demanderait pas quel avait été mon boulot dans le West Village, ce qui m'obligerait à nommer le bar poisseux où j'avais servi des picklebacks – un shot de whisky suivi d'un shot de saumure de cornichon.

« Donc tu as déjà travaillé pour les Erickson. Marie était ma collègue, il y a des années de cela. Elle est vraiment charmante. Peux-tu me raconter un peu ce que tu avais l'habitude de faire avec eux ? »

Lucy travaillait pour les Erickson et m'avait envoyée à sa place un soir. À ma grande surprise, ils ne semblaient pas se soucier que je sois inexpérimentée. Ils m'avaient montré ce qu'il fallait réchauffer au micro-ondes pour le dîner et m'avaient laissée devant *James et la pêche géante*. Ils m'avaient dit que les enfants me demanderaient de rester dans leur chambre pendant qu'ils s'endormiraient dans leurs lits superposés, et cela m'avait semblé vaguement illicite, comme si j'aurais dû être soumise à une vérification de mes antécédents avant d'être autorisée à les regarder glisser dans le sommeil. Une fois rentrés à la maison, leurs parents m'avaient payée quatre-vingts dollars pour quatre heures et dit au revoir gaiement. Lucy m'avait finalement cédé le poste, et je l'avais accepté avec empressement. Qui l'aurait refusé ? C'était un job tellement facile, alors que j'en aurais pleuré chaque fois que, le matin, au café, douze clients d'affilée me disaient que l'eau bouillante était trop chaude.

« Bien sûr. Ils ont deux enfants. Donc j'allais parfois les chercher à l'école ou après leurs activités extrascolaires, et je les ramenaient à la maison, et... » J'essayais de penser à un moyen d'allonger la description de la routine. En réalité, je n'étais allée les chercher à l'école qu'à deux reprises.

La plupart du temps, je m'étais présentée à leur appartement lorsque leurs parents s'apprêtaient à franchir la porte pour sortir. « On prenait le métro dans l'East Village pour retourner à Park Slope, où ils habitaient, et une fois à la maison je... préparais le dîner... » Je repensais aux bâtonnets de poisson panés surgelés que j'avais regardés tourner dans le micro-ondes, au ketchup que j'avais pressé dans un petit plat sur le comptoir. « Et puis je les aidais à faire leurs devoirs, ou bien on faisait du coloriage... ils adoraient l'art, les livres à colorier, les choses de ce genre. » Elle m'observa. « Une fois, je les ai emmenés acheter une boîte d'aquarelle. Et puis, je m'assurais qu'ils soient au lit à une certaine heure. »

Elle hocha imperceptiblement la tête. Qu'étais-je censée dire de plus ?

« Il ne s'agit pas de te faire signer un contrat, mais nous souhaitons vraiment que tout soit prêt lorsque Bijou commencera l'école, afin de ne pas perturber ses habitudes. As-tu des projets futurs susceptibles d'affecter la durée pendant laquelle tu pourrais potentiellement occuper cet emploi ? Comme poursuivre des études en troisième cycle, déménager... avoir des enfants ? »

Je la dévisageai. D'habitude, les gens me donnaient dix-neuf ans alors que j'en avais vingt-quatre. Des enfants ? « Je ne prévois rien de tout cela, euh... de sitôt. »

Elle sourit. « Tu es jeune, mais sait-on jamais ! As-tu toujours aimé les enfants ? »

Ça n'est pas pour moi, pensai-je. Les Erickson avaient été si peu exigeants, si confiants, j'avais imaginé que toutes les familles étaient comme eux ; or Nathalie attendait manifestement quelqu'un qui avait préparé l'entretien, qui prenait cela à cœur, sincèrement. Je n'aimais pas les enfants ; je voulais un travail qui ne m'obligerait pas à parler pendant chaque service à quatre-vingt-dix personnes qui répétaient toutes la même chose. Je voulais arrêter de me forcer à rire, je voulais avoir la paix. « Oui,

répondis-je. Toujours. Je... j'ai trois frères et sœurs. Donc j'ai grandi en compagnie d'enfants. »

Une lumière jaillit furtivement au fond de ses yeux. « Tu es la plus âgée ? »

Je hochai la tête. « De beaucoup.

— C'est pareil pour moi ! dit-elle. Trois frères et sœurs plus jeunes. Quelquefois, je n'arrive pas à croire que je me suis arrêtée à mon premier enfant, même si j'ai parfois l'impression qu'il ne pouvait pas en être autrement. »

J'ouvris la bouche et la refermai. *Je suis en train de mentir*, pensai-je, mais je me corrigeai rapidement : pas tout à fait. J'avais bel et bien trois frères et sœurs plus jeunes, même si nous n'étions pas de la même famille, de la même maison, des mêmes parents.

« J'avais beaucoup à gérer, dis-je. En tant qu'aînée. »

Elle hocha la tête d'un air entendu. Je craignis un instant qu'elle ne m'en demande une preuve, qu'elle réclame que je lui fournisse des certificats de naissance. « Tellement d'urgences à gérer. » Elle baissa les yeux une seconde. « Des sœurs, des frères... ?

— Deux sœurs et un frère, dis-je. Ils sont encore à l'école. Deux au lycée, un en primaire.

— Quelle coïncidence ! C'est exactement la même chose pour moi. Deux sœurs et un frère. » Il y eut une lueur que je reconnus dans ses yeux, une joie qu'elle ressentait dans ce lien pourtant sans grand intérêt, qui me parut emplie de solitude. Comme lorsqu'on a depuis si longtemps le sentiment que personne ne nous prête attention que la moindre affinité réveille une sensation d'intimité. Mais je fus surprise de voir cette réaction chez elle. « Mon petit frère est encore en troisième cycle à l'université. Elle me manque parfois, cette grande maison. » Son téléphone vibra sur ses genoux et elle tapota dessus avec ses ongles ronds et brillants avant de se retourner vers moi.

Je pris une inspiration. *Je n'ai pas grandi avec tous mes frères et sœurs, pouvais-je dire, ou encore : C'étaient des demi-frères et des demi-sœurs, mais oui, pareil, même chose pour moi.*

« Bon, évidemment, Bijou adore préparer à manger. Elle adore la cuisine. Toutes ces choses-là. Es-tu toi-même fan de cuisine ? Comme je l'ai dit, ce poste implique la préparation de repas légers.

— Oh oui, j'aime aussi la cuisine, dis-je en évitant prudemment le verbe actif. J'ai une toute petite kitchenette dans mon appartement, donc ce n'est pas l'idéal pour cuisiner. Mais si j'en avais une plus grande, il est certain que je ferais plus souvent à manger.

— Je me souviens de cette époque, dit-elle. Eh bien, nous avons des tonnes de gadgets de cuisine ici. Qu'est-ce que tu citerais comme plat préféré ? » Elle remarqua mon hésitation. « Quand tu disposais d'une belle cuisine, bien sûr. Quand tu étais adolescente, peut-être ?

— Oui, quand j'étais adolescente... » *Cite un plat*, pensai-je. *Cite n'importe quel plat.* « Le petit déjeuner était très important. Des œufs, des pancakes. » Une seconde s'écoula et je hochai la tête, comme si j'étais d'accord avec moi-même.

« Bon, nous avons procédé de la façon suivante par le passé : nous prenons quelques personnes à temps partiel pendant une période d'essai, pour voir qui s'accorde le mieux avec Bijou. Au bout du compte, c'est la meilleure solution pour tout le monde. Est-ce que cela te conviendrait ? »

J'acquiesçai. « Je travaille toujours au café en ce moment, donc cela m'irait d'avoir une période d'essai. Mais j'aimerais... changer de travail à terme.

— Et tu es sûre que c'est ce que tu veux... un temps plein ? »

Le soleil se déplaça et vint rayer son visage, l'obligeant à fermer les yeux. « Oui », énonçai-je clairement avant qu'ils ne se rouvrent. Elle se leva.

« Je vais te faire visiter rapidement. Gabe sera bientôt à la maison avec Bijou, et tu pourras la rencontrer quelques instants avant que je l’emmène à la danse, puis tu pourras repartir. »

C’était tout ? Je la suivis lorsqu’elle traversa le salon et me montra la cuisine qui se trouvait derrière des portes vitrées. L’appartement était conçu dans un style ouvert, donc le salon ouvrait sur la salle à manger à l’arrière, sur laquelle donnait aussi la cuisine. « Notre chambre, dit-elle en désignant deux portes closes situées au-delà de la cuisine, et mon bureau est au fond là-bas. » Elle indiqua une autre porte fermée à l’autre extrémité de l’appartement, près du vestibule. J’avais du mal à imaginer combien d’espace était caché derrière ces portes. Combien de pièces y avait-il encore dans cet appartement ? Elle me raccompagna vers l’ascenseur, faisant un geste vague en direction d’un couloir. « Quand Bijou était plus jeune, ma mère vivait avec nous et occupait cette aile, qui a sa propre salle de bain et une petite kitchenette. Nous songeons parfois à prendre quelqu’un à demeure. Est-ce que tu serais ouverte à cette éventualité ? Nous demandons à tout le monde, au cas où.

— À demeure ? » L’expression coulait tellement de source qu’après l’avoir répétée je me sentis gênée. Comme si j’avais besoin qu’elle déchiffre pour moi ma propre langue.

« Une garde d’enfant à demeure. Bien évidemment, cela nécessiterait d’en rediscuter en détail, de parler taux de rémunération et logistique. Ce ne sera peut-être pas à l’ordre du jour, et il est tout à fait possible que nous abandonnions l’idée. Mais, de façon hypothétique, est-ce quelque chose que tu pourrais envisager, histoire de savoir ?

— Oui, bien sûr », dis-je. Je semblais peu enthousiaste à cette idée, mais soudain je voulus la convaincre. « Je ne raffole pas de mon appartement et nous n’avons pas signé de bail. » Je voulais qu’elle me croie. « Ce serait vraiment pratique pour moi, et ça ne me dérangerait pas de faire des heures supplémentaires. »

Je ne savais pas très bien pourquoi je disais cela, ni si je le désirais vraiment. Me projeter trop loin dans le futur me posait problème. J'adorais jeter un œil aux offres d'emploi, aux idées de stages dans des carrières où je n'avais pas même trempé un orteil, aux sites immobiliers qui affichaient des loyers au-dessus de mes moyens. Je voulais être choisie, ou choisir ; peut-être n'étais-je pas encore sûre de la différence. Je voyais miroiter des choix inaccessibles et j'avais terriblement envie de m'en rapprocher, de les sentir à ma portée.

Nathalie regarda sa montre et s'arrêta devant un groupe de photos accrochées au mur. « Voici Bijou », dit-elle en caressant le haut du portrait. C'était une photo prise par un professionnel sur une plage, une petite fille parfaite aux cheveux blonds mi-longs ondulant sur son visage, saisie en pleine course, la bouche fendue d'un large sourire. À côté se trouvait sa photo d'école, un mince bandeau bleu ciel niché dans ses cheveux, le même sourire, une dent de devant en moins.

« Gabe et moi », commenta Nathalie en indiquant une photo de mariage où elle posait la tête contre la poitrine de son mari au coucher du soleil. Elle portait une robe blanche sans bretelles avec une traîne interminable, ses cheveux réunis sur son cou en une coiffure sophistiquée ; son mari avait l'air ordinaire mais follement épris. « Et me voici avec mes frères et sœurs », dit-elle en tapotant trois fois son ongle sur la photo en question. Elle avait été prise quand ils étaient jeunes, donc je n'arrivais pas à déterminer qui était Nathalie. Un garçon et trois filles aux bras et jambes emmêlés, assis sur la plus haute marche d'un porche, yeux et bouches identiques sur des visages symétriques. L'une des filles fixait la caméra en riant, tandis que les trois autres levaient les yeux vers elle, admiratifs. Je scrutai de plus près, pour essayer d'identifier Nathalie, mais l'ascenseur sonna et elle m'entraîna jusqu'à lui. Je fixai un sourire éclatant sur mon visage et, me tournant vers l'ascenseur, j'attendis de rencontrer le reste de cette nouvelle famille.

New York, 2013

Je frottai mes pieds avec délectation sur le tapis des Adrien, dans lequel j'enfonçais mes orteils si profondément qu'ils disparaissaient dans les fibres de peluche beige. À mesure que l'après-midi s'estompait, leurs fenêtres de trois mètres de haut laissaient entrer une lumière d'un miel doré qui me donnait envie de m'assoupir. Je bâillai en plaçant mes doigts dans un ruban de soleil couleur pêche. C'était le mois de septembre : l'automne visible seulement dans les publicités, le feuillage orange vif et les sacs à dos rouges alignés sur les panneaux des soldes de rentrée, la chaleur déclinante qui nous laissait cependant toujours en manches courtes. Au bout d'un mois et demi, j'avais remporté, sans trop savoir comment, le poste de garde d'enfant à temps plein.

Bijou et moi étions installées dans le vestibule. Ce grand espace, le plus dégagé de l'appartement, lui servait de pseudo-arrière-cour, un endroit où elle pouvait réaliser des pirouettes virevoltantes, dessiner allongée sur le ventre ou, comme aujourd'hui, s'entraîner au chien tête en bas. Dans son école, le yoga commençait en CP, elle entamait donc sa quatrième année de pratique. Elle s'inquiétait que je ne connaisse pas le vinyasa aussi bien qu'elle. Elle me demanda si je pouvais faire le grand écart, mais je n'en étais plus capable, plus depuis l'époque où j'avais à peu près son âge, quand je portais des justaucorps noirs au sous-sol de mon collège, quinze ans plus tôt.

« Tu peux le faire ? » répéta-t-elle. Je secouai la tête et Bijou fit glisser ses jambes de chaque côté de son corps pour me montrer qu'elle en était capable. Elle portait encore l'uniforme de son école, une jupe plissée bleu marine avec l'écusson de la Stanton Academy brodé au fil jaune au-dessus du genou droit, et je remarquai qu'elle commençait à avoir des poils sur les jambes. Si blonds qu'ils n'étaient pas tant visibles que réfléchissants, scintillant aux dernières lueurs du soleil. Elle se releva d'un bond et reprit la posture du chien tête en bas, son corps formant une tente triangulaire.

« Tu jouais à quoi à l'école quand tu étais petite ? » Elle lança sa jambe droite en arrière, puis la plia devant son torse en un parfait angle droit, tandis que sa jambe gauche restait tendue derrière elle. « Ça s'appelle le pigeon.

— Au softball. » Allongée sur le côté, j'étais les bras vers la porte de l'ascenseur. « Au kickball.

— C'est quoi, le kickball ? » Elle redressa ses bras devant elle comme des bâtons, à l'image d'une zombie, puis se laissa tomber en avant sur sa jambe. Son école appelait les cours de gym « temps de coopération en équipe ».

Je me demandais si je devais lui expliquer ce qu'était le kickball lorsque le grondement de l'ascenseur se fit entendre. Me trouver dans un appartement disposant d'un ascenseur qui ouvrait directement dans le salon me donnait encore le sentiment d'être à part. Quand j'en avais parlé à Lucy, elle s'en était émerveillée : « Incroyable ! Tu te rends compte ? Être riche au point que tu ne peux même pas perdre tes clés ? » Rien que ce mois-là, Lucy avait oublié les siennes à deux reprises et s'était retrouvée bloquée à l'extérieur.

Je me dépêchai de me relever et d'afficher un air vigilant avant que Nathalie ne fasse son entrée. Lorsque les portes s'ouvrirent sur son mari, Gabriel, je m'avachis de nouveau par terre. Il n'était pas aussi souvent à la maison que Nathalie, et même si je venais chez eux depuis près de deux

mois, je ne savais toujours pas comment m'adresser à lui. « Monsieur Adrien » paraissait trop formel, « Gabe » trop désinvolte, et je n'avais jamais entendu quiconque l'appeler « Gabriel ». Il était médecin et, ce soir-là, il avait gardé sa blouse blanche qui dépassait sous l'ourlet de son pardessus. Il nous regarda assises par terre tandis que les portes se refermaient derrière lui, et sa voix se fit hésitante.

« Bonjour, vous deux », dit-il. Lui non plus ne savait pas comment s'adresser à moi.

« Je montre à Willa comment faire du yoga, dit Bijou en se remettant debout devant moi. Elle ne connaissait même pas le pigeon ! » L'extrémité de sa tresse pendait devant mon visage. Je songeai à tirer dessus, et passai à l'acte. Elle tourna vivement la tête, perplexe.

« Désolée. » La culpabilité me picotait la poitrine. « Une mèche était défaite. » Je remis en place les bracelets sur mon poignet. « Euh, des nouvelles de Nathalie ? Elle ne m'a pas dit ce qu'il faut faire à dîner. »

Les yeux de Gabe s'agrandirent légèrement, puis il secoua la tête et se tourna vers la penderie. « Non, elle ne m'a pas appelé. » Il enleva son pardessus puis sa blouse blanche, qu'il accrocha l'un après l'autre avant de refermer la porte. Quand il se retourna, il parut surpris de voir que je le regardais toujours. « Il doit sûrement y avoir quelque chose dans le frigo, non ?

— Je vais voir », dis-je. Je n'avais pas imaginé que la préparation de repas légers serait si compliquée. Il n'y avait pas de poisson pané surgelé dans cette maison. Il n'y avait que des repas faits maison et ma peur constante d'empoisonner Bijou avec la salmonelle ou autre chose.

« Je viens », dit Bijou gaiement en sautillant jusqu'à moi. S'occuper d'une enfant était synonyme de surveillance constante, impossible de s'y soustraire même pour deux minutes de solitude dans la cuisine. J'ouvris le réfrigérateur avec espoir ; je n'avais pas encore cuisiné sans les instructions méticuleuses de Nathalie. Bijou avait le palais d'un chef de formation

classique. Elle me demandait souvent d'acheter des langoustines ou du foie de canard quand j'allais à l'épicerie, et elle consacrait son temps autorisé devant la télévision à regarder les émissions de concours culinaires. Chaque fois que je posais une assiette devant elle, je pensais qu'elle allait peut-être en prendre une bouchée et me dresser un récapitulatif de ses défauts. Cela lui arrivait parfois.

Bijou avait neuf ans et demi, mais elle n'était pas comme moi au même âge. *Tu parles combien de langues ? Tu joues de quels instruments ? Tu es allée dans combien de pays ? Tu sais faire le grand écart ?* Je me massais les tempes chaque fois qu'elle se lançait dans la litanie de questions apparemment très populaires chez les individus aux compétences surdéveloppées. *Aucune, rien, nulle part, non.*

« Voilà du poulet, dis-je en dénichant des morceaux roses et charnus enveloppés dans du plastique.

— Oh, ces échalotes sont vieilles », dit Bijou, debout sur la pointe des pieds pour examiner le contenu d'un bol.

Je n'étais toujours pas certaine de savoir précisément ce qu'étaient les échalotes. Un genre d'ail ? « D'accord. Il y a de la sauce tomate. Je peux te faire des pâtes avec de la sauce tomate et du poulet ? Comme du poulet parmesan. » J'essayais de paraître sûre de moi. Les enfants étaient censés vous croire sur parole – j'avais entendu cela quelque part.

« Mais est-ce qu'on a de la mozzarella pour du poulet alla parmigiana ? »

C'est ce qu'il y a dans cette recette ? « Pourquoi ne vas-tu pas parler à ton père ? dis-je. Demande-lui comment était sa journée. Vois s'il veut du poulet parmigiana. » Tandis qu'elle me fixait des yeux, je pris une grande poêle et j'allumai la flamme dessous. Leur cuisinière en acier brossé était si lisse et si ergonomique, une flamme d'un bleu vif surgissait au plus léger tour de poignet. Je versai un filet d'huile d'olive dans la poêle et la regardai en pensant : *Tu vois ? Je sais ce que je fais.*

Elle haussa les épaules et sortit en gambadant. Je cherchai « poulet parmigiana facile » sur mon téléphone, puis je remplis une grande casserole d'eau. Je voyais mon reflet dans leur batterie de cuisine en acier inoxydable, mon visage distordu comme un sablier, une image déformée de ma peau hâlée, de mes cheveux noirs, de mes yeux bruns nerveux qui me dévisageaient en retour. Je déballai les blancs de poulet et je tressaillis en percevant combien ils étaient visqueux et humides entre mes doigts. J'en laissai tomber deux dans la casserole et sentis immédiatement les éclaboussures d'huile brûlante sur mes poignets. Je reculai vivement et me frottai le bras.

« Est-ce que ça va ? » demanda Bijou en revenant dans la cuisine. Je hochai la tête et laissai retomber mes mains le long de mon corps.

« Si on *dépose* délicatement dans la poêle, on croit que ça va éclabousser, mais ce n'est pas ce qui se produit, énonça Bijou clairement.

— Quoi ? » dis-je en laissant tomber un autre morceau de la même manière. Elle poussa un cri perçant comme si elle était brûlée. « Oups, désolée. » J'ouvris le robinet et attirai Bijou vers lui. « Ça a vraiment giclé jusqu'à toi ?

— Tu as salé l'eau ? demanda Bijou en indiquant la cuisinière du menton.

— J'allais le faire », dis-je, et je la laissai avec son poignet tendu sous l'eau froide. En attrapant le sel, je vis Gabe dans l'embrasure de la porte. Il s'éclaircit la gorge. Bijou ferma le robinet et vint se placer à mes côtés. Elle était tellement grande pour son âge, elle m'arrivait presque à l'épaule, et je sentis son coude contre le mien tandis que nous levions les yeux vers lui.

« Nathalie est chez Amico... elle a dit qu'elle nous rapporterait quelque chose à manger du restaurant. Désolé que tu aies déjà commencé, Willa. Elle a dit qu'elle voulait t'avertir.

— Oooh. » Bijou tendit la main derrière moi pour éteindre la cuisinière. « J'adore leur canard. »

Je regardai les feux. « Est-ce que je finis ça pour le mettre en réserve, ou bien... ? » Les blancs de poulet étaient encore à moitié crus, comme des organes toujours vivants dans une poêle.

« Ça me navre, mais tu ferais mieux de les jeter. On a quelque chose de prévu demain soir et puis on part ce week-end. Merci, Willa. De toute façon, ils étaient sur le point d'être périmés. »

Je vidai la casserole dans la poubelle et couvris le gâchis avec des serviettes en papier. Un, deux, trois blancs de poulets, bio et élevés en plein air. Ils auraient pu me nourrir pendant une semaine. Je n'aurais pas dû demander à Gabe – Nathalie m'aurait fait une autre réponse. La plupart du temps quand nous préparions le dîner, Bijou me racontait combien Nathalie était douée pour cuisiner ceci, comment la mère de Nathalie lui avait appris à faire cela.

« Est-ce que tes parents cuisinaient souvent ? » m'avait demandé Nathalie une fois où j'avais laissé le couvercle sur une casserole d'eau bouillante qui avait débordé sur la cuisinière. Elle était de bonne humeur ce jour-là et l'avait dit en plaisantant, pas comme la fois où je n'avais pas mis suffisamment de chapelure dans les boulettes de viande et qu'elle avait sourcillé en voyant leurs formes molles.

« Ma mère travaillait », avais-je répondu, le dos tourné, tout en froissant une serviette en papier dans la poubelle. Nathalie avait murmuré quelque chose avec tact et nous avions évité ce qui trônait en évidence sur le comptoir : des preuves de la propre carrière de Nathalie, des piles de notes, de classeurs et de dossiers sur lesquels elle travaillait avant de voir le couvercle trembler.

New York, 2013

Le lundi, c'était danse. Ballet au printemps, claquettes à l'automne, avec des costumes de récital aussi élaborés que des robes de mariée : soie, tulle, satin, mini pierres précieuses accrochées aux bretelles. Le mardi, c'était violon. Les leçons avaient lieu dans la salle de musique à l'étage de l'école, si bien que Bijou pouvait y monter seule après la classe et que je n'avais pas besoin d'être à Tribeca avant seize heures trente. Le mercredi était sa journée libre, consacrée aux devoirs ou aux activités culturelles. Nous prenions le métro pour nous rendre au Met, peignions des bols en céramique ou faisions le tour d'un parc avec des fiches de révision et du jus de pomme chaud. Le jeudi, elle avait mandarin, des cours particuliers dans un immeuble en grès rouge du West Village avec une femme qui s'appelait Li. J'eus l'impression que Li se méfia de moi d'emblée parce que je faisais partie de ces enfants chinois nés aux États-Unis qui n'étaient pas vraiment assez chinois. J'y étais habituée, mais chaque jeudi j'espérais que Nathalie ne me demanderait pas d'accompagner Bijou – je caressais toujours l'idée de me faire porter pâle.

Le vendredi, il n'y avait pas d'activités. Ses parents rentraient parfois tôt du travail quand démarrait le week-end, pour dîner ensemble, regarder un film ou... je ne sais pas. Faire ce que font les familles.

Lorsque j'allais chercher Bijou pour l'emmener à son cours de danse, je devais la récupérer dans sa classe, puis elle me faisait descendre les sept étages par les escaliers, afin de « faire de l'exercice » avant d'aller prendre le métro. Les jours où elle voulait m'embêter, elle se glissait sous le tourniquet et levait les yeux vers moi en attendant que je lui crie dessus. Bijou me disait que ce n'était pas un problème qu'elle fasse ça, alors qu'elle avait pourtant une MetroCard scolaire dans sa poche. La première fois que c'était arrivé, je l'avais poussée dans le dos de façon taquine, mais en mon for intérieur j'étais terrifiée à l'idée qu'elle ait enfreint quelque règle et que je sois obligée de dire à un policier : « Je ne sais pas quoi vous dire, ce n'est pas vraiment moi qui décide. »

Je m'assis sur un banc vide et sortis un livre que j'emportais avec moi depuis quelque temps. Une petite fille sauta sur le banc à côté de moi et je m'éloignai de quelques centimètres. Qu'est-ce que je fichais là ? J'essayai de sourire à la petite fille tandis que je me levais pour aller jusqu'aux fenêtres du studio de danse de Bijou. Cela lui plaisait que je me montre au milieu du cours et que je lui fasse signe, même si je pensais que cela devait agacer la prof. Je n'arrivais pas à déterminer s'il s'agissait d'un désir enfantin ou d'un besoin compulsif de me surveiller, pour s'assurer que je ne prenais pas trop de libertés avec les horaires de travail. Je restai debout à regarder les jeunes filles pivoter et virevolter dans leurs justaucorps noirs et leurs collants roses. Bijou me fit signe de la main avec effusion, comme si elle était toute contente et en avait oublié ses manières. Je la saluai en retour et rejoignis la salle où patientaient les corps immobiles. Voilà ce qu'achetait l'argent : quelqu'un qui vous attendait à la sortie, juste derrière la porte.

Je remis mon livre dans mon sac. Je n'avais pas envie de lire. Quelqu'un avait abandonné un catalogue des magasins d'ameublement West Elm sur le banc, et ce que je voulais, c'était un cadre de lit. J'avais vécu à New York pendant près de trois années informes dans deux chambres en location. La première, à mon arrivée, contenait déjà un énorme

lit-bateau en bois laissé par le précédent locataire. Personne n'arrivait à le soulever, et comme je n'en avais pas, je l'avais gardé. Lorsque j'avais déménagé à mon tour, je l'avais également laissé là-bas. J'étais dans mon nouvel appartement depuis près de neuf mois et je me disais tout le temps que j'en achèterais un bientôt. Mais nous habitons au quatrième étage sans ascenseur dans un immeuble où les colis étaient toujours volés. Je n'osais imaginer le désastre d'essayer de m'en faire livrer un. Je parcourus les noms insolites des têtes de lit, toutes leurs formes arrondies, et je choisis celle que je prendrais si j'avais l'espace, l'argent, l'énergie pour mener le projet à bien. Puis je jetai mollement le tout sur le banc.

Un SMS de Nathalie arriva. *Tu peux préparer rapidement des crevettes scampi ce soir. Crevettes au congélo, le reste à la maison, mais manque peut-être de l'ail. Souviens-toi : les crevettes cuisent vite ! 2-3 minutes pas plus de chaque côté.*

J'avais fait – ou tenté de faire – des tacos aux crevettes pour Bijou quelques jours plus tôt. Je m'étais sentie nerveuse en constatant combien elles étaient pâles et grises, jusqu'à ce qu'elles se transforment en boucles bien fermes blanc et rose. « On dirait du caoutchouc », avait dit Bijou en arrachant une queue avec ses dents. « C'étaient de *belles crevettes*. » Elles provenaient effectivement d'un marché de fruits de mer huppé du quartier. Froides et visqueuses dans un sac en plastique. J'avais dit à Bijou d'ajouter de la sauce par-dessus, mais je m'étais trouvée mal à l'aise après qu'elle eut évoqué le prix. Je ne m'étais pas rendu compte qu'elle l'avait répété à Nathalie. Quand Bijou sortit, je lui donnai brusquement son sac. « Allons-y, dis-je sèchement. On doit acheter de l'ail. »

*

Je n'aurais jamais imaginé que quelqu'un qui travaillait pour une banque puisse être aussi souvent en télétravail que Nathalie. Elle se promenait dans l'appartement en vêtements de sport monochromes ou en

tenues d'intérieur soyeuses, participait aux réunions d'affaires par vidéo. Je ne savais pas toujours quand elle était présente à la maison. La porte de son bureau, situé sur le côté du salon, était perpétuellement fermée, et je n'étais jamais sûre d'être seule avec Bijou.

Un jour, elle m'avait appelée de son bureau. Bijou et moi étions dans la cuisine en train de faire ses devoirs. Je la regardais tracer des caractères chinois. Je savais que Nathalie était à la maison parce qu'elle nous avait accueillies en legging noir et pull rayé moelleux. Elle avait l'air jeune quand elle était en tenue décontractée, peut-être n'avait-elle pas atteint la quarantaine, peut-être n'avait-elle que douze ans de plus que moi. Pourtant, en sa présence, je me sentais comme une élève de sixième dans la maison de la reine du bal de terminale, enfin invitée à pénétrer son antre.

« J'essaie de faire du tri », dit Nathalie lorsque j'entrai. Tout dans cette pièce de travail était pastel et précis, un bureau aux lignes nettes, un tapis rose pâle, des photos d'elle, de Bijou et de Gabe dans des cadres argentés accrochés au mur. Je levai les yeux vers les photos, une de Bijou et de Nathalie, toutes deux la tête penchée l'une vers l'autre. Nathalie était assise sur un canapé de velours, une boîte sur ses genoux.

« Tu sais, quand on passe une commande pour cent dollars et qu'ils vous envoient tous ces échantillons ? Je les garde, mais je me suis aperçue qu'il faut que je fasse le tri. » On entendit du verre s'entrechoquer alors qu'elle tenait la boîte à l'envers, et un flot de flacons se déversa sur la table. « Voilà, dit-elle. Tout ça ! Je voulais te demander si certains t'intéressaient avant de les jeter.

— Ce sont des échantillons ? m'étonnai-je devant une crème hydratante dans une grande bouteille en verre dépoli.

— Oh, j'imagine que certains sont de vieux produits que je n'ai jamais utilisés. Mais je suis désormais tellement ancrée dans ma routine beauté que je ne peux pas m'en départir. » Elle se leva du canapé et s'assit sur sa chaise

de bureau. « Si c'est la même chose pour toi, tu n'es pas obligée d'en prendre. Tu as une routine de soins de la peau ?

— Pas vraiment. » Je me penchai pour trier les flacons. On aurait dit de petits bijoux : un pot rose clair de crème pour les yeux, une bouteille asymétrique transparente de crème hydratante, de petits flacons de lotions avec une écriture délicate.

« Cela dit, tu as une si belle peau. Tu n'es pas coréenne, n'est-ce pas ?

— Je suis à moitié chinoise. » Ne se souvenait-elle pas que mon nom de famille était Chen ?

« J'adore les soins du visage coréens, dit-elle. Ça a complètement changé ma peau. J'aurais aimé m'y mettre encore plus tôt. On dit qu'en Corée les filles démarrent cette routine beauté à quinze ans.

— Ah oui ? » J'avais l'impression que cette phrase vide était celle que je prononçais le plus souvent en présence de Nathalie, ne sachant jamais trop quoi répondre.

« Est-ce que ta mère s'intéresse aux soins de la peau ?

— Oh, non, ma mère ne s'est jamais passionnée pour les trucs de beauté. » J'hésitai, me demandant si je devais dire à Nathalie que ma mère était blanche. Je lui jetai un coup d'œil et vit qu'elle m'observait attentivement. Nerveuse, je reportai mon regard sur les bouteilles.

« Ma mère était tellement intransigente avec ce genre de choses quand j'étais jeune, dit Nathalie. Je devais me coiffer ou m'habiller comme elle le voulait. Et elle ne m'a pas laissée me maquiller avant l'âge de quinze ans environ. J'avais l'impression que c'était la chose la plus difficile au monde.

— Je suppose que quand on est jeune, on a envie d'être plus âgée », dis-je, me félicitant intérieurement d'avoir formulé une phrase entière.

« Oui, crois-moi, *profite* de ta jeunesse, dit-elle. Profite de ne pas avoir besoin d'une routine de soins du visage, parce que moi si je ne mets pas de crème de nuit, ça se voit. »

Peut-être Nathalie pensait-elle réellement que j'avais quelques années de moins, que j'étais fraîchement sortie de l'université, même si elle m'avait demandé si j'envisageais d'avoir des enfants. Peut-être pensait-elle que j'étais suffisamment jeune pour ne pas être obligée de songer à me lancer dans la vie ou à repousser les rides. Mais n'importe qui aurait vu que sa peau était nettement plus diaphane que la mienne. Je répondis à son commentaire par un sourire poli. « Est-ce que tu m'en conseilles certains ? » J'étais toujours agenouillée par terre devant la table, sans trop savoir combien je pouvais en prendre. Il devait y en avoir une trentaine. « Combien m'en faut-il ? »

— Oh, franchement, tu pourrais tous les prendre. Mais, voyons. » Elle se pencha à côté de moi. Je remarquai qu'elle avait une petite étoile banale tatouée à l'intérieur du poignet. Elle réunit huit ou neuf cosmétiques et les poussa vers moi. « Que dis-tu de ceux-ci ? »

Je la remerciai et elle me tendit un petit sac de courses plié près de son bureau. Je plaçai les bouteilles dedans, les entendit tinter les unes contre les autres. « Merci beaucoup, répétais-je. J'ai hâte de les tester. » Je me sentais en devoir de le répéter.

« Tu n'en as même pas besoin. Tu as une si jolie peau, dit-elle. C'est vraiment formidable que ta mère ne t'ait pas poussée à suivre une routine de beauté. »

Je hochai la tête mais j'avais l'impression de mentir. Je me demandai une nouvelle fois si je devais lui dire que ma mère n'était pas asiatique comme moi, pour voir si cela changerait les choses. Mais c'était trop gênant, présomptueux en quelque sorte, comme si cela risquait d'altérer l'énergie agréable et généreuse qui emplissait la pièce. Alors je souris et restai muette.

New York, 2013

À notre retour de l'école un vendredi, j'entendis que Nathalie était au téléphone, qu'elle avait mis sur haut-parleur. Bijou m'avait dit qu'elles avaient prévu une paella ce soir-là, et j'avais espéré que Nathalie rentrerait tôt pour qu'elle s'en charge à ma place. Je remarquais que l'air embaumait le parfum d'agrumes des produits ménagers quand Nathalie se pencha hors de la cuisine et nous fit signe d'entrer. Bijou glissa vers elle en chaussettes. J'hésitai près de l'encadrement de la porte.

Après avoir raccroché, Nathalie approcha Bijou d'une main pour l'embrasser sur le front et lança une playlist de l'autre, toujours sur son téléphone. Je m'attendais à quelque chose de doux ou de mélodieux, mais ce furent les premières mesures de *Miss You* des Rolling Stones qui sortirent des enceintes. Nathalie avait tout disposé en piles nettes sur le comptoir, comme le faisait parfois Bijou lorsqu'elle semblait faire une démonstration : de petits bols de crevettes grises veinées et de chorizo rouge qui glissait entre les doigts, et des couteaux sur des planches à découper qui attendaient que les cuisinières prennent leur poste.

« Est-ce que je dois... est-ce que tu veux que je parte ? demandai-je.

— Je pense qu'il nous faut tout le monde sur le pont, n'est-ce pas, Bee ? »

Bijou opina, timidement, les yeux rivés sur le comptoir. Si elle les avait posés sur moi, j'aurais baissé les miens, mais puisqu'elle regardait ailleurs,

je m'attardai un instant sur sa joue pour contempler son hochement de tête, l'infini velouté de sa peau et la façon dont ses cils captaient la lumière quand elle battait des paupières. Je souris à son profil, sachant qu'elle ne me verrait pas, puis je demandai des instructions à Nathalie.

« Toi, tu pourrais commencer par hacher ce persil, dit-elle. Très finement, mais sans que ce soit impeccable. »

J'essayais d'être aussi concentrée sur ma tâche que Bijou l'était pour écraser ses gousses d'ail. Elle avait son propre set de couteaux de cuisine avec des manches en caoutchouc rose, même si elle n'avait le droit de s'en servir que lorsque Nathalie était à la maison. Elle plaçait soigneusement le dos du couteau sur chaque gousse, à l'endroit parfait, puis appuyait dessus avec ses mains, tout le corps porté en avant comme pour bondir. La gousse éclatait, puis elle retirait le couteau et l'étudiait avant de continuer. Nous nous tenions côte à côte à une extrémité de l'îlot central, chacune devant une planche à découper. Nathalie, en face de nous, enlevait le gras des blancs de poulet à l'aide d'une paire de ciseaux, fredonnait pour elle-même tandis que ses mains se croisaient avec adresse.

Quand j'eus fini le persil, le poulet grésillait dans une poêle et le chorizo dans l'autre. Dans une casserole vide, Nathalie déposa les oignons qu'elle avait hachés, l'ail que Bijou avait écrasé et le persil que j'avais massacré, puis elle ajouta par-dessus une boîte de purée de tomates qu'elle versa en un cercle de sauce rouge. Elle se tenait devant la cuisinière, Bijou et moi de l'autre côté de l'îlot central. La vapeur qui se dégageait rosissait son visage, la rendait jeune et fraîche.

« Ça s'appelle un sofrito, dit-elle. C'est une sauce qui sert de base. »

J'étais à côté de Bijou, mon pied droit touchant presque son pied gauche, et je me demandai comment cette scène serait perçue si quelqu'un la peignait ou l'examinait. J'oubliai un instant la réalité de mon apparence, comme souvent lorsqu'il n'y avait pas de miroirs. Je voyais seulement ce qu'il y avait dans mon champ de vision : mes mains sur le comptoir à côté

de celles de Bijou, mes pieds à peine plus grands que les siens, nos ongles que nous avions peints à l'identique quelques jours auparavant. Nos mains étaient posées sur le marbre, nos corps légèrement penchés en avant, tandis que Nathalie, de l'autre côté, faisait l'éloge de notre dextérité dans la réalisation de tâches élémentaires, comme tout parent se devait de le faire. Nous nous tenions au garde-à-vous, opinant du chef à ses louanges. Nous nous tenions comme des sœurs, peut-être. Si quelqu'un avait regardé par la fenêtre et vu l'arrière de nos têtes, aurait-il noté la différence ? Du coin de l'œil, je vis les joues de Bijou se teinter de rose, comme devaient le faire les miennes, sous l'effet de l'attention chaleureuse de Nathalie. Je ressentis soudain une vive jalousie envers la future Bijou, qui aurait grandi sous l'aile d'une mère avisée, qui se serait épanouie dans l'éclat jaune citron de la prévenance de Nathalie. C'était plus de chance que je ne pouvais le supporter, et moi j'étais là, payée pour rester en retrait et surveiller tout cela.

Durland, État du New Jersey, 2004

J'avais quatorze ans et c'était mardi soir au Jack's Asian Delicacies. La crème glacée à la banane frite était à deux dollars, les raviolis chinois en coûtaient trois, et ma mère m'avait fait du chantage pour que je les accompagne, elle et son mari, manger asiatique au rabais.

Un serveur aux cheveux roux vint nous présenter les plats du jour. « Pour finir, nous avons du baby tako, dit-il en le prononçant *tay-koh*. C'est du bébé poulpe, cinq morceaux, à six dollars quatre-vingt-quinze. »

« En fait, on dit *tah-koh*, dit Ray après son départ. Ils en avaient il y a quelques semaines. J'allais lui dire comment ça se prononce, mais c'est pas mon boulot. »

Je le savais aussi, mais je ne le dis pas. Mon père en avait déjà commandé pour nous par le passé. Je ne voulais pas que Ray sache que j'aimais ça. Alors je demandai, en m'adressant plutôt à ma mère : « Vous saviez que les poulpes ont neuf cerveaux ? »

— Bien sûr que je le savais, répondit-il de sa place à côté de ma mère.

— Ah bon, dis-je en sortant mes baguettes de leur pochette en papier pour les séparer, tu le savais ?

— C'est pour ça que je les aime, dit-il. Je deviens plus intelligent à chaque fois.

— Ça signifie probablement qu'on ne devrait *pas* en manger.

— Personne ne t’y oblige », dit-il, et je me tus parce que je voulais y goûter, même s’ils avaient neuf cerveaux. J’aimais leur texture à la fois ferme et moelleuse, leurs tentacules noircis, leur tête en forme d’œuf sans crâne croustillant. Mais, au moins, je voulais les manger *malgré* leurs neuf cerveaux, pas à cause d’eux.

« Où as-tu appris ça, Willa ? À l’école aujourd’hui ? demanda ma mère.

— Euh, non. » J’avais l’impression qu’elle avait trois temps de retard sur la conversation. Elle ne posait des questions sur un sujet que lorsque j’avais fini d’en parler, ne saisissait pas les sous-entendus qui frémissaient à fleur de phrase. Elle me regarda et je sentis une douleur dans mes orbites. « On est en train de lire *Une paix séparée* », ajoutai-je pour essayer d’être gentille, arrachant les mots du fond de ma gorge.

« Au fait, tu es rentré à quelle heure hier soir ? » demanda-t-elle à Ray. Ma mère était infirmière et travaillait beaucoup de nuit. Ray était agent de sécurité, donc cela lui arrivait aussi parfois. Comme je dormais mal, je savais souvent le moment précis où Ray revenait à la maison au bruit sourd de ses bottes délacées, à la plainte de la porte du réfrigérateur, au fracas de sa dernière bouteille de bière dans le bac de recyclage. C’est à moi que ma mère aurait dû poser la question.

Elle avait commencé à le fréquenter quand j’étais à la toute fin du collège. Je ne l’avais jamais considérée comme esseulée, romantique ou attirante : c’était ma mère. Mais soudain, elle se mettait du rouge à lèvres et me piquait les yeux avec son parfum, n’était que rires aigus et hochements de tête entendus, achetait des vêtements en fine dentelle et se lavait tout le temps les cheveux. Elle nettoyait les recoins de la maison où nous avions laissé s’entasser la poussière et allumait des bougies sur la table de la salle à manger. Elle m’incitait à sortir plus. J’avais l’impression que cela faisait une éternité qu’on ne s’était plus retrouvées seules, ma mère et moi.

Nous étions assis au bar à sushi, devant le seul employé asiatique. Il portait un foulard plié sur le front et s’inclinait en présentant les plats. Je

posai le menton dans ma paume et pris mes baguettes que je tapotai sur l'assiette. Notre serveur apporta des bouchées de crabe rangoon et une bière. Ma mère étant d'astreinte, elle buvait de l'eau. Il était rare qu'ils aillent au restaurant et plus rare encore qu'ils m'emmènent avec eux. Je ne savais pas pourquoi ma mère avait insisté pour que je vienne. Avant, nous sortions de temps en temps pour manger des tacos ou italien, mais Ray n'aimait que cet endroit, Jack's Asian Delicacies. Près de chez nous, on ne trouvait pas de restaurants asiatiques spécialisés dans une cuisine particulière, rien qui soit exclusivement thaïlandais, coréen ou japonais. Il n'y avait que des établissements qui proposaient toutes ces cuisines au menu – sushi, kimchi, poulet au sésame – et se disaient asiatiques. Ray était aussi blanc qu'une pomme de terre bouillie coupée en quartiers, aussi blanc que de la farine qui colle à la peau, mais il avait également la manie du phat thai et de la soupe aigre-douce, et des cheveux identiques aux miens – suffisamment proches du noir pour que tout le monde les décrive ainsi. C'était une des raisons pour lesquelles je ne l'aimais pas : quand nous étions ensemble tous les trois, les gens supposaient qu'il était mon père avant qu'on leur dise qu'elle était ma mère.

Mais en secret, moi aussi j'adorais Jack's. À l'école, je m'assurais de ne porter à mes lèvres que ce qui me permettait de me fondre dans le décor. Je mangeais la pizza qu'on nous servait le vendredi avec de la sauce rouge sucrée, des chips du distributeur automatique qui me lacéraient le palais et des wraps froids à base de poulet, de fromage et de laitue qui était plus vent que verdure. Jamais on ne m'aurait vu avaler quelque chose qui s'accommodait avec de la sauce soja.

Un jour, on m'avait demandé si je prenais des bains de sauce soja, et je veillais depuis à ne choisir que le plat le plus banal au menu, quoi que mangent les autres. Je n'aurais pas pu être plus passe-partout, pas pu me faire plus discrète, et pourtant, ce genre de commentaires finissait toujours par arriver – de la part d'enfants à l'école, d'enseignants, de parents,

d'inconnus. Ils me disaient que j'avais des yeux comme des amandes ou un teint olivâtre, ce qui pour moi ne rimait à rien. Les olives n'étaient-elles pas noires ou vertes ? Ils me comparaient à des choses sucrées – miel, toffee, caramel – et au bout d'un moment, je me sentais comme elles : gluante. Alors en public je tenais fermement mes bras pour me protéger, car parfois lorsqu'ils me contemplaient, ils passaient un doigt sur ma peau, comme s'ils pouvaient en piquer un peu pour goûter. Comme s'ils testaient la texture – quel effet ça ferait d'en prendre une cuillerée ? C'était suffisant pour me dégoûter à jamais de la douceur.

*

« *Baby taaay-koh* », annonça notre serveur en écorchant le nom avec emphase et en déposant devant nous une assiette de cinq petits poulpes.

« Tu vas y goûter, Willa ? » demanda ma mère. Quand j'étais petite, avant de me rendre compte de ma différence, j'avais l'habitude de demander de la soupe aux œufs, du riz frit et même des anchois. Elle n'avait jamais remarqué le changement : que je réfléchissais longuement à ce que je pouvais manger en public ou apporter à l'école, que je lui demandais toujours d'acheter le genre de pain qu'on peut modeler entre les doigts et du fromage en portions individuelles emballées dans du plastique. Mais comment aurait-elle pu le comprendre ? Ses cheveux blonds tombaient en mèches de sa queue-de-cheval, et derrière ses lunettes nichaient des yeux bleu piscine. Si je lui avais ressemblé, moi non plus je ne l'aurais pas compris.

« Ouais », dis-je. J'en pris un et songeai à mordre quelques tentacules, enroulés sans vie autour d'une petite tête informe. Mais finalement je fourrai le tout dans ma bouche et me mis à mastiquer.

Ma mère en mangea un et nous dit que nous pouvions nous partager le reste. Ray en piqua un autre sur-le-champ et je tirai l'assiette vers moi : il n'en restait plus qu'un. Je le plaçai pile devant moi pendant que je

continuais à mâcher lentement le premier que j'avais en bouche. Ils étaient tellement plus moelleux que ce qu'on imaginait : spongieux, flexibles, les petites ventouses de leurs tentacules épousant parfaitement la voûte de mon palais. *Neuf cerveaux et trois cœurs*. Je l'avais lu dans un livre à la bibliothèque. Rendez-vous compte, avoir trois cœurs ? neuf cerveaux ? J'imaginai mon nombre de cerveaux augmenter comme dans un jeu vidéo chaque fois qu'une bouchée passait dans ma gorge.

Ma mère se retourna lorsque quelqu'un derrière nous prononça son nom.

« Sophie ! » C'était Ashley Finnegan et sa mère, qui faisaient du bénévolat à l'hôpital où travaillait la mienne. Ma mère n'avait pas beaucoup d'amis, disait qu'elle n'avait pas grand chose en commun avec les autres mères des environs. En les regardant se saluer, je me rendis compte que quelque chose la différenciait des autres, mais je ne savais pas quoi.

Ashley était dans ma classe. Elle avait des cheveux blond vénitien qui séchaient droits comme un linge même s'ils étaient encore mouillés quand elle arrivait à l'école. Elle pouvait les enrouler sur sa tête pour le cours de gym, ils retombaient toujours en une vague brillante lorsqu'elle les défaisait. Elle était l'une des cinq filles prénommées Ashley, toutes meilleures amies, et souvent vêtues des mêmes tenues, mais en différentes couleurs, comme un girls band.

« Ashley », lui souffla sa mère à voix haute en la poussant vers moi. Je ne savais plus où me mettre. Là, en compagnie de ma mère et de mon beau-père, sans l'armure de mes rares amis, je me sentais à découvert, comme un nerf qui ressort de la peau.

« Salut Willa, dit-elle. Quoi de neuf ? »

Je tordis mon corps pour lui faire face. « Rien de spécial.

— C'est quoi, ça ? » dit-elle en se penchant pour examiner mon assiette, sa chevelure glissant lestement sur mon épaule dans un effluve de cupcake à la vanille. Je tournai la tête vers le baby tako et le fixai comme si

j'ignorais ce que c'était. Il n'en restait qu'un, esseulé dans une flaque de graisse souillée de noir, un projecteur éclairant la teinte rougeâtre de sa peau, le dessous des tentacules bosselés.

« On dirait un extraterrestre grillé », dit Ashley.

Je voyais ce qu'elle voulait dire.

« C'est un bébé poulpe.

— Un *bébé* poulpe ? » répéta-t-elle. Je hochai la tête. Elle recula de quelques centimètres. « C'est dégoûtant », dit-elle, le visage froncé comme le chouchou qu'elle portait au poignet.

« Tu n'as jamais mangé de poulpe ? » demanda Ray.

Ashley se redressa. « Non, est-ce que c'est, genre, normal de manger ça ? » Elle enroula autour d'un doigt une mèche de cheveux parfumés au sucre glace et émit un petit rire.

« Disons que ce n'est pas *ordinaire*. » Il se pencha dans l'espace que nos mères avaient ouvert pendant qu'elles parlaient. « Mais, oui, c'est une sorte de mets délicat. Ça a le goût du poulet, comme un poulet caoutchouteux. »

Elle considéra la remarque en pinçant en cul de poule ses lèvres d'un rose brillant, puis sa mère donna le signal du départ et Ashley reporta ses yeux sur l'assiette. Elle partit en vitesse, un bref au revoir de la main.

Ray se retourna vers la table et leva sa bière. Ma mère s'adressa à lui : « Tu es sûr que tu fais bien de... ? » On entendit craquer bruyamment du crabe ragoon. Il avait déjà oublié notre conversation. Mes oreilles s'étaient mises à bourdonner à la façon dont Ashley avait prononcé le mot « bébé », à sa façon de reculer. Je savais que Ray ne lui avait pas répondu pour venir à mon secours, mais seulement parce qu'il ne concevait pas l'embarras. Il aurait évoqué n'importe quoi d'autre avec autant de fierté. Ce n'était pas que les gens de ma ville ne savaient rien de la cuisine asiatique, mais ils en parlaient généralement comme si c'était sale et enduit d'une sorte de culpabilité. Parfois, les Ashley apportaient des sushis pour le déjeuner, des

makis californiens compacts qu'elles plongeaient dans la sauce soja. Mais elles y étaient autorisées. On n'en trouvait aucune trace dans leur généalogie.

« Tu te souviens quand Ashley et toi étiez dans la pièce de théâtre en sixième ? » dit ma mère. On avait joué *Annie*. Je pensais que personne dans ma ville ne comprenait mieux que moi une fille qui voulait désespérément avoir deux parents, mais la perruque rousse correspondait à Ashley, à ses taches de rousseur, à ses yeux. « Tu ne la vois plus ? »

Je secouai la tête mais sans développer. Ma mère se racla la gorge et me dit quand je levai les yeux : « On a une nouvelle à t'annoncer. »

Ses deux mains, en V sur son ventre. Je songai à l'image qu'ils renverraient tous les trois sur une photo, à celle que je renverrais en posant à leur côté. Je pris une baguette et transperçai la tête charnue de la petite pieuvre. Je la tins comme ça, sur un bâton, et la fis tourner devant mon visage. Les pieuvres n'ont pas d'os, elles peuvent se faufiler dans des espaces aussi étroits que des interstices. Je la fourrai dans ma bouche. Personne ne pouvait décemment vouloir un cœur supplémentaire. Mais imaginez être sans os, capable de vous rapetisser au point de devenir introuvable.

New York, 2013

C'était le mois d'octobre, et le patchwork de feuilles craquant sous mes pieds me rappelait la routine et les horaires, les réveils et le café. Désireuse de plaire, je me présentais chaque jour à l'heure au travail. Parfois, j'arrivais tôt dans l'après-midi et le portier me faisait monter pour que j'attende à l'étage. L'appartement était impeccable et vide à cette heure-là : la femme de ménage, Donna, venait le matin. Je faisais le tour du grand canapé modulable au milieu de la pièce, ou je longuais les murs en regardant les photos encadrées, quelques clichés de Nathalie et de Gabe, mais surtout de Bijou : Bijou juste née dans les bras de Nathalie, Bijou toute petite à côté d'un tas de feuilles, Bijou sur scène lors d'un récital, Bijou et Gabe à un match de base-ball.

Après quelques minutes de déambulations, je me glissais furtivement sur le banc capitonné sous les fenêtres, repliais mes jambes sous moi et appuyais le front contre la vitre froide. J'essayais de rester bien droite pour ne pas paraître trop décontractée au cas où ils me surprendraient ainsi. Ils habitaient une rue calme, sans ballet de taxis, d'embouteillages et de coursiers à vélo. Je voyais des serveurs arriver pour leur service dans le restaurant d'en face, sortir une cravate de leur poche ou finir leur cigarette en parlant au téléphone. Je voyais des gens revenir de leur shopping avec des sacs étincelants, des femmes bras dessus bras dessous ou des couples main dans la main. Ils s'arrêtaient prendre un cappuccino et des muffins à la

boulangerie située de l'autre côté de la rue, avec son auvent jaune pastel et ses chaises bancales devant la vitrine. Des touristes prenaient des photos sur le pavé. Je me demandais si parfois quelqu'un levait les yeux et me voyait, le front appuyé contre la vitre. Si parfois quelqu'un dans l'immeuble me remarquait quand moi j'étais en bas. Dès que l'ascenseur s'ouvrait, c'était mon heure de pointage, comme pour tout autre travail, le moment d'être reprise sur ce que je disais ou faisais, jugée en silence. Très surveillée, ce qui n'est pas la même chose qu'être vue.

*

Je cherchai les ingrédients dans la cuisine et tâchai de sortir ceux que Bijou avait mentionnés. Il y avait des pâtes importées qui arrivaient dans des paquets verts aux caractères jaunes, stockées en haute pile dans leur placard. Du bacon sans nitrate et des œufs fermiers, un morceau de parmesan qu'il faudrait râper. Dans la chambre de Bijou était accroché un dessin qu'elle avait fait à l'école pour la journée des métiers, des lettres enjolivées à côté d'un fouet énonçant clairement : *Quand je serai grande, je veux devenir chef parce que j'adore cuisiner avec ma famille*. J'avais eu le désir de devenir bien des choses – actrice, médecin, enseignante, thérapeute –, mais je n'avais jamais, absolument jamais, voulu être chef cuisinière.

« Bon, dit Bijou d'une voix sérieuse en entrant dans la pièce, en général on se partage les tâches. Maman me laisse émincer quand elle est à la maison, mais tu dois le faire vu qu'elle n'est pas là. Et c'est toujours elle qui fait cuire le bacon, à cause de l'huile. »

J'appuyai mes coudes sur le comptoir et la regardai.

« Parce que je pourrais me faire mal, précisa-t-elle.

— Ah. Alors je vais m'occuper de ça. »

Elle acquiesça d'un signe de tête. « On va commencer par faire bouillir de l'eau pour les pâtes et par râper le fromage. Et puis je préparerai la

sauce, mais je dois attendre que tout soit quasiment prêt. »

Je portai ma main à mon front et exécutai un salut militaire. Elle se tint de l'autre côté de l'îlot central pendant que je faisais cuire le bacon, elle me tendait les couteaux par le manche puis reculait. Chaque fois que nous préparions le dîner sans Nathalie, nous suivions ce rituel : ce que Bijou était autorisée à faire ou non en son absence. J'étais... je ne sais pas... touchée ? de voir combien elle voulait suivre les instructions de sa mère. Pourtant, Bijou n'était pas d'un naturel obéissant, car elle remettait constamment tout en question. Mais quand il s'agissait de Nathalie, elle n'aurait pas coupé une branche de céleri à moins d'y être autorisée. Était-elle convaincue qu'elle serait inévitablement prise en défaut si elle transgressait les règles, ou croyait-elle chaque mot qui sortait de la bouche de Nathalie ? Les deux réponses – combien elle se sentait surveillée, combien elle faisait confiance – semblaient justes. Par les larges fenêtres de la cuisine, je pouvais voir l'intérieur de deux appartements dans l'immeuble d'en face. À leurs yeux, je devais avoir l'air d'une cascadeuse à la silhouette vague, de quelqu'un qui entrait en jeu pour se charger des scènes dangereuses, tandis que Bijou voletait dans la cuisine et préparait toute seule des plats italiens.

*

« Il y a toujours quelqu'un qui a davantage que les autres », disait ma mère. Je me rendis compte que j'avais peu d'imagination. Je pensais que les Adrien étaient très très riches. Mais en amenant Bijou chez ses amies dans le Lower Manhattan, je compris qu'elle devait avoir le sentiment que sa famille se situait dans la moyenne. Je l'accompagnais dans des appartements de luxe situés au dernier étage, où un membre du personnel prenait nos manteaux pendant qu'un autre nous apportait de l'eau citronnée. Je l'emmenais dans des résidences en grès rouge du West Village qui étaient plus grandes que la maison dans laquelle j'avais grandi, avec des pianos à queue dans l'entrée et des salles de projection au sous-sol. Elle avait des

amies dont les fenêtres des chambres donnaient sur la Freedom Tower, derrière leurs piles de jouets, dont les appartements avaient des balcons filants avec des braseros et des canapés rembourrés, d'autres qui avaient des toilettes japonaises avec siège chauffant, un chef de cuisine à domicile pour leur préparer des œufs le matin, une piscine sur le toit, de la place dans le vestibule pour des sculptures conceptuelles. Et elles avaient toutes une nounou, dont la plupart vivaient sur place. Certaines de ces nounous étaient sérieuses et lisaient des livres sur la psychologie de l'enfant, tandis que d'autres étaient plus jeunes et insouciantes. L'une d'elles m'avait offert du vin dans une tasse à café pendant que nous regardions les deux gamines faire la roue, en me disant que le père ne vérifiait jamais sa cave. Je l'avais bu volontiers et j'avais demandé à Bijou, sur le chemin du retour, quand nous pourrions y retourner.

Skylar vivait dans l'immeuble qui disposait d'une piscine, ce que je ne découvris qu'après la fin de la belle saison. Je rêvais d'être en été, m'imaginais en train de bouquiner à moitié immergée dans l'eau pendant que les filles feraient le poirier dans le petit bain. Mais pour le moment, nous étions assises dans la gigantesque salle de jeux de Skylar pendant qu'elles regardaient des clips vidéo. Sa nounou était plus âgée que moi, maternelle, et j'étais intimidée en sa compagnie. Elle m'offrit différentes sortes de thé, servit de la crème et posa sur la table une corbeille de biscuits au gingembre. Bijou et Skylar chantaient en chœur à tue-tête en essayant d'imiter les chorégraphies. Je sortis un livre et fixai le blanc des marges.

« Bee, appelai-je quand il fut presque cinq heures. C'est bientôt l'heure du mandarin. »

Elle fit la moue mais cessa de se trémousser. « Est-ce qu'on peut y aller à pied ? » demanda-t-elle.

Nathalie m'avait dit que sa prof de mandarin s'appelait Lixin Zhang. Bijou m'avait précisé qu'en réalité c'était Zhang Lixin et que, pour s'adresser correctement à elle, il fallait dire Zhang Lǎoshī, ce qui signifiait

professeure Zhang, mais qu'elle permettait aux élèves de l'appeler Li. Je ne me sentais pas autorisée à l'appeler par son prénom, mais je ne me sentais pas non plus capable de prononcer correctement le mot *lǎoshī* ; or il était plus gênant que l'erreur vienne de moi plutôt que de Nathalie ou de Gabe. Alors, les quelques fois où je l'avais saluée, je l'avais appelée Mme Zhang, formule que personne ne m'avait recommandé d'utiliser.

« Bonjour », me limitai-je à dire, puis je fis un simple signe de la main tandis qu'elle faisait entrer Bijou et fermait la porte. Je me détournai. L'ironie de la situation ne m'échappait pas quand je déposais Bijou pour qu'elle apprenne la langue maternelle de mon père tandis que je l'attendais à l'extérieur. Je me laissai tomber en tailleur sur le tapis, posai mon livre à côté de mes jambes et pris mon téléphone. Je songeai à envoyer un SMS à mon père. Nous ne communiquons que par ce biais, à peu près une fois par mois, parfois plus, parfois moins. J'essayais de ne pas trop penser à lui. Mais, ces derniers temps, la vie me donnait la sensation d'être constamment en train d'attendre à la sortie, à réfléchir à des choses auxquelles je ne voulais pas penser, tandis que Bijou s'améliorait dans des disciplines qui me resteraient à jamais étrangères.

« Willa ? » Je levai les yeux. C'était Gabe. Je décroisai rapidement les jambes pour me remettre debout. J'étais fringuée comme une étudiante : un jean déchiré aux cuisses, un tee-shirt rayé sous un sweat à capuche à fermeture éclair, le tout sous une veste en cuir. Au début, dans le doute, j'avais préféré pécher par excès de formalité, en visant ce qui me semblait être un code vestimentaire présentable et néanmoins décontracté, mais je n'avais jamais eu de travail où je ne pouvais pas porter de jean ou de débardeur. Il n'avait pas fallu plus de deux ou trois semaines avant que l'habitude de m'habiller comme une gamine revienne au galop.

« Salut, dis-je. Vous venez chercher Bijou ?

— Ah, mince. Je devais t'envoyer un SMS pour te prévenir. J'ai été très pris et...

— Oh, ce n'est pas grave. Elle aura fini dans dix minutes, dis-je après avoir regardé ma montre.

— Tu attends ici pendant toute la leçon ? Elle devrait mettre une chaise à disposition. »

Il ne m'était jamais venu à l'esprit que je méritais plus de confort. Je rougis, comme si la faute était mienne. « Eh bien, je vais parfois prendre un café à côté, mais... » Je marquai une pause. Je m'apprêtais à dire, *Bijou aime qu'on l'attende*, mais je ne voulais pas lui indiquer les préférences de sa propre fille.

« Comme je suis en voiture aujourd'hui, je peux la ramener à la maison. Si tu veux bien attendre, je pourrais t'amener au métro ?

— Oh, ce n'est pas la peine, je peux marcher », dis-je. Je ramassai mon sac à main par terre et mis la bandoulière sur mon épaule. « Ah... » Ma voix se perdit. « J'oubliais que j'ai laissé des affaires chez vous. Je m'y arrêterai en chemin.

— Et faire tout ce trajet à pied ? Je peux te ramener avec nous à la maison quand elle aura terminé. »

J'aurais préféré partir tout de suite mais je ne voulais pas être impolie.

Il jeta un rapide coup d'œil au sol. « Donc il y a un café pas loin ? On va attendre là-bas quelques minutes ? Elle ne finit pas avant dix-huit heures, n'est-ce pas ?

— Oui, dix-huit heures, dis-je. D'accord, allons-y.

— Je te suis. »

Nous sommes sortis de l'immeuble pour nous diriger vers le café d'à côté. Les tables étaient de rugueuses dalles de marbre et on y servait six sortes de café filtre. Gabe s'éloigna de moi de quelques pas, les mains enfoncées dans les poches de son manteau. Il avait de larges épaules qui imprimaient une forme carrée à son caban bleu marine et des cheveux d'un blond roux aux pointes bouclées. Lorsqu'il souriait, ses joues se soulevaient en deux petites pommettes toutes rondes qui lui donnaient un air enfantin.

Je ne savais absolument pas quoi lui dire. J'imaginai qu'il regrettait lui aussi cette idée.

Je commandai un café ordinaire et Gabe un allongé. La barista demanda si nous étions ensemble. Je restai sans rien dire tandis que Gabe hochait la tête et sortait son portefeuille, et je me demandai si j'aurais dû proposer de payer le mien. Nous prîmes place à l'une des tables près de la devanture et je lançai un regard oblique vers l'horloge au mur. Nous avions encore six minutes.

« Je crois que Bijou devient vraiment bonne en chinois, dis-je. C'est chouette.

— N'est-ce pas ? dit-il. Elle l'apprend vite. Je suis très admiratif.

— Moi aussi », dis-je doucement. Je fis courir mes doigts sur le bandeau en carton autour de mon gobelet de café, portai celui-ci à ma bouche.

« Elle est aussi tellement studieuse. Je ne sais pas ce qu'il en était pour toi, mais moi, au même âge, je n'étais pas autant emballé par les devoirs. Tu aimais ça ? »

Je ris. « Non, dis-je. Absolument pas. » J'essayai de réfléchir à des détails pas assez réalistes pour lui faire regretter de m'avoir embauchée.

Il demanda : « Tu es à l'université ? » au moment où je l'interrogeai : « Vous avez grandi où ? » Nous restâmes figés un instant en un sourire gêné.

« J'ai fini mes études, dis-je. Il y a, euh... il y a deux ans. J'étudiais la psychologie. »

La question de ce que j'allais faire ensuite semblait planer au-dessus de nous, et il essaya une autre tactique.

« Et tu travaillais pour Marie avant ?

— Oui, mais c'était à temps partiel, alors elle a parlé de moi quand Nathalie a cherché quelqu'un. Quand l'ancienne nounou est partie ?

— Exact, Jessica est allée faire son doctorat dans le Kansas. Ou dans le Kentucky, je ne me souviens plus. »

Je voulais poser une question à Gabe, pour poursuivre la conversation, mais rien ne me venait. Je ne savais pas s'il était chirurgien, anesthésiste ou urgentiste. Je connaissais les détails intimes de leur vie de famille, mais pas les renseignements les plus élémentaires sur ce qu'ils faisaient dans la vie. Je pris une gorgée de café et réfléchis à ce que je pourrais dire d'autre. J'avais oublié d'ajouter du lait.

« Ma colocataire, Lucy... elle et moi, on travaillait ensemble dans un café à Crown Heights, mais elle faisait aussi du baby-sitting en parallèle. Avant, j'étais serveuse dans deux cafés différents, mais elle m'a convaincue de réunir tous mes services là où elle bossait, mais ensuite elle est partie, alors... » J'avalai ma salive. J'avais voulu raconter cela avec légèreté, mais à m'entendre, on aurait dit que j'avais été abandonnée. « Alors elle m'a recommandée aux Erickson pour du baby-sitting parce que je n'aimais plus travailler au café. Changement de propriétaires. Tout le monde détestait les nouveaux managers.

— Ah, d'accord », dit-il. Je voyais bien qu'il se creusait la tête mais qu'il n'avait pas de souvenir, ni peut-être d'expérience, de ce genre de problèmes. « Mais tu vis toujours avec ta colocataire ?

— En quelque sorte, dis-je avec un petit rire. Elle a un copain. Elle est toujours chez lui. J'ai souvent l'appartement pour moi toute seule.

— Tu es de la région ? Où vivent tes parents ? demanda-t-il.

— J'ai grandi dans le New Jersey, où vit ma mère. Mon père habite au nord de New York. Donc, proches tous les deux.

— Tu les vois souvent ?

— Non. » La réponse m'avait échappée avant que je puisse rectifier. « Je ne les vois pas beaucoup. Ils ne sont pas vraiment... ils ont chacun une nouvelle famille. » Ce n'était pas ce que j'avais voulu dire, mais j'étais nerveuse. La porte s'ouvrit à côté de nous et un souffle de vent fit tomber

ma serviette de la table. « Vous êtes d'où ? » demandai-je à mon tour. La question sortit de ma bouche sans naturel et je m'aperçus que je ne la posais jamais. On me la posait beaucoup trop souvent, sur un ton beaucoup trop agressif. Mais pour quelqu'un comme Gabe, elle ne signifiait rien.

« Ma ville natale... » Il tendit la main vers la serviette qu'il froissa dans son poing. « Rien à voir avec la vie d'ici. Je viens de très loin dans le nord de l'État de New York, dans les Adirondacks, à une altitude tellement élevée qu'il n'y a même plus de tiques. L'école la plus proche était à des kilomètres et il y avait cent vingt gamins en tout du début de la maternelle à la fin du lycée.

— Ouah. Moi qui croyais fréquenter une petite école, dis-je. On était une centaine dans mon niveau.

— On a été quatre dans ma classe pendant des années, et puis un miracle s'est produit : des jumeaux de mon âge ont emménagé. Cinquante pour cent d'augmentation. Parfois, Bee se plaint que sa classe est petite. À chaque fois je lui raconte ça. » Il se sourit un peu à lui-même, faisant ressortir les grosses cerises de ses pommettes. Il consulta sa montre. « C'est l'heure ? »

Je le percevais en lui, ce provincialisme, qui avait dû être pour lui synonyme de réconfort plutôt que d'étouffement. Peut-être que si tout le monde vous ressemble, vous ne passez pas votre temps à compter, à vous sentir en infériorité numérique. J'acquiesçai d'un hochement de tête et pris mon café. « Ouaip, dis-je gaiement. Allons-y. » En sortant, j'ajoutai avec raideur : « Merci pour le café. » J'avais l'impression qu'il était mon baby-sitter.

*

Chez moi ce soir-là, je plantai deux tranches dans le grille-pain. Nathalie m'avait donné cette semaine-là une miche maison qu'une amie avait faite pour elle. Elle essayait d'arrêter le gluten, avait-elle expliqué.

J'étais du beurre sur une des tranches. Le pain avait un goût de noisette et il était dense, trop sain, mais je continuai à le manger. Ce qu'ils mettaient au rebut m'était irrésistible. Nathalie préparait dans son dressing des piles de vêtements à donner et, avant de les faire enlever par l'association Goodwill, elle me demandait si je voulais y jeter un œil. Je m'agenouillais par terre et triais les articles, dont certains avaient encore leurs étiquettes, avec le sentiment que je devais me retenir d'en prendre trop. Elle choisissait un vêtement qui, selon elle, m'irait bien, et je l'acceptais, même si je savais que je ne le mettrais jamais. J'avais rapporté chez moi une chemise blanche à col raide, un blazer en coton bleu, qui auraient pu m'être utiles si j'avais eu une autre vie professionnelle. Mais au moment où elle me les donnait, je ne trouvais pas la force d'ourler mes lèvres autour du mot *non*. Quand je faisais le tour de leur appartement, mes veines se gonflaient d'un accès d'envie, comme si je pouvais voir toutes les étiquettes de prix, comme si elles allaient augmenter ma propre valeur, comme si le fait de rapporter ce genre d'objet à la maison allait faciliter le paiement du loyer. Je ramassai la jupe que j'avais récupérée au cours de ce premier mois : une jupe rayée or métallisé qui m'arrivait aux genoux et qui épousait parfaitement mes cuisses. J'ignorais pourquoi je l'avais acceptée, si ce n'est que Nathalie avait désigné l'étiquette : « Missoni », avait-elle dit. « Vintage ! » Cela voulait dire cher, plus cher que n'importe quelle jupe que je possédais. Alors je l'avais prise, pliée délicatement dans mon sac, dans lequel j'avais glissé la main pour la caresser pendant le trajet de retour en métro.

Je me souvenais des fois où je rentrais d'un week-end avec mon père, de la tension au moment du retour, de mes mains agrippées à un cadeau. Tout ce qu'il m'achetait finissait dans un coin ou au fond d'un tiroir. Maintenant, ce qui provenait de chez les Adrien encombrait ma chambre de la même façon : des rouges à lèvres que je ne porterais jamais, des bracelets à breloques, un appareil de cuisine devenu poussiéreux. Je songeai à tout amasser dans mes bras pour les apporter dans un dépôt-vente. Je regardai à

nouveau la jupe, ses délicats fils d'or qui descendaient le long de la hanche. La broderie était tellement soignée. Quand me donnerait-on à nouveau une chose pareille ?

OceanofPDF.com

New York, 2013

Nathalie buvait souvent du vin. Devant nous et en cachette, comme je le découvris dans les traces qu'elle laissait derrière elle. Je ramassais des verres partout dans la maison, collants de résidus douceâtres et tachés de pourpre, comme si un rouge à lèvres s'était dissous au fond. Pas des verres à vin mais des tasses à expresso, des gobelets de couleur transparents, des verres sans pied semblables à des bols. Une rangée de verres à vin en cristal scintillaient dans la cuisine, mais ils paraissaient trop raffinés, comme s'ils étaient destinés à des occasions spéciales.

Elle préparait le dîner pour un couple d'amis qui arriveraient tard. « Ils viennent de Londres par avion, expliqua-t-elle. C'était le seul moment où ils pouvaient faire le déplacement. Donc au moins si on mange à la maison, on finira plus tôt, mais d'un autre côté, ça veut dire que je dois être aux fourneaux. » Bijou s'était couchée de bonne heure, après avoir pris un repas composé de côtelettes d'agneau, de pommes de terre recouvertes de romarin et d'une salade de roquette et de pignons de pin. J'avais l'impression de bien m'en sortir en tant qu'aide-cuisinière ce soir-là. J'avais réussi à ouvrir et à fermer le four, à utiliser le thermomètre à viande, et même à hacher des herbes pour elle.

Où était Gabe ? Je n'étais jamais entrée dans l'aile de l'appartement où se trouvait leur chambre. Je n'en connaissais même pas les dimensions. J'avais vu le couloir qui y menait, là où était le dressing de Nathalie. Je

n'arrivais pas à me souvenir si elle m'avait dit qu'il était interdit d'entrer dans leur chambre ou si j'avais supposé que c'était le cas. Elle prit son verre de vin, en but une gorgée, puis me regarda. « Tu en veux ? C'est du chardonnay. » Elle se retourna vers le placard et choisit pour moi un verre sans pied identique au sien. « Tiens, dit-elle. Dis-moi si ce vin te plaît. » Elle s'assit sur l'un des tabourets de bar et me fit signe de prendre place à côté d'elle. « Je dois attendre que les côtelettes d'agneau soient cuites, et puis j'aurai fini », dit-elle en se parlant à elle-même.

Je me glissai sur le siège avec précaution et sirotai le vin. Je n'aimais pas vraiment le chardonnay, ce fort arrière-goût de beurre, mais je n'allais pas le lui dire. J'aimais les plus légers et les moins chers des sauvignons blancs, les rouges froids et pétillants qui étaient vendus l'été, la sélection de vin à quinze dollars maximum chez mon caviste de quartier. J'avais conscience que cela signifiait que je n'en savais pas assez pour prétendre pouvoir juger.

« Donc... » Un verre de vin à la main, comme si nous étions intimes, je me sentis le courage d'entamer la conversation. « Comment as-tu rencontré cette amie qui vient ce soir ? »

— Margot, dit-elle. On travaillait ensemble quand on était débutantes. Assistantes. Et il y aura son mari, Niall. Ils vivent ici, mais Margot est de Londres, alors ils font souvent des allers-retours. » En prononçant le nom du mari, elle fit traîner en longueur la première syllabe avec un agacement manifeste, sentiment que je sus identifier : cette aversion qu'on éprouve à l'égard du compagnon d'une amie. Je ne savais pas comment lui demander ce qui le rendait antipathique, alors j'attendis. « Hum, ce n'est pas un mauvais type, je suppose, dit-elle en rétropédalant. Il est certain qu'il s'est amélioré.

— Comment ils se sont rencontrés ?

— Des amis d'amis, quelque chose comme ça, il est du genre à participer à tous les événements. Il est un peu... traditionnel. »

Quel était le code pour *traditionnel* ?

« De quelle manière ? demandai-je prudemment.

— Il ne voulait pas que Margot travaille après leur mariage. Ça ne la dérangeait pas, mais il a ces opinions vieux jeu. Politiquement parlant... on essaie d'éviter le sujet, mais il est assez conservateur. Il a organisé cette fastueuse collecte de fonds en 2012. On trouvait que c'était de mauvais goût de faire autant de tapage autour. » Elle m'observa, comme si elle essayait de mesurer de quelle oreille j'entendais cela. « Margot n'était pas d'accord avec lui, je ne crois pas, mais il a toujours été comme ça. » Elle regarda par la fenêtre et poussa un soupir. « Mais qu'est-ce qu'on peut y faire ? C'est une vieille amie, ma première amie à New York, en fait. On essaie de bien s'entendre. Ah... je devrais décanter le vin », dit-elle, les yeux toujours détournés.

« Je peux le faire », dis-je vivement. Je voulais être absorbée par une tâche. « J'ouvre le vin ? » Ils avaient un ouvre-bouteille, grand et coûteux, qui se fixait autour du goulot et permettait de tirer le bouchon en deux gestes simples. Je l'avais déjà utilisé pour ouvrir le vin de cuisine.

« Oui, et verse-le dans la carafe. Le vin est là-bas... avec l'étiquette rouge. Mais... tu sais comment ouvrir une bouteille ? »

Je hochai la tête, bien entendu, et cherchai l'instrument.

« Je vais assaisonner la salade, dit-elle en se levant de son tabouret de bar. Voici l'ouvre-bouteille. » Elle me tendit un tire-bouchon ordinaire. Je le lui pris des mains les yeux baissés. J'avais déjà utilisé ce type de modèle, mais pas très souvent. Je vissai le tire-bouchon avec précaution. Nathalie se tenait non loin de moi, les mains plongées dans le grand bol en bois pour retourner la salade. Au moment de retirer le bouchon, le vin grenat jailli et m'atteignit au menton. Le comptoir était constellé de gouttes rouges.

« Oh là là, dit-elle, tu as poussé le bouchon à l'intérieur. »

Je sentis mon visage s'empourprer. « Non... j'ai fait comme d'habitude.

— Eh bien, je suppose que ça arrive quelquefois », dit-elle. Ses mains étaient profondément enfoncées dans le saladier, imbibées d’huile et de parmesan, et elle les leva pour me montrer qu’elle ne pouvait pas m’aider. « Est-ce que tu peux prendre... prendre une de ces baguettes... et pousser le bouchon plus loin. Après on pourra le verser dans la carafe, et ça ira. »

Je sortis du tiroir une seule baguette, noire avec de minuscules fleurs peintes. Je donnai timidement de petits coups dans le bouchon, mais il ne bougea pas. Je vis Nathalie tourner la tête pour essuyer sa joue sur son épaule, et je poussai le bouchon, lourdement, avec force. Il sauta dans la bouteille et du vin rouge gicla partout, des éclaboussures sur le comptoir, dans mes cheveux, sur mon pull noir. L’arôme puissant et sucré rappelait la terre et les bonbons acidulés. Nathalie se retourna, son pull gris strié de rouge. Je m’immobilisai, bouche bée. Je sentis la bulle chaleureuse et confiante qui régnait cinq minutes plus tôt éclater bruyamment et catégoriquement. Irrémédiablement, peut-être.

« Ce n’est rien, Willa. Verse-le dans la carafe. On ne leur dira pas quelle quantité a été gâchée. » Sa voix résonnait de pointes acérées, glaciales comme des stalactites. Je suivis ses instructions et demandai si je pouvais l’aider en quoi que ce soit d’autre. Elle se retourna vers l’évier pour se laver les mains.

« C’est à peu près tout, dit-elle. Avant de partir, peux-tu t’assurer que Bijou n’a besoin de rien ? Je dois me préparer. »

J’attendis qu’elle finisse de se nettoyer les mains et je plaçai maladroitement le verre dans l’évier, sans trop savoir si je devais le laver. Nathalie regardait par la fenêtre. « Merci pour le vin », dis-je doucement. J’allai dans la chambre de Bijou, que je trouvais dans son lit en train de jouer à un jeu sur son iPad. Je me penchai devant elle.

« Tu as besoin de quelque chose avant que je rentre chez moi ? »

Elle secoua la tête et posa un doigt sur ma joue. « C’est du sang ? » demanda-t-elle. Je me regardai dans le miroir à côté de son lit et je vis une

goutte de vin rouge cristallisée sur ma joue. Je léchai mon doigt pour l'essuyer, mais il resta une tache rosâtre.

*

C'était une journée maussade et nous sortions de l'école par la porte tambour lorsque Bijou s'arrêta net, sa bouche formant un cercle minuscule. « Mon livre de sciences, dit-elle. Je crois que je l'ai laissé sur le toit. » Ne disposant pas d'espace autour du bâtiment, la Stanton Academy avait construit sa cour de récréation en terrasse au-dessus de ses huit étages. Je montai avec elle les volées de marches et, à l'approche du toit, j'entendis des voix aiguës et des rires. Je poussai la porte qui donnait sur un jeu d'escalade jaune, un portique de balançoires orange et un ensemble de tables de pique-nique.

« Ton livre de sciences serait à quel endroit ? lui demandai-je.

— Je pensais que je l'avais laissé sur une table », dit-elle d'une petite voix. Je suivis son regard vers le groupe de jeunes assis sur une table de pique-nique. Stanton allait jusqu'à la fin du collège, et je voyais à leurs jambes comme des cannes et à leurs fronts luisants que ces gamins-là devaient être les plus âgés, à l'aube de l'adolescence. Bijou se plaça derrière moi.

« D'accord, je vais le chercher. » J'allai vers eux. Ils se redressèrent sur leur séant, comme s'ils s'attendaient à avoir des ennuis. « Est-ce que vous avez vu un manuel de sciences par ici ? »

Ils se regardèrent tous les uns les autres avant de se retourner vers moi, puis de baisser les yeux vers le sol et de secouer la tête en chœur. « Y a rien ici », dit le garçon qui paraissait le plus âgé, celui avec un pli persistant au front.

Ils avaient le nez rouge, les mains fourrées au fond de leurs poches. Avec une couverture nuageuse aussi épaisse que des rideaux occultants, il faisait frisquet là-haut. « Il fait un peu trop froid pour être dehors, non ? »

J'étais surprise de constater que je tenais des propos vieux jeu et ringards, et qu'ils me considéraient comme une adulte.

Le même garçon parla : « Y a nulle part où aller. »

Je me détournai et raccompagnai Bijou en bas des escaliers. « C'est bizarre qu'ils traînent là-haut, non ? Comme s'ils n'avaient nulle part où aller. » Elle ne répondit rien. « Tu n'as pas l'impression d'avoir beaucoup d'endroits où sortir t'amuser ?

— Si, dit-elle.

— Vous en avez de la chance de vivre à New York. Il y a tellement de lieux où vous pouvez aller. Tu vois, là où j'ai grandi, il n'y avait que deux rues avec des magasins et des restaurants, et ça, c'était notre ville *dans son entier*. On devait, genre, traîner au bowling. » Bijou se mordilla l'ongle du pouce, puis s'arrêta. « C'est peut-être un de tes profs qui l'a, dis-je finalement.

— Non, répondit-elle.

— Alors ta mère va t'en acheter un autre.

— Elle dira que je suis irresponsable, dit Bijou presque en criant. Elle va me confisquer quelque chose.

— On peut s'arrêter dans ce café ? » lui demandai-je. Je sentais mes yeux picoter d'épuisement et ma patience se tarir.

Elle me regarda d'un air boudeur. « C'est toi qui décides.

— Tu veux quelque chose ? » Si elle commandait une boisson, je pourrais ajouter la mienne au décompte des remboursements, mais elle secoua la tête. Je pris mon café et allai me verser du lait au comptoir en libre-service. La personne en train de sucrer son café était une fille que j'avais déjà vue dans le quartier : au magasin du coin, sur le chemin du métro. Je pensais qu'elle était peut-être serveuse dans le restaurant que je voyais de la fenêtre des Adrien. Je souris avec hésitation, en signe de reconnaissance, et la regardai s'éloigner.

« Tu la connais ? demanda Bijou.

— Non, dis-je rapidement.

— Elle te ressemble un peu. »

Je portai mes mains à mes joues, pressai mes doigts froids contre ma peau. Je me sentais stupide, car c'était bien sûr pour cette raison que je l'avais remarquée. Elle avait les cheveux noirs, la peau hâlée ; elle avait l'air d'être à moitié une chose, à moitié une autre. Et elle était dans ce quartier non pas parce qu'elle payait pour y vivre, mais parce qu'elle était payée pour y venir.

« Tu trouves ? dis-je en remettant le couvercle sur mon café.

— Oui, elle est jolie, dit Bijou. Qu'est-ce que je vais faire ? J'aurais aimé que tu me rappelles de prendre mon livre avant de partir.

— En quoi est-ce ma faute si tu l'as oublié ?

— Mouais », dit-elle, les mains serrées autour des bretelles de son sac à dos tandis qu'elle avançait d'un pas lourd vers la maison.

*

Bijou était sous la douche quand Nathalie rentra. J'étais installée sur la banquette près de la fenêtre, à regarder les dernières volutes du coucher du soleil se recroqueviller dans le ciel, la lumière dorée s'écouler dans le ciment. Bijou avait été maussade toute la soirée. Je n'arrêtais pas de me repasser mentalement la fois où, plus jeune, j'avais grimpé sur le plan de travail de la cuisine pour atteindre les céréales et renversé un grand bol vert avec le talon. Il s'était brisé sur le sol de la cuisine quelques secondes avant que ma mère ne rentre du travail. Mon premier réflexe avait été d'éliminer les preuves et je m'étais ouvert la paume en redescendant par terre. Je l'avais cachée derrière mon dos quand ma mère était entrée, la plaie saignant sur ma chemise. J'avais encore aujourd'hui une légère cicatrice blanche, une ligne sous le pouce. Quand Nathalie me demanda comment s'était passée ma journée avec Bijou, des mots s'échappèrent de ma bouche

de leur propre initiative : « J'ai oublié par mégarde son manuel de sciences au café. Je le portais pour elle. »

*

En arrivant chez moi, l'appartement était vide, comme d'habitude. Il donnait l'impression que Lucy avait déménagé. J'allumai toutes les lumières et laissai tomber mon sac près de la porte. Si Lucy avait prévu de rentrer à la maison, je l'aurais posé ailleurs, mais elle ne rentrerait pas.

Lucy avait vécu ici pendant des années ; le loyer était bas, il y avait un canapé en cuir souple laissé par son ex, dont j'occupais l'ancien bureau, une pièce suffisamment spacieuse pour un grand matelas et une commode d'occasion. Et un cadre de lit, si jamais j'en trouvais un. Au moment où j'avais rencontré Lucy au travail, ils venaient de rompre et elle cherchait une nouvelle colocataire. Quand j'étais venue visiter l'appartement – un quatrième étage sans ascenseur, à quinze minutes du métro, sans lave-vaisselle, avec un évier dont le robinet délivrait une eau brûlante ou glacée –, je savais que je dirais oui, pour sa compagnie, pour sa façon de me serrer le poignet quand je lui avais dit que je viendrais y jeter un œil. Je ne m'attendais pas à ce qu'elle soit si pressée de passer à quelqu'un d'autre.

J'ouvris le frigo. J'avais mangé plus tôt avec Bijou, mais j'avais à nouveau faim. Il y avait une barquette de riz frit, que je picorai sans le réchauffer, tandis que les voix de la télévision résonnaient contre les murs. Je connaissais des gens avec qui j'aurais pu aller boire un verre, mais il aurait fallu que je leur envoie un SMS plusieurs jours à l'avance, pour planifier un rendez-vous, trouver un créneau disponible dans nos emplois du temps respectifs. Je n'avais pas d'amis que je pouvais simplement *voir*. Dans les bars qui étaient sur mon chemin à la sortie du métro, j'avais vu des gens se regrouper autour de verres à vin et de bougies, laisser pendre leurs pieds des tabourets de bar, se cogner les poignets et les coudes, parler avec

spontanéité, rire la bouche pleine, comme si ce n'était rien, comme s'il était simple de trouver un endroit où l'on se sent à sa place.

OceanofPDF.com

Kent, État de New York, 2005

Au septième jour de deux mois d'été passés chez mon père, j'avais fini par trouver la protection solaire. Le matin, je me massais tout le corps avec de la crème blanche et froide, des hanches aux chevilles, en mouvements circulaires sur les épaules, par pressions insistantes dans les espaces entre mes orteils. Debout devant le miroir, je regardais attentivement le dégradé de couleurs sur ma peau : le blanc pâle du décolleté et du bas de maillot de bain, l'anneau net laissé sur mon poignet par un élastique à cheveux, des formes d'un blanc si éclatant qu'elles semblaient réfléchissantes, invraisemblables. Je n'avais jamais été aussi blanche que le laissaient croire ces contours.

Ma mère m'avait dit que cela me serait bénéfique de passer deux mois entiers avec mon père, ce qui ne m'était jamais arrivé jusqu'alors. Certes, cela m'offrait un peu de répit, en me permettant de m'éloigner du nouveau-né de ma mère, mais chez mon père je n'avais rien à faire à part lire dans le jardin et cuire ma peau au soleil de juillet. Je ne savais pas où ils rangeaient la crème solaire et, à mesure que la semaine s'était écoulée, il semblait trop tard pour poser la question.

Je n'avais parlé à personne d'autre à part la nouvelle famille de mon père depuis le jour où il était venu me chercher, quand j'étais allée acheter un café glacé le matin dans le centre de la ville où j'habitais avec ma mère. Normalement, je n'aimais pas me montrer seule, mais ce jour-là, cela ne

m'avait pas dérangée, car j'étais sur le point de partir. Je ne m'étais jamais absentée de Durland pour une aussi longue période, et au bout de deux mois, j'allais peut-être revenir changée – toujours seize ans, mais d'une autre manière. Une semaine plus tard, cependant, je passais mon temps surtout seule, à lire et à me triturer la peau. À certains égards, cela me soulageait qu'on ne fasse pas attention à moi. D'habitude, chaque fois que j'allais dans un centre commercial, un cinéma ou une pharmacie CVS, les gens me dévisageaient et me demandaient d'où je venais. Même quand je répondais, *Ici, je suis née ici, j'ai vécu toute ma vie dans cette ville*, ils persistaient en essayant de deviner. *Tu es Philippine ? Mexicaine ? Hawaïenne ?* Des inconnus voulaient savoir si j'étais née à l'étranger ou si je parlais une autre langue. Ils tenaient à me dire que je leur rappelais leur manucure, leur gouvernante ou la nouvelle épouse de leur frère. Parfois, ils juraient qu'ils connaissaient quelqu'un qui me ressemblait comme deux gouttes d'eau, et c'était pour cette raison qu'ils *devaient* venir me parler. Si je n'avais pas appris que toute autre réaction qu'un rire poli pouvait les mortifier sur place, alors j'aurais peut-être demandé à voir ces gens qu'ils connaissaient et qui me ressemblaient, j'aurais peut-être demandé à voir la preuve que je n'étais pas seule.

*

Mon père faisait frire des œufs pour tout le monde, alors quand j'apparus à mon tour dans la cuisine, il en prépara pour moi aussi. Après avoir poussé des assiettes vers ses filles, il prit deux autres œufs de la boîte – une boîte en carton d'un brun terne, pas un emballage en mousse rose bonbon qu'il y avait chez ma mère. Les œufs grésillèrent en tombant dans la poêle à frire, quatre petits déjeuners ayant déjà été préparés, et deux tranches de pain surgirent du grille-pain. Je me demandai si elles lui étaient destinées ou s'il s'était souvenu de moi.

Il y avait trois tabourets au comptoir, et ses filles en occupaient deux. Ma belle-mère était à la table de la cuisine, une jambe repliée dans le creux de son bras, et elle feuilletait un magazine sur papier glacé. Son assiette, où elle n'avait picoré que quelques morceaux choisis, était repoussée sur le côté – un toast troué de deux bouchées rondes, un œuf mis en charpie.

Il avança une assiette vers le dernier tabouret vide, que je tirai vers moi. Les œufs étaient frits, la dentelle de leurs bords bruns toute retroussée. Je voyais bien que si je les tapotais avec ma fourchette le jaune trop cuit n'en coulerait plus. C'était comme ça que les filles consommaient leurs œufs. Je ne savais pas comment lui dire que je n'aimais que les jaunes mollets et coulants, ceux qui envahissaient tout le contenu de l'assiette. Je me souvenais d'œufs sur le plat, pochés, voire brouillés, les fois où il était venu me chercher et m'avait emmenée dans des cafés-restaurants pour prendre le petit déjeuner. Je me souvenais de toasts de pain blanc et non de blé complet, et de café noir, alors que je voyais dans leur maison de la crème légère et un succédané de crème à la noisette. J'avais passé tous nos week-ends et nos vacances à mémoriser ce qu'il aimait, et là, chez lui, je me rendais compte que je ne le savais pas vraiment. Je coupai un morceau de blanc d'œuf avec un peu de brun croustillant. Je grignotai le pain grillé luisant de beurre posé en équilibre sur le bord de l'assiette. Puis j'enfonçai ma fourchette dans le jaune pastel pâle.

« Papa, trop de beurre, dit Charlotte. Tu peux me faire un autre toast ? » Je la regardai attentivement, observai comment ces mots sortaient sans mal de sa bouche.

« J'adore le beurre », dit Esther. Elle saisit le toast de Charlotte, le retourna pour poser le côté mou et trempé directement sur sa langue.

« D'autres toasts », dit-il en sortant du sac deux tranches de pain moelleux.

Les coudes sur le comptoir, je regardais chacun à sa place. Ils formaient une belle famille, une pub métissée pour des jeans, mon père aux larges

épaules et brun de peau, avec ses femmes colibris perchées tout autour. Charlotte et Esther auraient dû me ressembler, mais leur métissage me paraissait plus naturel, comme si quelqu'un avait mélangé les couleurs de leurs palettes suffisamment longtemps, comme si on avait attendu que leurs portraits se fixent.

« Tu as prévu quoi aujourd'hui ? » me demanda Cynthia, comme elle le faisait tous les jours, comme si c'était une vraie question, alors qu'elle savait que je n'avais rien à répondre. Je n'avais pas encore mon permis de conduire. Je ne connaissais personne dans le coin. Le centre-ville était à près de quinze kilomètres, trop loin pour s'y rendre à pied. Elle voulait que je dise que je n'avais rien à faire, comme si cela faisait de moi une paresseuse et non une prisonnière. Charlotte et Esther étaient à l'école d'été, non pas parce qu'elles étaient mauvaises élèves mais au contraire parce qu'elles étaient bonnes, inscrites dans une sorte de cursus de niveau supérieur qui indiquait leur potentiel.

Je regardai mon père, mais il était face à la cuisinière et me tournait le dos. Je pris une autre bouchée afin de hausser les épaules au lieu de parler, et le jaune s'humidifia lentement sur ma langue. Cynthia vit mon geste et reporta les yeux sur son magazine. Elle avait suggéré que j'aie moi aussi à l'école d'été pendant mon séjour chez eux, mais c'était une proposition en l'air, sans réelle intention de mise en pratique. Ce n'était pas comme si je pouvais m'asseoir aux côtés de mes sœurs cadettes à une énième activité dans laquelle ils essayaient de m'inclure, six ans trop tard, à réciter des mathématiques que j'avais apprises et oubliées des années plus tôt. Ils avaient tenté le coup avec la natation, la gymnastique, une seule leçon de tennis. Je ne savais toujours pas nager.

J'essayais de compter le nombre de mots que je prononçais à chaque repas en me disant que je devrais participer davantage. Mais c'était difficile de se mêler à la conversation quand ils étaient réunis autour de l'îlot central et riaient à des débuts de plaisanteries dont je ne parvenais pas à deviner la

fin. J'observais leurs rituels quotidiens. Ils se pinçaient mutuellement l'arrière des coudes. Ils savaient qui voulait du poivre à portée de main. Ils mélangeaient la salade avec leurs mains et se plaçaient les feuilles directement sur la langue les uns les autres. Et Charlotte et Esther ne me ressemblaient en rien, ayant hérité de Cynthia ses pommettes anguleuses, son long cou. Mon père était hâlé et moi aussi, même si ses sœurs aînées étaient toutes deux plus pâles. Charlotte et Esther avaient aussi le teint plus clair, mais je ne savais pas si c'était dû à nos tantes communes, à leur moitié génétique blanche ou à leur habitude de ne pas s'exposer au soleil. Avant leur départ, Cynthia leur passait de la crème solaire sur le front et le nez, comme si elle les signait d'une croix.

Charlotte et Esther firent reculer leurs sièges bruyamment et allèrent se préparer pour la journée. Mon père apporta son assiette à la table où se trouvait Cynthia, mais le mouvement semblait manquer de naturel, on aurait dit qu'il s'imposait. Peut-être qu'il s'asseyait habituellement là où j'étais au comptoir. Cynthia décala un peu sa chaise pour lui faire de la place. J'avalai avec difficulté la majeure partie du contenu de mon assiette et sentis que je devais me lever aussi, mais je restai immobile un moment, mes chevilles accrochées l'une à l'autre. Mon père entama ses œufs et je contemplai leur jaune soleil se déverser lentement jusqu'au bord doré de l'assiette.

*

J'avais été envoyée ici prétendument pour passer du temps avec mon père, mais je passais la plupart de mes journées seule à éviter sa femme. Pendant la semaine, il partait juste après le petit déjeuner, que j'essayais de ne pas rater en me tirant du lit, et quand il revenait, j'étais déjà si apathique que je n'arrivais pas à trouver l'enthousiasme nécessaire pour renforcer notre relation. Ils vivaient à une heure de route de chez ma mère, dans une maison qui disposait de trois étages, de deux chambres d'amis et de jardins inondés de soleil à l'arrière et à l'avant. Dans leur quartier, il fallait

parcourir des allées de gravier longues de quatre cents mètres avant d'arriver aux portes d'entrée. Je n'arrivais pas à imaginer quiconque remonter et descendre ces voies privées à pied, pour venir demander des bonbons la nuit d'Halloween ou vendre des couteaux au porte-à-porte. Je ne savais me rendre nulle part excepté jusqu'à leur boîte aux lettres sur la rue.

La chambre dans laquelle je dormais avait des draps blancs, une couette blanche et des rideaux feutrés qui filtraient le soleil d'été. La nuit ne tombait pas avant neuf heures, puis la lune était suspendue devant ma fenêtre, telle une vieilleuse têtue impossible à débrancher. C'était une maison étrange. Ils n'arrêtaient pas d'aller et venir et de se poser mutuellement des questions découlant de conversations antérieures qui leur revenaient. *C'était du veau ou du poulet ? Quelle partie des exercices de vocabulaire ? Qu'est-ce que Mme Malone a pensé de mon chou-fleur ? À quelle heure tu veux aller chez Red ? Est-ce que tu as répété à la mère de Lauren ce que j'ai dit à propos de la sortie scolaire ? Où est le Tupperware que je t'ai donné mercredi dernier ? Tu as appelé Jeff au sujet de la piscine ?*

Ils se posaient tous beaucoup de questions entre eux, mais personne ne me demandait grand-chose.

*

Quand Esther m'invita dans sa chambre, je m'assis délicatement sur le bord de son lit, un cadre rose à baldaquin, comme celui d'une princesse dans un livre de coloriage. Esther avait ouvert son dressing dès que j'étais entrée. Elle voulait me montrer sa garde-robe. Je me levai et touchai les blazers rouge cerise alignés dans la penderie.

« Ce sont mes uniformes, dit-elle. Celui de Charlotte est différent, un gilet au lieu d'une veste, et sa jupe est plus courte. Je dois attendre encore deux ans. » Je sortis l'un des cintres pour voir l'emblème sur le côté. « Tu as un uniforme scolaire ?

— Les écoles publiques n'ont pas d'uniformes.

— Quelle chance, dit-elle en soufflant et en se retournant pour trier ses affaires.

— C'est pas si génial que ça, dis-je en remettant sa veste en place.

— C'est comment ? » Elle s'éloigna du dressing et s'assit sur un banc au pied de son lit. « L'école publique ?

— Eh bien, la cantine est nulle, dis-je. On ne mange jamais ce qu'on nous donne à midi. On marche jusqu'au centre-ville et on achète une pizza ou autre. Il n'y a que les biscuits aux pépites de chocolat qui soient mangeables à l'école.

— Nous, on n'a même pas le droit de sortir de l'école. » Elle avait les yeux écarquillés. « *Jamais*.

— Mais je parie que tu manges bien, à la cantine, le midi. » En fait, seuls les lycéens en dernière année étaient autorisés à sortir à l'heure du déjeuner, alors je n'étais partie en douce que de rares fois. Je ne savais pas trop pourquoi ce mensonge était sorti de ma bouche, comme si je voulais l'impressionner. Je me retournai vers sa penderie et je fis cliqueter les cintres en passant en revue les vêtements.

« Avoir des cookies à déjeuner, c'est mieux.

— Dans le privé, vous avez beaucoup plus de vacances. J'ai fini l'école il y a seulement deux semaines. »

Son visage se couvrit d'incrédulité. « On a terminé depuis mai. »

Je hochai la tête d'un air solennel. « Exactement. C'est quoi, ça ? » Tout au fond de sa penderie, une bande de tissu brillait entre les uniformes et les robes pastel, une couleur pourpre profonde et brillante comme un rubis souillé d'huile.

Esther se leva et manœuvra pour sortir le vêtement. « C'est ma robe de Noël. De l'an dernier. Nai Nai les a faites pour nous. Peut-être que maman a toujours la tienne. Nai Nai en a fait une pour toi aussi, parce qu'elle a oublié que tu ne serais pas là. C'était une année impaire. »

Je n'y avais jamais fait attention : je passais en alternance les fêtes de fin d'année chez l'un ou l'autre de mes parents, et effectivement j'étais toujours chez eux les années paires. Esther l'avait mentionné comme si nous le savions tous.

« Donc tu seras là au Noël prochain, n'est-ce pas ? J'ai demandé à Nai Nai de ne pas nous en faire avec des cols en dentelle cette année. C'est carrément trop victorien. » Elle pressa entre ses doigts le col de la robe du dernier Noël et je tendis la main pour faire de même.

« Je la trouve assez jolie, dis-je. On dirait une robe de poupée. »

Il y eut un éclair et un bref ronronnement derrière nous. Je me retournai. Charlotte se tenait dans l'embrasure de la porte avec un mince appareil photo argenté. « C'est dans la boîte, dit-elle.

— *Charlotte*, geignit Esther d'une voix aiguë et hystérique. Je t'ai dit de pas faire ça si je suis pas prête !

— Mais ça vaut rien si vous êtes prêtes. J'aime les sujets naturels », dit Charlotte. Elle regarda l'écran avec satisfaction. « Tiens, je vais te montrer. Un sourire ? »

Esther paraissait anxieuse, mais elle étira docilement sa bouche. Elle faisait partie de ces enfants qui n'avaient pas vraiment appris à sourire, qui affichaient plus un rectangle qu'un quartier d'agrume. Je me tournai moi aussi vers Charlotte et souris de façon inexpressive. *Clic, ronron*. Charlotte vint jusqu'à nous et nous présenta l'écran. « Vous voyez la différence ? » demanda-t-elle. Sur la photo où l'on souriait, Esther et moi avions l'air de deux personnes qui ne se connaissent pas, photographiées dans un endroit comme un cabinet dentaire. Puis Charlotte nous montra la photo précédente. La robe était parfaitement positionnée au centre du cadre, et on voyait nos deux profils, nos deux mains tendues pour la toucher. Nous avions l'air affairé, des couturières occupées à discuter d'un tissu qu'elles pourraient utiliser. Nous paraissions en pleine activité. J'avais le sentiment qu'on me faisait une fleur quand on me prenait en photo, surtout si je

n'avais pas un air emprunté sur le cliché. « Vous voulez que j'en prenne une de vous deux ? demandai-je.

— Non non, dit Charlotte en faisant défiler ses images. Je préfère les photos prises sur le vif. Pour le moment, je ne prends de photos que si les gens ne me voient pas arriver. Comme si j'étais une espionne. Tiens, regarde. » Elle tint l'écran devant moi, et j'y vis ce que je voulais savoir : à quoi ressemblait leur famille, ce qu'ils faisaient quand je n'étais pas là pour le voir. Là, mon père nettoyait la piscine en maillot de bain et en tee-shirt. Là, mon père, aperçu dans l'entrebâillement d'une porte, lisait au lit un gros livre de poche. Là, Cynthia se tapotait de la crème hydratante sous les yeux dans sa salle de bain. Là, Esther remuait des céréales. Là, Esther levait la main vers l'objectif. Là, Esther était saisie en plein cri.

« C'est ton appareil photo ? demandai-je.

— Il était à ma mère, mais elle ne s'en servait jamais. Maintenant c'est le mien. Je serai photographe », dit-elle fièrement. Elle continua de faire défiler les photos pour me les montrer. On ne pouvait pas dire qu'elles étaient toutes bonnes : il y avait des photos d'un coude anonyme, de ses chaussettes sur le lit, d'un pot de crème glacée avec une cuillère plantée dedans. Mais il y avait aussi mon père en train de descendre de sa voiture. Je me demandai même comment Charlotte avait pu obtenir une prise de vue aussi plongeante, avec l'objectif de son appareil photo au-dessus de lui. Il levait les yeux, souriait, d'un sourire de tous les jours, sans trace d'agacement, juste un peu de perplexité, comme quand on roule des yeux avec affection. Le genre de sourire qu'on adresse à quelqu'un qu'on voit six heures par jour. Je fermai les yeux un instant. Quand je les rouvris, Charlotte était passée à une autre photo. Là, Esther regardait la télé couchée sur le ventre. Là, Cynthia brossait les cheveux d'Esther.

New York, 2013

« *Le Pain Quotidien ? Au Bon Pain ? Pret À Manger ?* Rien qui ait un nom français ? Que dirais-tu de Chipotle ? » J'essayais de pousser Bijou à choisir un endroit où déjeuner. « Burger King ? » Ses sourcils se haussèrent. « Es-tu déjà allée ne serait-ce qu'une fois chez Burger King ? »

Bijou avait une demi-journée de libre pour cause de conseil de classe. *Emmène-la manger quelque part et visiter un musée ou autre*, m'avait écrit Nathalie par SMS. *Tu as toujours ma carte de crédit, n'est-ce pas ?* J'adorais quand Nathalie ne me donnait pas trop de directives, quand j'avais carte blanche pour jouer à la poupée. J'étais arrivée en avance pour chercher Bijou et je faisais défiler les infos sur mon téléphone. Chaque jour, de plus en plus de choses affreuses se produisaient : des enfants disparaissaient, des maisons étaient cambriolées, des gens étaient tués, dans des accidents sur des chantiers de construction, par des voitures qui déviaient de leur trajectoire ou par la police. Quand Bijou sortit, je me sentais d'humeur nerveuse, protectrice. J'avais regardé la tresse rentrée dans sa veste et songé qu'être mère devait être terriblement éprouvant. J'avais retiré la natte de son col avec douceur et je lui avais demandé où elle voulait aller.

« Je ne veux pas décider du déjeuner tant que je ne sais pas ce qu'on fera *après* le déjeuner », dit-elle, et je retombai dans mon irritation à son égard. Ces tragédies ne se produisaient jamais dans son monde pastel

capitoné. Nous étions appuyées contre le mur de briques de l'école tandis que ses amies sortaient avec leur nounou ou leur mère et nous saluaient de la main. Au coin de la rue, un flic s'agenouilla pour ramasser un surligneur qu'une élève avait fait tomber. C'était mercredi, le jour libre dans l'emploi du temps extrascolaire de Bijou.

« Je sais ! dit-elle. J'ai vraiment envie d'aller au jardin botanique. Celui du Bronx.

— On ne va pas aller dans le Bronx, dis-je. Ça nous prendrait deux heures en train.

— Celui de Brooklyn, alors ! dit-elle d'un ton suppliant. Ma prof d'arts plastiques m'en a parlé. Je n'y suis jamais allée.

— C'est loin aussi, Bee, dis-je. Je ne sais pas si on en aurait le temps.

— On n'a qu'à vérifier sur ton téléphone, suggéra-t-elle. Je ne pense pas que ce soit si loin que ça. C'est pas sur la ligne 2/3 ? »

Sans regarder, je savais qu'elle avait raison. Cela prendrait trente minutes en train. « Il fait un peu froid pour être au jardin, dis-je. Ta mère a suggéré qu'on aille visiter un musée. Et si on allait au New Museum ? Il y a une sculpture de rose géante devant l'entrée ce mois-ci. Ce sera encore mieux que le jardin. Et il y fera plus chaud. En plus... c'est juste à côté de ce café que tu adores ! Chez Lila.

— C'est toi qui adores Chez Lila, dit-elle.

— Tu l'aimes aussi, ne mens pas. Tu n'as pas aimé le chocolat chaud épicé avec la grosse guimauve ?

— Bon, d'accord, dit-elle. Seulement si je peux en prendre un. »

Je soufflai, soulagée. « Bien sûr que tu peux, dis-je.

— Sans doute que maman, genre, te tuerait, si tu m'emmenais dans un Burger King, dit-elle nonchalamment alors que nous traversions la rue.

— Ah bon, elle ferait ça ?

— Est-ce que ta mère t'autorisait à manger au Burger King ?

— Oui, mais toutes les mères le faisaient, dis-je. Ça ne va pas te tuer, pas littéralement.

— Je crois que c'est plutôt que ça te tue lentement, dit-elle. Le fast-food.

— Tu as toujours été difficile avec l'alimentation ?

— Je ne suis pas difficile ! Je mange de tout.

— Tout ce qui est cher. »

Elle donna un coup de pied dans un caillou avec sa basket. « J'aime les céréales du petit déjeuner », dit-elle.

Chez Lila était un minuscule café dans une rue latérale de Soho, avec des tables noires bancales posées sur un sol carrelé. Elles étaient inconfortables mais reproduisaient une sorte d'ambiance chic parisienne. Chaque fois que nous y allions, nous prenions toutes les deux le sandwich au saumon. Il était servi dans d'épaisses tranches de pain aux céréales avec de la mayonnaise qu'ils appelaient aïoli et des rondelles de tomates d'où giclaient des graines. Le saumon était poché, cuisson qui plaisait à Bijou et contre laquelle je protestais parce qu'il fallait enlever la peau scintillante gris anthracite.

« Tu trouves vraiment que je suis difficile ? demanda Bijou en buvant son chocolat chaud.

— Non, je plaisantais, dis-je. Disons plutôt que tu as un palais sophistiqué.

— Tu sais que j'aurai un restaurant un jour, non ?

— Je l'ignorais. Mais je suis sûre que tu en auras un. » C'était vrai, j'étais persuadée que cela arriverait un jour. À la fin du repas, la vacuité de l'après-midi s'étendit devant nous. Je donnai à Bijou le petit chocolat qui accompagnait l'addition. Le soleil entrait à flots par les fenêtres, les ombres des plantes suspendues tremblaient sur le sol. J'étais payée en heures supplémentaires ce jour-là. « On pourrait peut-être aller au jardin la semaine prochaine, dis-je généreusement. On va au musée ? »

*

Je savais que visiter les musées était un luxe dont je pouvais enfin jouir puisqu'ils étaient à proximité et que j'en avais le temps, mais je commençais à m'en lasser. Les peintures finissaient toutes par se confondre. J'aurais aimé que quelqu'un me dise ce que je devais voir en chacune. Bijou aimait prendre l'ascenseur jusqu'au dernier étage puis redescendre à pied. Ce musée-là était petit, donc je savais que nous n'allions pas y rester très longtemps. Alors que j'étais à la traîne derrière la tresse et la veste de Bijou, son sac à dos en bandoulière sur mon épaule, mes tempes se mirent à battre et mon estomac à s'ouvrir, gronder, tanguer. Je me demandai si cette sensation était authentique ou si je la provoquais par ennui, simplement en me focalisant trop sur ce que je ressentais. Je me méfiais de moi-même à ce point : je ne croyais à mon ressenti que s'il était confirmé par quelqu'un d'autre. *Je vais sans doute bien*, me dis-je. Je m'assis sur une banquette pour m'y reposer un instant, jusqu'à ce que j'arrive à penser à autre chose. Quelques minutes plus tard, Bijou courut jusqu'à moi.

« Je crois que je vais être malade », dit-elle.

Je la regardai dans les yeux et vis mon reflet dans ses pupilles. « Je crois que moi aussi. »

Je me félicitai que nous soyons allées au musée tandis que nous nous précipitions dans les grandes toilettes propres. Je m'agenouillai sur le sol, sentis le marbre froid à travers mon jean, et le déjeuner se déversa de ma bouche. À côté de moi se trouvaient les chaussures d'école de Bijou ; elle n'était pas agenouillée. Nathalie allait me tuer. Mon estomac se vidait et se soulevait, et de chaudes larmes tombaient du coin de mes yeux.

Je pensai à ce qui se passerait à l'appartement. Nathalie me surprenait parfois par sa façon de réagir à certaines choses. On voyait à chaque petit détail qu'elle était une personne impeccable et posée : ses cheveux qui restaient lisses et brillants à tout moment de la journée, son énorme bague de fiançailles qui glissait très légèrement vers la gauche, ses vêtements qui

lui allaient toujours parfaitement, comme si elle avait fait ajuster chaque tee-shirt et cardigan à sa silhouette, et qui n'étaient jamais froissés, même quand elle passait des heures assise les jambes croisées. Mais d'un autre côté, il lui arrivait de se pencher vers Bijou pour retirer une saleté de ses yeux avec son petit doigt, de prendre un mouchoir et de racler au fond des narines de Bijou, de mélanger du bœuf haché avec ses mains plongées jusqu'aux poignets dans un bol en inox. Elle était mère, et les mères se salissent les mains avec leurs enfants. Je savais cela. Elle laissait passer certaines choses, mais je ne savais jamais ce qui allait dépasser les bornes. Elle n'était pas contente de moi ces derniers temps. J'avais été en retard pour récupérer Bijou la semaine précédente parce que j'étais restée coincée dans le métro. J'avais brûlé le pain de viande de dinde quelques jours plus tôt. J'avais cassé un verre à eau la veille : il m'avait échappé des mains, comme si mes doigts avaient été huilés, et s'était brisé en une dizaine de morceaux sur le sol de la cuisine. Et maintenant... ça.

*

Il me vint l'idée incongrue de partir avant que Nathalie ne soit de retour à la maison, pour ne pas avoir à lui faire face. Peut-être que Gabe rentrerait plus tôt de son déplacement professionnel et me renverrait chez moi. Après avoir pris un taxi pour rentrer à l'appartement et avoir mis Bijou au lit, je m'assis sur le canapé, nerveuse, dans l'attente du retour de Nathalie. Quand l'ascenseur se fit entendre, je me levai. Nathalie sourit d'un air distant tandis qu'elle entrait, déboutonnait sa veste, ôtait délicatement ses chaussures à talons. Peut-être pouvais-je ne rien dire, pensai-je avec espoir, peut-être pouvais-je prétendre que Bijou était simplement fatiguée et m'éclipser avant qu'elle ne s'aperçoive que quelque chose ne tournait pas rond. Mais avant de perdre mon sang-froid, je lui dis : « Je crois que nous, euh... je crois que nous avons peut-être eu une intoxication alimentaire.

— *Une intoxication alimentaire ?* Qu'est-ce que tu lui as donné à manger à déjeuner ? »

Mon estomac recommença à se soulever sous ma cage thoracique et je dus me détourner pour rejoindre la salle de bain la plus proche. J'eus un haut-le-cœur dans les toilettes avant de pouvoir ouvrir le lavabo pour masquer le bruit. Après avoir tiré la chasse d'eau, je regardai mes bras puis mon reflet dans le miroir ; j'étais prise de sueurs froides qui recouvraient mon corps d'une pellicule épaisse de transpiration. Je m'essuyai les bras avec la délicate serviette blanche accrochée près du lavabo et j'envisageai un instant de la jeter à la poubelle. J'entendis Nathalie appeler Bijou et ouvrir la porte de sa chambre. Je pris un moment pour me passer de l'eau sur la figure et m'essuyer. J'avais l'air d'une zombie, les traits creusés.

« Qu'est-ce que Willa t'a donné à déjeuner ? » demandait Nathalie à Bijou, en remontant le bord de la couette jusqu'à son menton.

« Euh, Nathalie, dis-je depuis la porte de la chambre de Bijou. Je peux partir si tu veux. Je crois que tu voulais que je reste seulement jusqu'à cinq heures aujourd'hui, n'est-ce pas ?

— D'accord. Laisse-moi te payer le taxi, je pense que tu ne devrais pas prendre le métro. Enfin... » Nathalie leva les yeux vers moi. « Est-ce que ta colocataire est à la maison ?

— Sans doute pas », dis-je.

Bijou rejeta la couette en marmonnant qu'elle avait trop chaud. Nathalie se pencha sur ses jambes et retira ses chaussettes, une à une, et les roula en boule chaude et humide qu'elle serra fermement dans son poing. Puis ses yeux se posèrent de nouveau sur moi, ma peau couverte de sueur, et tout mon corps vibra d'envie, d'un désir dont j'ignorais le nom.

« Tu devrais rester, Willa, dit-elle. Tu n'as pas l'air d'aller très bien, et je ne voudrais pas que tu sois toute seule si ton état s'aggrave. Tu peux dormir dans la chambre d'amis. »

Ma gorge s'ouvrit, puis se referma, comme une fleur qui éclôt précocement, puis se souvient soudain du gel.

« Reste, Willa, dit Bijou. C'est plus sûr. » J'avais l'habitude d'entendre Bijou parler de sécurité lorsqu'il s'agissait de couteaux, de s'accrocher aux barres du métro ou de viande pas assez cuite, mais pas à mon sujet.

La chambre d'amis était aménagée avec un lit et un canapé. Bijou m'y accompagna et s'étendit sur ce dernier. « Je vais m'allonger un peu ici », dit-elle. Je m'assis sur le lit. Nathalie entra et me donna des vêtements de rechange – de sa propre garde-robe. « Ces vêtements seront peut-être plus confortables pour toi », dit-elle. Je les tins dans mes mains : un pantalon de pyjama rayé blanc et bleu, en jersey de coton doux, avec un petit cordon blanc ; un tee-shirt blanc uni ; un sweat-shirt gris à fermeture éclair. « Il y a une salle de bain juste à côté où tu peux te changer. Bijou, on va se lever et donner de l'espace à Willa.

— Oh, il n'y a pas de problème, dis-je rapidement. Elle peut rester si elle le souhaite. » Je serrai encore plus fort le pyjama, comme si elle risquait de me le reprendre.

« Je serai juste à côté. Je repasserai vous voir », dit Nathalie. *Vous*, c'est-à-dire nous deux.

*

Quand je ressortis de la salle de bain, Nathalie était assise sur le lit et regardait Bijou dormir sur le canapé. Elle avait posé un linge sur son front. « Je ne veux pas la déplacer, dit-elle. Elle devrait dormir autant que possible. Comment vas-tu ? Ça avait l'air douloureux. Viens t'allonger. Je vais m'occuper de toi aussi. » Elle avait apporté un bol d'eau, elle y trempa un gant de toilette qu'elle plia ensuite sur mon front. Le froid parut bénit, tant il procurait un soulagement inouï. « C'est dur d'être seule quand on est malade, dit-elle. Je suis heureuse que tu sois restée. » Sa voix était légère,

suave, comme je ne l'avais jamais entendue auparavant. Qui était cette Nathalie ?

En levant les yeux vers elle, je songeai à ma mère. Je me souvins de mon enfance, avant Ray, de ma mère qui me laissait passer toute la journée dans son lit quand j'étais malade, qui allumait la télé, m'apportait de la soupe et passait ses mains sur tout mon corps, pour examiner les ganglions de mon cou, appuyer doucement sur mes tempes et vérifier mon front. « Tu ne vas pas tomber malade ? lui demandais-je. Comment c'est possible que tu ne tombes pas malade ?

— Je suis ta mère », disait-elle, comme si c'était une croix qu'elle brandissait devant son corps, une guirlande d'ail enroulée autour de son cou.

Nathalie me laissa la compresse sur le front. À un moment donné, Bijou monta dans le lit. C'était un grand lit pour deux et son corps était loin du mien. Nous nous endormîmes ainsi. La nuit se fit plus noire. Les draps étaient si doux à l'intérieur de ce haut lit au bois verni. J'étendis mes bras comme je le faisais habituellement, et quand mon bras gauche tomba sur le côté, il pendit luxueusement dans le vide. J'avais l'habitude de me cogner les jointures des doigts sur le sol. *Je me demande d'où vient ce lit*, pensai-je, puis je sombrai dans un sommeil poisseux comme la mélasse. J'entendis Nathalie ouvrir puis refermer la porte, mais au lieu d'en éprouver du dérangement, je plongeai plus profondément encore dans le sommeil chaque fois qu'elle passa nous voir.

*

Peut-être que je n'étais pas une bonne nounou. Je pensais à peine à Bijou. Je la revoyais soudain toute moite, la peau d'une teinte légèrement bleutée, les billes de ses yeux de marbre qui se veinaient de rouge, mais était-ce là son apparence réelle ou celle qu'elle prenait dans mon rêve, toutes les deux submergées par la même vague de fièvre ? Quand je

commençai à me sentir mieux, je me rendis compte que je ne m'étais pas inquiétée pour Bijou, pas comme j'aurais dû le faire, en tant que personne rémunérée pour prendre soin d'elle. J'avais pensé à moi-même, au fait que tout cela était ma faute, parce que j'avais choisi le lieu du déjeuner et que j'allais rentrer seule chez moi en métro, monter à bord d'une ligne branlante et crissante, au fait que j'aurais voulu avoir une mère chez qui m'en retourner. Mais Nathalie m'avait demandé de rester. Et ensuite je n'avais pensé qu'à elle.

OceanofPDF.com

Durland, État du New Jersey, 1998

Ma mère avait un jardin, sauvage et verdoyant. Dans notre ville, les autres maisons présentaient des carrés de fleurs impeccablement soignés, avec des tiges droites pointées vers le ciel, beaucoup de tulipes et de minuscules boutons roses qui, me disait-elle, s'appelaient des « sensibles pudiques ». Aucune des fleurs du jardin de ma mère ne portait de nom facile à retenir. Au lieu de rose poudré et de jaune délicat, il y avait six nuances de vert qui soutenaient des éclosions d'un pourpre profond, d'un rose coucher de soleil, d'un bleu indigo, des pousses toutes tortueuses et tentaculaires, qui s'inclinaient si loin dans l'allée que les bourgeons égratignaient la carrosserie de la voiture, transformaient notre petit jardin en jungle, tant et si bien qu'il fallait repousser les fleurs de nos visages lorsqu'on s'asseyait à notre table extérieure. Elle avait un arbre à papillons, un buddleia, qui dégoulinait de cônes à fleurs violettes ; d'épaisses pivoines blanches aux pétales superposés comme les couches d'un gâteau de mariage ; un hortensia grimpant qui envahissait tout l'arrière de notre maison avec ses feuilles vertes et ses fleurs blanches ; des azalées rose vif, tape-à-l'œil comme du rouge à lèvres en été ; l'alchémille, un buisson vert citron qui fleurissait en minuscules bouquets velus ; et ma préférée, la campanule à grandes fleurs bleues. Elle poussait avec ses pétales joints comme la silhouette d'une montgolfière et, quand elle était prête, ses pétales s'ouvraient d'un coup pour révéler une forme d'étoile.

Ma mère voulait que le jardin soit particulier, différent de ceux du quartier, et elle y consacrait du temps. Elle avait toujours les bras enfoncés jusqu'aux coudes dans le sol, les genoux couverts de terre, et elle entrait dans la maison avec les ongles cernés de noir. Je n'aimais pas me salir de cette manière, mais parfois elle m'amadouait pour que je la rejoigne, et je plongeais mes bras dans la terre froide et spongieuse à ses côtés.

À mesure que l'été approchait, les campanules à grandes fleurs bleues formaient leurs boules boursoufflées, et même si nous pouvions attendre qu'elles s'épanouissent d'elles-mêmes, nous pouvions aussi provoquer leur éclosion. Ma mère m'emmenait dehors et j'en serrais une doucement entre le pouce et l'index. Si vous ne faisiez pas preuve de douceur, les pétales se déchiraient, alors je les tenais entre la pulpe de mes doigts, comme une délicate goutte d'eau. Avec une légère pression, les pétales s'ouvraient en une étoile à cinq branches, d'un bleu profond veiné de violet. Comme si la fleur avait attendu ma caresse.

Nous nous rendions souvent dans les pépinières des environs, où ma mère traînait derrière elle un chariot qu'elle remplissait de pots en terre cuite. Tous les deux mois, nous allions à Brooklyn ou dans le Bronx. Elle passait des heures dans les jardins botaniques, où elle lisait attentivement les étiquettes, touchait les pétales avec vénération. C'est là qu'elle trouvait des idées pour son jardin, disait-elle. Je m'endormais sur un banc au soleil, en l'attendant. Après le départ de mon père, elle ne changea rien à l'intérieur de la maison. Elle avait le même lit, le même canapé, la même télé, la même table de cuisine, même après que Ray eut emménagé chez nous. Mais le jardin devenait chaque année de plus en plus fleuri. C'était son domaine. Son jardin, sauvage et verdoyant, éclatant et indiscipliné, enchevêtré, mais vivant.

New York, 2013

Lorsque je me réveillai dans la chambre d'amis, Bijou n'y était plus. Les rideaux étaient complètement tirés et le soleil se déversait sur le lit. Je restai étendue sur le dos, glissai mes bras par-dessus la couette et regardai autour de moi. Il y avait trois photographies encadrées au mur, un banc de satin capitonné au pied du lit, un grand chiffonnier ivoire avec des tiroirs fermés et sans le moindre fouillis sur le plateau. J'avais une superstition : je croyais que si je souhaitais quelque chose de façon trop explicite, si j'autorisais mon esprit à le verbaliser, je me porterais la poisse. Je préférais généralement que mes désirs restent troubles et inexprimés. Mais, ce matin-là, je pinçai la housse de couette lisse entre mes doigts, puis je la laissai retomber et songai : *J'aimerais vivre ici moi aussi.*

Je me sentis un bref instant suspendue à l'intérieur de ces mots, mais ensuite je me relevai sur les coudes et balançai les jambes sur le côté pour me lever. Ventre irrité, bouche sèche, tempes transformées en deux points pulsant de façon aiguë, mais j'étais suffisamment rétablie pour rentrer chez moi. Je remis les vêtements que j'avais portés la veille et m'inquiétai de ce que j'allais dire en pénétrant dans le salon. C'était un sentiment familier : j'avais surtout vécu dans des appartements où je me sentais mal à l'aise dans l'espace commun et je devais réfléchir à des sujets de conversation avant d'y faire mon entrée. J'avais des colocataires qui traînaient en sous-vêtements, cuisinaient négligemment, prenaient de la place, tandis que je

me hâtais de faire l'aller-retour entre ma chambre, la cuisine et la salle de bain. Maintenant que Lucy n'était plus jamais à la maison, j'éprouvais enfin cette sensation convoitée d'espace et de relâchement, mais l'expérience était plus solitaire que je ne l'avais imaginé.

Quand je vérifiai mon téléphone, je vis un message de Nathalie. Gabe était en déplacement cette semaine, alors elle avait emmené Bijou chez le médecin. *Au cas où*, avait-elle écrit. Je pénétrai dans le salon vide. Il y avait une couverture et deux oreillers éparpillés sur le sol devant le canapé, une tasse à moitié pleine sur la table basse. Je m'étais déjà trouvée seule ici auparavant. La sensation était différente ce jour-là.

*

Je ne revins pas avant le lundi suivant. La maladie n'était plus qu'un lointain souvenir, un épisode auquel je repensais avec embarras, tant j'avais été moite de sueur et affaiblie. J'attendis Bijou à la sortie de sa salle de classe, sans trop savoir comment aborder le sujet.

« Comment te sens-tu ? dis-je finalement tandis que nous nous rendions à pied à la danse. Tu es complètement guérie ? Tu es sûre que tu es d'attaque pour le cours de danse ? » Nathalie m'avait dit que je pouvais continuer de me reposer chez moi et qu'elle resterait à la maison avec Bijou, mais j'avais l'impression d'être bannie, comme si mon mal était contagieux. Au bout de quatre jours consécutifs à Brooklyn, j'aurais voulu que Bijou ait son propre téléphone, que je puisse lui envoyer un message pour lui demander comment elle allait, pour voir si elle ressentait la même chose que moi.

« J'étais presque complètement guérie dès le lendemain, maman était juste très prudente », dit-elle d'un ton guindé, comme si nous réagissions toutes de manière excessive. « Mais je n'arrive pas à croire qu'on a eu toutes les deux une intoxication alimentaire à cause de ce sandwich. On devrait les attaquer en justice.

— Chez Lila ?

— Leur sandwich nous a rendues malades.

— Je ne crois pas que ça changerait quoi que ce soit », dis-je. Était-il possible d'attaquer en justice un restaurant pour quelque chose de ce genre ? « On a mangé ce sandwich une dizaine de fois. Ce sont parfois des choses qui arrivent.

— Je crois que je ne mangerai plus *jamais* de saumon », dit-elle.

J'avais mangé un rouleau saumon-avocat la veille. « On verra. Tu oublieras peut-être. »

On continua à marcher en silence sur quelques rues jusqu'à ce qu'on arrive au studio de danse. Je lui ouvris la porte. Tandis qu'elle entrait, elle marqua une pause et dit en me regardant : « Je pense qu'ils devraient savoir qu'ils nous ont fait du mal. »

*

À la fin de la semaine, Nathalie m'appela pour que je la rejoigne dans la cuisine, où elle buvait du vin debout au comptoir.

« Willa, dit-elle. Gabe et moi avons discuté. »

Je me tenais de l'autre côté du comptoir face à elle, attendant sans rien dire au milieu du ronron des appareils, du murmure du réfrigérateur, du bourdonnement par vagues du lave-vaisselle. Qu'avais-je fait ?

« Tu te souviens que je t'ai dit que nous pourrions avoir besoin d'une garde d'enfant à demeure par la suite ? » Elle articula clairement *garde d'enfant à demeure*, comme si elle se rappelait que j'avais demandé ce que cela signifiait. « Nous avons décidé que c'est ce dont nous avons besoin cette année pour Bijou. Gabe est plus souvent en déplacement, sa mère a un petit problème de santé, je voyage beaucoup, et nous avons besoin que quelqu'un soit là pour Bijou en permanence. »

J'avais l'impression qu'on me titillait, mais je hochai la tête. J'étais licenciée ? Je regardai mes mains, puis celles de Nathalie, de l'autre côté du

comptoir. Je revis son tatouage d'étoile et je pensai sombrement à quel point c'était stupide. Pourquoi fallait-il qu'elle agisse comme si chacune de ses décisions était définitive, parfaite ?

« Je pourrais être la garde d'enfant à demeure. » Je craignais qu'elle perçoive le désespoir dans ma voix.

« Eh bien, je n'étais pas sûre que cela t'intéresse. J'ai d'autres noms. Des filles qui ont de l'expérience. C'est plus que ce que tu fais actuellement. Cela voudrait dire la lever le matin, l'emmener à l'école, certains week-ends... c'est plus que de simples après-midi. Ce n'est pas fait pour tout le monde. »

Je savais que c'était vrai. C'était fait pour les femmes que j'avais vues à l'école de Bijou, qui attendaient dehors avec des barres de céréales dans les poches de leurs sweat-shirts Columbia, des bouteilles d'eau, du désinfectant pour les mains et des parapluies pliants dans leurs sacs.

« Mais je pourrais le faire », dis-je.

Elle s'éclaircit la gorge, puis me regarda. « Tu n'as jamais vécu avec une famille auparavant, n'est-ce pas ?

— Non », dis-je. Platement, honnêtement. « Mais je l'ai toujours souhaité. »

Nathalie était quelqu'un qui ne se précipitait jamais pour combler un silence. Elle s'écarta légèrement du comptoir, m'observa, considéra ce que je pourrais faire.

« Bijou m'aime bien, dis-je.

— Bijou t'aime bien », répéta-t-elle. Il était très difficile d'interpréter son ton étant donné que sa voix ne vacillait jamais. Approuvait-elle mes propos ou me raillait-elle ? « Bon, en définitive, c'est tout ce qui compte, n'est-ce pas ? »

*

Je rentrai chez moi en métro avec l'impression d'avoir gagné. Mais tandis que le train tanguait, je me demandais à quoi j'étais parvenue. Nathalie avait insisté pour que je prenne une semaine pour y réfléchir et passer en revue les détails : à quelle heure je devrais me lever pour emmener Bijou à l'école, le fait que les week-ends seraient libres à moins qu'une activité soit programmée à l'avance, que les congés pourraient être négociés, que l'essentiel de mes dépenses de bouche serait couvert, mais que je pourrais disposer d'une étagère dans la cuisine pour y ranger mes propres courses en dehors de la kitchenette. J'éprouvais de l'embarras, comme toujours après avoir fait un choix. Était-ce le bon ?

*

Quand Lucy rentra finalement à la maison, j'en étais au cinquième jour de ma semaine de réflexion. Je me réveillai en l'entendant moudre des grains de café, et quand je la rejoignis, elle m'informa qu'elle repartait bientôt. « Tu fais quoi aujourd'hui ? Tu bosses ? demanda-t-elle.

— Oui, je partirai vers quatorze heures », dis-je. Elle hocha la tête, ouvrit les placards et en sortit des boîtes. Elle cherchait quelque chose, mais je ne savais pas quoi. « En fait, elle, euh... en fait, la mère m'a demandé quelque chose l'autre soir. Je crois qu'ils veulent une garde d'enfant à demeure maintenant.

— Ils veulent que ce soit toi qui le fasses ? » Elle avait mis l'accent sur le *toi*.

Je hochai la tête. « Peut-être... enfin, elle a dit que je pouvais y réfléchir et rester encore un mois quoi qu'il arrive, comme ça j'aurais plein de temps pour trouver autre chose. Dans leur appartement, ils ont, genre, cette grande aile où il y a une chambre d'amis, avec une salle de bain indépendante et une kitchenette. Et le loyer est inclus.

— Est-ce qu'ils changent ton taux horaire ? » demanda Lucy.

Je n'en étais pas sûre. « Je pense que c'est pareil, dis-je.

— Mais tu auras plus d'heures, non ? En plus, tu n'auras pas de loyer à payer ? »

Je me rendis compte que j'en parlais à Lucy parce que je m'attendais à ce qu'elle se moque de l'idée, qu'elle m'en dissuade. Je m'étais sentie tellement enthousiaste à la perspective d'une nouvelle vie, le soleil brillant de mille feux sur tout le luxe dont j'hériterais en vivant là-bas. Mais lorsque Lucy referma les placards en claquant les portes, j'eus l'impression que le soleil était tombé derrière un nuage et je ne pensai plus qu'aux aspects négatifs. Aucune intimité, aucune échappatoire. Elle sortit un petit pot de crème du réfrigérateur. Personne à qui parler ?

« Je crois que je pourrais vivre dans presque n'importe quel endroit où je n'aurais pas de loyer à payer, dit-elle en remuant le liquide dans sa tasse avec un doigt. Mais à Manhattan, carrément ? Difficile de laisser passer une occasion pareille, hein ?

— Tu as pourtant dit que tu n'aimes pas Manhattan. » Je parlais d'une petite voix. Je savais que les gens disaient ce genre de choses quand ils n'avaient pas les moyens d'y vivre.

« Ouais, mais bon... Comme tu le sais, on n'a pas de bail. Aaron et moi, on a discuté... Pas hyper sérieusement mais, tu sais, que j'aille habiter chez lui. Enfin, quand est-ce qu'ils voudraient que tu emménages chez eux ? »

J'aurais préféré n'avoir rien dit, être seule pour peser le pour et le contre, mais que pouvais-je faire d'autre sinon lui répondre ? « Un mois, dis-je. Donc... disons, fin novembre, début décembre.

— Ah, ce serait parfait, dit-elle. J'en ai marre de la pression de l'eau dans cet appart, pas toi ? Je vais parler à Aaron avant d'appeler Jim, mais peut-être qu'on pourra déménager toutes les deux à ce moment-là, comme ça ce sera fait. » Jim, notre proprio.

Elle reposa le pot de crème sur l'étagère et referma le frigo, et un polaroid tomba de derrière trois autres photos. Nous n'avions pas assez d'aimants pour tout maintenir en place. Je me penchai pour le ramasser.

J'avais oublié ce cliché. Les cheveux roux de Lucy étaient lissés et crantés à la mode des années vingt, et elle portait du rouge à lèvres et une robe noire qui dégageait les épaules, sa clavicule arquée vers l'avant tandis qu'elle faisait la bouche en cul-de-poule. J'étais à côté d'elle dans un sweat-shirt ras-du-cou, pas maquillée, riant et regardant dans sa direction, pendant qu'elle tenait l'appareil photo des deux mains à bout de bras. Quand j'avais emménagé, Lucy avait pour objectif de passer trois auditions par semaine. Elle avait joué dans une publicité pour des gouttes ophtalmiques sur ordonnance et une poignée d'autres pubs, et disait qu'elle ne devait pas laisser retomber cette dynamique. Afin de se présenter à une audition, elle devait généralement s'enregistrer en train de réciter une partie du texte, vêtue d'un costume susceptible de leur plaire. Pendant nos jours de congé ou au retour du travail, elle m'entraînait toujours dans ces essais.

« Tu crois que tu pourrais m'aider à faire quelque chose ? demandait-elle timidement. J'ai préparé le petit déjeuner pour te remercier ! » Et elle dévoilait des crêpes aux pépites de chocolat ou du pain perdu, une douceur que je n'avais jamais dit ne pas aimer. Si c'était après le travail, elle mixait des margaritas glacées ou concoctait d'autres cocktails. Cela ne me dérangeait pas de l'aider avec les enregistrements. Qu'avais-je d'autre de prévu ? Parfois, si quelqu'un me demandait ce que j'avais fait la veille, je parlais de la vidéo que nous avions préparée pour Lucy. *C'est pour un long métrage indépendant très cool où elle jouerait une...*

« Je suis censée être au lycée », disait-elle, et nous lui mettions un bandeau sur la tête et boutonnions son pull jusqu'en haut. « Je suis censée être, genre, la meilleure amie malfaisante, qui séduit le mec de sa pote. » Et nous trouvions un vêtement échancré ou moulant, stéréotypé, patent – elle disait que c'était ce qu'ils voulaient. Ensuite, je lui donnais la réplique en jouant l'autre rôle tout en tenant son appareil photo numérique pour la filmer de profil. J'avais passé des mois comme ça, à l'aider pour ses auditions. « Tu es vraiment la meilleure, me disait-elle. Je te rendrai la

pareille, quand tu voudras. » Et j'y croyais. Je croyais qu'il suffisait que je sache ce que je voulais et que j'aurais alors Lucy à mes côtés, prête à faire la moitié du travail. Je me retrouvais souvent impliquée dans des amitiés de ce genre, avec des personnes égocentriques et étincelantes. Cela m'ôtait la pression, que tous les regards soient rivés sur elles. Mais cela virait au ressentiment quand je me sentais glisser si parfaitement dans le moule de la comparse, quand je voyais à quelle vitesse elles m'attribuaient ce rôle.

Je remis la photo sur le frigo. Lucy m'adressa un sourire éclatant et continua à se préparer à partir.

*

La veille du déménagement, je m'arrêtai dans un café où je n'avais pas l'habitude d'aller. De l'extérieur, il paraissait bondé, mais en entrant je m'aperçus qu'il y avait une salle à l'arrière, à laquelle on accédait par un couloir, qui disposait de nombreuses places libres. La pièce était envahie de plantes suspendues aux poutres du plafond et empilées par terre. Il y avait une longue table commune où plusieurs personnes assises lisaient ou tapaient sur des ordinateurs. Un morceau doux de rock indépendant sortait des haut-parleurs. J'avançai vers un coin vacant de la longue table. Une femme aux cheveux longs et aux créoles de jade remarqua que je me dirigeais vers cet endroit et déplaça ses livres et son muffin de quelques centimètres avant même que je ne m'assoie. Elle ne dit rien, eut simplement l'amabilité de me faire de la place. Je m'assis et lui adressai un sourire. Elle me le rendit et retourna à son livre. Je ressentis une chaleur nerveuse, une teinte de regret, le coup de fouet de la caféine, la danse de mes nerfs. *Une nouvelle vie commence demain.*

*

Le déménagement ne fut pas difficile. La chambre était déjà meublée et contenait de plus belles choses que mon ancienne chambre. J'avais mis une annonce sur Craigslist pour ma commode et quelques objets dont la vente

m'avait rapporté un peu de liquide. Les Adrien se rendaient dans le nord de l'État jusqu'au dimanche pour passer Thanksgiving avec les parents de Gabe. Cela semblait être ma seule chance d'emménager seule, sans qu'ils m'observent installer nerveusement mes petites affaires ou sortir de ma chambre pour aller me préparer un en-cas à la cuisine. Je pensais qu'emménager en leur absence m'aiderait à me sentir à l'aise.

J'arrivai à leur immeuble avec une valise, deux sacs et un carton ouvert qui contenait des livres et une photo encadrée. Mon portier préféré, James, m'aida à sortir mes affaires du coffre du taxi et à les monter. Il était jeune, à peu près de mon âge, et il étudiait pour devenir courtier immobilier, mais il disait que même après l'obtention de sa licence il continuerait de travailler dans cet immeuble jusqu'à ce que ses ventes commencent à décoller. J'enviais la viabilité de son projet, la clarté du chemin. Je me demandai s'il enviait mon couronnement provisoire en tant que résidente, ou s'il n'était pas dupe.

Les portes de l'ascenseur s'ouvrirent et il déposa mes affaires dans le hall. Quand elles se refermèrent, je testai une nouvelle réalité : « Je suis chez moi », dis-je, mais les mots sortirent dans un murmure. D'habitude, à Thanksgiving et à Noël, j'allais chez ma mère ou mon père. Je leur avais annoncé par SMS que j'avais trouvé un nouveau boulot, que je devais déménager au cours du week-end et que je travaillerais pendant Thanksgiving. Ce soir-là, après avoir déballé certaines de mes affaires, je regardai dans le réfrigérateur, où je trouvais des restes, de la viande froide, du jus et des fruits. J'empilai de la nourriture dans mon assiette et je m'assis au comptoir de la cuisine d'où je fixai la silhouette assombrie des immeubles. Je plissai les yeux vers les fenêtres illuminées en imaginant ce qui se passait derrière leurs vitres, puis je les baissai vers l'assiette, l'appétit soudainement vague. Je pris une photo de la vue et envoyai un message à chacun de mes parents. Surveillant mon téléphone dans l'attente d'une réponse, je mangeai machinalement en essayant de me convaincre de la

faim que j'avais ressentie un peu plus tôt. *Qu'est-ce que je fais ici ?* pensai-je tout en remuant sur mon siège et en parcourant la grande pièce vide du regard.

OceanofPDF.com

Durland, État du New Jersey, 2004

Ma chambre d'enfant était tapissée de papier peint blanc avec de minuscules fleurs bleues et vertes. C'était ma mère qui l'avait choisi. Tous les gens que je connaissais avaient une chambre peinte, rose pâle, bleu clair ou vert pastel. J'arrachais par petits bouts les bords verticaux, j'essayais de le décoller avec mes doigts. J'avais un lit blanc avec une tête de lit ronde, un meuble que j'avais encerclé dans un catalogue quand j'étais en sixième et que j'avais demandé à ma mère de m'acheter pendant des mois, avec un bureau assorti. Elle m'avait répondu qu'elle ne me l'achèterait pas tant que je n'aurais pas nettoyé toute ma chambre de fond en comble, trié mes affaires neuves et anciennes, et désencombré chaque étagère. Mais j'étais rentrée un jour à la maison et tous les nouveaux meubles étaient déjà installés. J'avais voulu une chambre assortie comme j'en avais vu dans les magazines, et elle avait voulu me faire la surprise. Mais une fois en troisième, les contours arrondis du lit, les boutons rose clair du bureau, tout cela était trop gamin et féminin pour moi. Je me mis à gribouiller sur ma tête de lit avec un feutre indélébile, à arracher un bouton que je jetai à la poubelle, à remplir les tiroirs de papier peint froissé. Je détestais les fleurs, partout où se posait mon regard.

J'habitais à dix rues de mon lycée, mais j'étais toujours en retard. Je finissais par me lever environ quinze minutes avant que ne retentisse la première sonnerie. Je partais pour l'école en passant en coup de vent par la

cuisine pour attraper une Pop-Tart, puis par le salon pour rejoindre la porte d'entrée. Ces pièces n'étaient plus les miennes. Je passais tout mon temps dans ma chambre, avec le papier peint que j'arrachais par petits bouts et les meubles que je n'aimais plus.

Un jour, après avoir été collée, je pris le bus pour aller au centre commercial avec trois jeunes de mon école. Chris, Matt et Kyra m'avaient invitée à les accompagner. Ils étaient en retenue parce qu'ils étaient partis déjeuner alors qu'ils n'étaient pas en dernière année, et moi à cause de mes retards systématiques. Nous étions entrés dans des magasins qui proposaient des piercings et des paillettes pour le corps. Nous étions en train de faire une pause dans l'espace de restauration et, en passant devant le stand japonais, Chris et Matt me demandèrent si le type qui faisait goûter au poulet teriyaki était mon cousin, l'un d'eux étirant les coins de ses yeux. Ils s'arrêtèrent pour en acheter, et j'allai avec Kyra prendre des wraps au poulet pané avec de la mayonnaise et des tomates gorgées d'eau. « Je n'aime même pas le poulet teriyaki », murmurai-je en approchant, mais elle n'avait probablement pas entendu. J'étais rouge et honteuse. Il ne m'était même pas venu à l'esprit de leur dire que je n'étais pas japonaise ou que six personnes m'avaient déjà dit ça, ni même de leur lancer un regard noir et de m'en aller. Je me contentais toujours de sourire faiblement, d'émettre un petit rire et d'attendre que ça passe, sans en faire un drame. Ce qui importait le plus, c'était qu'ils pensent que je prenais tout cela avec bon esprit. C'était à peu près tout ce que je savais faire.

Quand je rentrai à la maison, ma mère était dans la cuisine en train de se préparer du thé. « Il est tard », dit-elle, comme si elle venait tout juste de se rappeler que j'étais sortie. Son ventre était bombé contre son peignoir et je voyais la vieille chemise qu'elle portait en dessous. Elle n'avait pas arrêté de travailler, mais quand elle était à la maison, elle passait du temps au lit ou dans la salle de bain, ou elle se frottait les yeux et demandait que je répète ce que je venais de dire.

« J'étais au centre commercial », répondis-je. Parfois, je mentais sur l'endroit où je me trouvais, et je me demandais si elle devinait que j'étais en train de raconter un bobard. J'avais gardé le cookie qui accompagnait le sandwich que j'avais acheté, et il était toujours dans ma sacoche. Je pouvais le lui montrer pour lui prouver que je disais la vérité.

« Ah, c'est bien », dit-elle en faisant tourner le sachet de thé dans sa tasse.

C'est ton cousin ? Les mots éclatèrent dans ma tête. « Ouais, j'ai mangé là-bas. » Je songeai à lui raconter ce que Chris et Matt avaient dit. Mais je ne savais pas par où commencer. Par le passé, je ne lui avais jamais confié ces humiliations. J'avais essayé une fois, mais elle m'avait regardée en clignant ses yeux, bleus et confus. « Pourquoi est-ce qu'ils t'ont demandé si tu vois bien ? avait-elle dit. Tu as besoin de lunettes ? » Je ne savais pas comment le lui expliquer. Tout ce que je savais, c'était que les gamins me faisaient des réflexions, et ensuite je me sentais maussade et honteuse, fautive d'exister. Comment pouvais-je décrire ce sentiment à quelqu'un qui ne l'avait jamais ressenti ?

Elle retira le sachet de thé de sa tasse et le jeta à la poubelle. « Je suis épuisée. Bonne nuit, ma chérie. » Elle m'embrassa sur le front en sortant et je tressaillis. Je traversai la salle à manger et remarquai quatre livres de bibliothèque empilés sur la table. Ma mère ne lisait plus du tout, alors je m'arrêtai pour y jeter un œil. Le premier de la pile portait un autocollant doré du club de lecture et je regardai la date d'échéance : il aurait dû être rapporté l'année précédente. Les deux romans suivants avaient été empruntés deux ans plus tôt. Le dernier livre de la pile s'intitulait *Le Guide de survie de la mère célibataire*. Je laissai tomber le rabat sans même vérifier la date de retour – ça devait remonter à des années.

Le lendemain matin, j'emportai les livres et, au lieu d'aller directement à l'école, je marchai jusqu'à la bibliothèque et les déposai dans la fente

extérieure pour les retours. Puis je tournai les talons pour aller en cours, et arrivai à peu près aussi en retard que d'habitude.

OceanofPDF.com

New York, 2013

Habiter chez les Adrien présentait un aspect inconfortable : faire partie du personnel tout en recevant des avantages en nature de la part des autres employés à leur service. Au début, tout au moins, j'avais l'impression que c'était une sorte de trahison que d'accepter certaines choses comme du linge chaud bien plié et des housses de couette nettes et impeccables, mais je m'acclimatai à tout cela à une vitesse vertigineuse. Les portiers signaient les bordereaux pour mes colis et les apportaient à notre étage. La femme de ménage laissait un parfum de citron dans ma salle de bain. Désormais, je disposais d'un hall d'immeuble où je pouvais déposer des sacs encombrants lorsque je faisais des courses. Je disposais d'un portier qui m'ouvrait la porte quand il me voyait dans la rue sur le point de rentrer chez moi. Je ne me réveillais pas en entendant des bruits de pas, des pots d'échappement ou une porte qu'on claque. Je n'avais pas peur des effractions, des cambriolages ou des agressions. Je ne me réveillais pas après un cauchemar à deux heures du matin, ni ne me levais pour aller jeter un œil dans tous les placards et derrière le rideau de douche. J'étais désormais quelqu'un qui se sentait à l'abri de ces types de préjugés, quelqu'un qui se sentait en sécurité. Je dormais d'un profond sommeil.

« Est-ce que tu as *déjà* pris des cours de mandarin, Willa ? » me demanda Nathalie, son emphase suggérant que je l'avais peut-être étudié puis abandonné.

« J'ai étudié le français à l'école », et j'ajoutai avant qu'elle ne m'en demande une preuve : « Mais j'ai beaucoup perdu.

— Mais ton père... il le parle, n'est-ce pas ? » Bijou se pencha au-dessus de son assiette pour croiser mon regard. Gabe n'était pas à la maison, nous étions donc toutes les trois à une extrémité de la table de la salle à manger, Nathalie à la place d'honneur.

« Je ne l'entends pas vraiment le parler, mais il connaît la langue, oui.

— Est-ce que tu souhaites un jour l'apprendre pour, disons, entrer en relation plus étroite avec ta culture ? » s'enquit Nathalie, et je me rappelai qu'elle m'avait demandé dès les premiers temps si je parlais le mandarin. Elle m'avait dit que Bijou l'étudiait et que cela aurait été sympa que je l'apprenne avec elle, puis elle avait balayé la question, en disant que cela ne faisait rien, que cela n'avait pas d'importance. Je m'autorisai un hochement de tête pour répondre à sa question ; j'y songeais quelquefois, au fait que je ne pouvais communiquer avec personne dans la famille de mon père, sauf avec ses sœurs et sa mère, qui parlaient toutes l'anglais.

« Elle m'a dit qu'elle a déjà voulu suivre des cours, qu'elle sait que c'est dur », dit Bijou à Nathalie. Je tâchai de ne pas lui lancer un regard noir.

« C'est vrai ? » Nathalie trempa soigneusement une cuillerée de riz dans le curry qu'elle avait préparé.

« Un jour, peut-être. Quand j'aurai le temps. » Je regardai mon bol, poussai les carottes sur les côtés.

« En fait, nous avons une proposition à te faire », dit Nathalie. Elle et Bijou avaient les yeux posés sur moi et les coudes sur la table, dans la même attitude.

Je les dévisageai successivement et dis brusquement : « Quoi ?

— Nous pensons que tu devrais suivre les cours avec Bijou. J'en ai déjà parlé à Li. Elle a dit que ça ne poserait aucun problème que vous soyez deux, que vous pourriez vous entraider pour étudier.

— Mais, est-ce que je ne serais pas... très en retard par rapport à elle ? dis-je en jetant un rapide coup d'œil à Bijou. Je veux dire, elle en sait déjà tellement.

— Bee en est toujours à sa première année. J'ai pensé que tu pourrais y aller plusieurs fois toute seule. Tu ne seras pas au même niveau que Bijou, mais Li a dit que tout finira par s'équilibrer au fur et à mesure des cours, que tout ira bien. Et nous avons obtenu une réduction. Donc, si tu es intéressée, ce serait environ la moitié du prix à chaque leçon.

— Oh, si elle pense que ça va aller, alors oui... merci, dis-je. Ça a l'air... super. C'est combien, la moitié, enfin, quel est le plein tarif ? » Mes pensées se bousculèrent nerveusement, puis confusément, et j'eus l'impression que je n'étais pas censée parler d'argent devant Bijou. Nathalie me proposait-elle de les payer, ou m'offrait-elle une remise pour que je les paye moi-même ?

« Elle prend cent dollars de l'heure, donc ce serait cinquante par leçon pour toi. Je pourrais le retirer de tes salaires et la payer directement, si tu veux ? » proposa Nathalie.

C'était plus que ce que j'avais imaginé, mais je m'autorisai à penser : *C'est peut-être une bonne idée*. Les cours de langue privés étaient un luxe. Et si j'apprenais beaucoup, et si je devenais bilingue ? Quels changements pourraient en découler pour moi ? C'était déjà gentil de la part de Nathalie de m'avoir obtenu une réduction.

« D'accord, dis-je. Faisons cela. » Elles sourirent toutes les deux et la conversation bifurqua rapidement sur autre chose. Plus tard ce soir-là, Nathalie m'envoya un lien vers le manuel, en précisant : *Voici où tu peux acheter ton exemplaire*. Il coûtait cent dollars, mais c'était de l'argent bien dépensé, n'est-ce pas ? Je décidai que je n'allais pas le dire tout de suite à

mon père. N'importe qui pouvait se mettre au mandarin, apprendre une langue, la griffonner, avant d'être capable de soutenir une conversation. J'attendrais de pouvoir en dire suffisamment pour l'impressionner.

*

Cela me fit une drôle d'impression d'arriver sans Bijou chez Mme Zhang. *Li*, me corrigeai-je mentalement. Peut-être que j'apprendrais à prononcer le mot qui signifiait « prof ». Ma première leçon eut lieu pendant que Bijou était à l'école, et j'éprouvai un certain soulagement de pouvoir m'y rendre seule. Plus tôt dans la matinée, Bijou m'avait souhaité bonne chance. Je n'aimais pas l'idée d'échouer devant elle. Au moins, j'aurais ainsi la possibilité d'être médiocre à l'abri des regards. Je frappai à la porte et j'entendis des pas approcher.

Li se tint dans l'embrasure en souriant et je vis sa joue droite se creuser d'une fossette. J'eus honte d'avoir imaginé qu'elle serait sévère et critique à mon égard. Pensais-je moi aussi selon des stéréotypes, du genre de ceux que les gens utilisaient à mon endroit ? Elle n'avait probablement aucun a-priori à mon sujet.

« Bienvenue, Willa, dit-elle. Ça me fait plaisir de vous voir. »

Elle me fit traverser l'entrée étroite puis passer derrière un rideau beige. Alors que celui-ci se refermait, j'essayai de regarder par l'interstice sombre, pour voir à quoi ressemblait le reste de son domicile. Mais elle avait installé sa salle de cours particuliers à l'avant pour cette raison, supposai-je, et il n'y avait rien à entrevoir, si ce n'est le coin d'un réfrigérateur une pièce plus loin. Cette salle de cours était empreinte d'une atmosphère poussiéreuse et spartiate. Au centre étaient installées une table ronde en bois et deux chaises avec des coussins. Elle me fit signe de m'asseoir.

« Bien, dit-elle, est-ce qu'on commence au tout début ? »

Je hochai la tête, navrée. J'avais très envie qu'elle me pose des questions sur moi et sur mon travail, qu'elle me demande, par exemple, si

j'aimais m'occuper d'une enfant ou ce que je voulais faire de ma vie. J'étais disposée à tout lui raconter.

« Aucune base de mandarin ? »

Je secouai la tête. « Je n'ai pas grandi avec mon père. »

Elle leva les yeux en entendant mon commentaire, puis revint au manuel. Je ne savais pas pourquoi j'avais dit cela. Ce n'était pas du tout le fond de sa question, mais généralement, quand les gens me demandaient si je parlais mandarin, c'était la réponse dont ils avaient besoin au bout du compte. « Vous avez le manuel ? » Le mien n'était pas encore arrivé, mais Bijou m'avait prêté le sien pour la journée.

La lumière entra à flots par la fenêtre jusqu'au mur du fond et je regardai la poussière suspendue à l'intérieur des rayons de soleil. Je toussai.

« Tenez, dit-elle. De l'eau. » Elle approcha une carafe transparente et deux gobelets empilés, et m'en remplit un. L'eau était tiède, mais je vidai quand même le verre, pour tenter d'apaiser ma gorge, la démangeaison qui semblait s'élever de quelque part sous ma poitrine.

« C'est étrange, n'est-ce pas ? » dis-je. Elle lissait les pages de son manuel et leva les yeux vers moi. Je me demandai quel âge elle avait. Il y avait des rides à certains endroits de son visage, autour de ses yeux, aux coins de sa bouche, sur son front. Pourtant, son visage avait l'air lisse et doux. Elle portait des pantoufles et un pantalon soyeux, un pull qui s'enroulait autour de la taille comme un cache-cœur de danseuse et formait un nœud près de sa hanche gauche.

« Qu'est-ce qui est étrange ? demanda-t-elle.

— Qu'ils m'aient envoyée ici. Je veux dire, est-ce que vous avez d'autres nounous qui font ça ?

— Eh bien, c'est dans la logique du projet de Nathalie, dit-elle. Et comme ça Bijou peut étudier avec quelqu'un. »

Je hochai la tête. « Exact », dis-je, sentant instinctivement que je ne devais pas lui faire comprendre que je ne savais pas à quoi elle faisait

allusion. Il y avait un grand arbre nu dehors, dont les branches cognaient contre la fenêtre. Je me demandai à quoi il ressemblait au printemps.

« Bon, dit-elle. Chapitre un. »

Je regardai à nouveau la table et ouvris le manuel. Je n'avais jamais été très bonne élève – d'abord parce que j'avais fait semblant, ensuite parce que c'était trop ancré en moi pour que je m'en débarrasse. « Je suis prête », dis-je. Il fallait que je me mette en tête d'essayer.

*

Même si j'avais encore six cours prévus en solo, Nathalie me conseilla de suivre ceux de Bijou en parallèle. « Simplement pour observer, bien sûr », dit-elle, et je croyais comprendre que je ne paierais pas pour ces leçons-là. Mais je ne savais pas comment le lui demander directement. Ils parlaient toujours d'argent de façon détournée, à demi-mot, et j'écoutais attentivement pour essayer de déchiffrer le sens de leurs propos.

« Comme tu es déjà sur place, autant écouter ce qu'elles passent en revue. Qu'est-ce que tu vas faire, rester dehors à attendre dans le couloir ? » Elle rit et j'en fis autant, mais tout en pensant : *Tu sais que d'habitude je reste bel et bien dehors à attendre dans le couloir, n'est-ce pas ?* Ne s'était-elle jamais demandé où j'allais pendant les leçons ? Il ne m'était jamais venu à l'esprit que j'avais le droit de vaquer à d'autres occupations pendant ce temps.

Je craignais d'éprouver de l'embarras devant Bijou, et tandis que nous nous dirigions vers notre prochaine leçon, mon cœur battait sombrement. Pour chasser ces pensées, je lui demandai ce qu'elle savait sur Li.

« Comme, par exemple, si elle a des enfants ? Est-ce que tu peux dire l'âge qu'elle a ?

— Je sais qu'elle donne des cours particuliers de mandarin depuis dix ou vingt ans et qu'elle a enseigné à l'université, dit Bijou. Peut-être qu'elle a environ soixante ans.

— Bee, elle n’a pas soixante ans. Tu crois que j’ai quel âge ? Quarante-cinq ans ? »

Nous frappâmes à la porte, et je fis un large sourire à Li, comme pour dire : *Vous vous souvenez de moi, de cette heure in-ter-mi-nable que nous avons passée ensemble la semaine dernière ?* Nous n’étions pas allées bien loin.

Je tenais l’épaule de Bijou devant moi comme si elle était un bouclier, et je la poussai gentiment pour qu’elle nous guide dans le couloir. Il était couvert de photographies de paysages et d’attractions touristiques, de vieux clichés de maisons en noir et blanc. Mais de l’endroit précis où le rideau était relevé, je vis qu’il y avait une poignée de photos de famille un peu plus loin. Je baissai la tête pour passer sous le rideau. Il y avait trois chaises, trois coussins, trois tasses empilées. Nous prîmes place.

« Vous avez des enfants ? » demandai-je.

Elles me lancèrent toutes deux un regard sévère. Bijou se pencha et me chuchota, comme si Li ne pouvait pas entendre : « *On n’a pas le droit de parler anglais ici.* »

— D’accord, mais je ne sais pas dire ça en mandarin. C’est juste que je me pose la question. Avant de commencer. »

Li ouvrit son manuel et pointa le numéro de page. « Willa, suivez avec nous. Ce sera utile. »

— Je suis ici pour observer, dis-je.

— Mais vous pouvez aussi participer, dit-elle en pointant à nouveau la page.

— Je n’ai pas apporté mon manuel... » Ma voix se perdit.

Bijou me jeta à nouveau un rapide coup d’œil, comme si elle n’arrivait pas à y croire. « Tu peux suivre avec moi, je suppose », dit-elle en déplaçant sa chaise vers la mienne. Je hochai la tête et raclai bruyamment mon siège contre le sol en m’approchant d’elle à mon tour. Je me sentais énorme et dégingandée à côté de Bijou, dont le petit corps prenait si peu de place et

dont le cerveau absorbait les informations à un rythme beaucoup plus rapide.

À la fin de l'heure, nous nous levâmes et quittâmes la pièce en file indienne. Bijou sortit la première. Alors que nous passions de l'autre côté du rideau, Li fit claquer sa langue et indiqua la direction opposée. Elle désigna la première photo accrochée au mur. C'était elle, jeune, avec trois enfants à ses côtés.

« Mes enfants », dit-elle.

OceanofPDF.com

Kent, État de New York, 2005

J'étais chez mon père depuis un peu plus d'un mois quand Cynthia annonça qu'ils allaient dîner avec le parrain et la marraine de Charlotte. « Il y aura plusieurs personnes que tu ne connais pas. Tu préfères peut-être rester tranquillement ici ? » J'étais soulagée d'être seule pour une soirée. Mon père rentra à la maison alors qu'elles papillonnaient de-ci de-là, Charlotte demandant à emprunter les boucles d'oreilles de Cynthia, Esther leur rôdant autour puis s'enquérant de ce que Charlotte avait obtenu.

« Je me disais qu'on pourrait aller dîner », dit mon père, les yeux rivés sur ses pieds pendant qu'il retirait ses chaussures. Ils marchaient pieds nus dans la maison et rangeaient leurs paires de chaussures alignées sur des étagères dans l'entrée.

« Toi et moi ? » Nous ne nous étions pas retrouvés seuls tous les deux depuis mon arrivée, et j'appréhendais ce moment autant qu'il devait le craindre lui-même. « Tu ne vas pas à la soirée ? »

— Randall ne se sent pas bien, alors j'ai pensé que les filles pourraient s'amuser ensemble et que, toi et moi, on pourrait sortir de notre côté. »

Je suivis mon père jusqu'à la voiture. Je n'étais pas *les filles*. J'étais autre chose. Il mit la musique à fond en démarrant, si bien qu'il devait crier par-dessus pour que j'entende ce qu'il disait. « Tu aimes le jazz ? »

— Je ne connais pas vraiment, criai-je en retour.

— C’est Charles Mingus », dit-il. Je pensais qu’il en dirait plus, mais rien ne suivit. C’était un air triste qui s’élevait, sophistiqué mais mélancolique, même lorsque le tempo s’accélérait. Je me demandais ce que mon père percevait dans cette musique. Il se gara dans une rue sombre. J’aperçus la douce lueur de lanternes orange dont la lumière rasait la porte d’entrée.

« C’est mon restaurant préféré, dit-il en coupant le contact. Mais les filles détestent venir ici.

— Ça me plaît », dis-je immédiatement.

Il sortit les clés, les fit tourner une fois dans sa paume. « C’est ce que j’ai pensé. » Je sortis d’un bond de la voiture, il était déjà de mon côté sur le trottoir, fermait la portière derrière moi. En arrivant au restaurant, il m’ouvrit la porte. Je me sentis légère en faisant ainsi mon entrée, invitée à avancer par des gentilleses.

Le restaurant était très animé et rempli d’une chaleur moite, des voix nous saluèrent en chœur en nous voyant entrer. Les conversations rebondissaient sur les assiettes et les tasses qui s’entrechoquaient, tandis que les plateaux passaient en coup de vent, en équilibre sur les paumes ouvertes des serveurs. Le tapis rouge foncé était taché de salissures et de traces de pas, et cela me plaisait, cette empreinte de tous les gens qui avaient patienté en cet endroit. Il me serra l’épaule et me poussa doucement en avant en direction du patron. Des tables parsemaient le centre de la pièce et des sièges de bar bordaient chaque mur. Le patron nous mena à deux tabourets au milieu du comptoir de droite, perchés devant un bar à trois niveaux avec de petites lampes sous les bouteilles.

Une personne en tablier posa devant nous deux verres ruisselants et remplis d’eau glacée. L’endroit était bruyant, plus encore que dans la voiture. On voyait des couples la tête l’une contre l’autre à l’extrémité du bar et de grands groupes d’hommes qui reposaient leurs bières avec fracas au milieu de la pièce. Un serveur vint à nous et j’entendis mon père passer

commande. Je ressentis un léger soulagement de ne pas avoir à regarder le menu et à demander des explications sur les plats.

On posa bientôt devant nous deux bières et un petit vase blanc, avec deux tasses de la taille de verres à liqueur. Je levai les yeux vers mon père et vis qu'il regardait attentivement ses mains tandis qu'il nous servait une tasse à chacun. Je remarquai combien ses mains semblaient grandes, comme des gants de base-ball, chaque doigt large et lisse. Les miennes étaient petites, comme celles d'une enfant, beaucoup plus petites que celles de ma mère. D'où venaient mes mains minuscules ? Je pris la tasse quand il me la tendit et nos regards finirent par se rencontrer.

« Merci », dis-je avec raideur, même si ce n'était pas le mot approprié. Je me pinçai le dos de la main. Je ne disais jamais rien d'intéressant, jamais rien comme il fallait.

« On va garder ça entre nous, dit-il.

— Garder quoi ? » La question semblait plus maladroite que complice. Je tins ma main fermée autour de la tasse chaude jusqu'à ce que je sente ma peau picoter, puis je versai tout le contenu dans ma bouche. Juste après, je le vis siroter la sienne plutôt que l'avaler d'un trait, et je reposai délicatement ma tasse. Je soulevai ma bouteille de bière par le goulot, comme j'avais vu des filles plus âgées le faire lors de soirées, puis je la reposai sans en avoir pris une gorgée. Je ne voulais pas paraître trop empressée. Savait-il que je savais boire, que là où j'habitais c'était la seule façon pour moi de me fondre dans un groupe ? Je sentis chaque seconde se superposer à la précédente comme dans une partie de Jenga. Je savais qu'à un moment tout s'effondrerait.

« Charlotte... », commençai-je. Il regardait toujours le menu. Je supposai qu'il n'avait commandé que les boissons. « Charlotte m'a montré ses photos hier. » Il se tourna vers le serveur quand celui-ci arriva et commanda promptement, longuement : tofu soyeux, salade de canard laqué, sashimi de thon gras o-toro, cœurs de poulet, brochettes de langue de bœuf,

foies de volaille. Je me détournai de lui et cessai d'écouter. J'étais prête à manger quoi que ce soit.

« Tu as déjà goûté à la langue ? » demanda-t-il. J'avais entendu sa commande, *brochettes de langue de bœuf*, mais à cette question, je ne pus m'empêcher de penser en boucle au mot *langue*, à une chose humide qui palpite. S'était-il déjà demandé si j'avais embrassé quelqu'un ou si j'avais un petit ami ? J'étais embarrassée que ce ne soit pas le cas, que personne ne me revendique de cette manière ordinaire.

« Non, dis-je rapidement après être restée trop longtemps silencieuse. Je n'y ai jamais goûté.

— C'est mon plat préféré, dit-il. Je pense que tu aimeras.

— Oui, dis-je. J'adore la cuisine japonaise. Toutes les cuisines. » Je me sentais toute chose, pas à cause de la bière ou du saké chaud, mais à cause d'une sorte de concentration intense, du fait d'être le centre de son attention. J'essayai de réfléchir à quelque chose d'important à dire, quelque chose qui lui montrerait que j'étais intéressante, perspicace, estimable. J'essayai de me souvenir de la dernière fois où nous nous étions retrouvés seuls tous les deux, et je commençai à compter en mois. Une assiette fut déposée entre nous. C'était quoi, une chose intelligente à dire ?

« Est-ce que tu sais qui est Afong Moy ? » lui demandai-je. Le nom était sorti de mon cerveau comme une fleur timide mais têtue qui perce le ciment. Une fille de mon école, Grace, avait fait un exposé sur elle lorsqu'on nous avait autorisés à étudier un sujet de notre choix en histoire. Elle était la première femme chinoise à être venue en Amérique. Grace était chinoise, mais une vraie Chinoise : une Chinoise qui avaient deux parents chinois, qui parlait la langue à la maison, qui passait deux mois là-bas tous les étés. Mon visage s'empourprait en classe chaque fois qu'on évoquait rapidement l'histoire de l'Asie, lorsque les professeurs me regardaient droit dans les yeux, que les élèves se retournaient pour me jeter un coup d'œil. Mais ce jour-là, Grace s'était levée et avait laissé tout le monde la regarder.

Elle avait mentionné la loi d'exclusion des Chinois et c'était la première fois que j'en entendais parler. Je m'étais demandé quelle était l'étendue de mon ignorance. C'était la raison pour laquelle je ne pouvais jamais parler à Grace, la raison pour laquelle nous n'avions aucun atome crochu. J'avais griffonné le nom *Afong Moy* dans la marge de mon cahier pendant qu'elle parlait, et j'avais essayé de me souvenir clairement de ce qu'elle avait dit, afin de pouvoir prendre des notes dès que je me serais trouvée à l'abri des regards. Je l'avais applaudie ce jour-là et je pensais souvent à elle. Mais je ne lui avais jamais adressé la parole et elle non plus.

« C'est une chanteuse ? » Il attrapa avec ses baguettes une chose qui ressemblait à l'intérieur moelleux d'un nid d'abeille, découpé en tranches et recouvert de sauce, spongieux et consistant.

J'en pris également un morceau, juste après lui. « C'est la première femme chinoise qui est venue en Amérique. Elle est arrivée au début du dix-neuvième siècle, genre vers 1830, mais il n'y a aucune information sur elle. Elle était comme une pièce de musée. Les gens payaient un billet d'entrée pour la voir, parce qu'elle était chinoise. Ensuite, elle a été vendue à P. T. Barnum, et puis elle a disparu. Personne ne sait ce qui lui est arrivé. » Je n'étais pas sûre que mon récit soit tout à fait juste.

« Jamais entendu parler d'elle », dit-il, mais sans manifester d'intérêt. La nourriture entre nos baguettes avait l'air d'un autre monde, vivante, la peau marquée de mille petites croix. « Les tripes, dit-il. Mon plat préféré.

— Ce n'est pas la langue ? demandai-je. Ton plat préféré ?

— Oh, non, c'est différent, c'est... »

Avant qu'il ne réponde, je mordis dans mon morceau gaufre. Il était moelleux, mais la texture était caoutchouteuse. Je ne pouvais pas le rompre avec mes dents, alors je poussai le tout dans ma bouche et je sentis les stries se presser contre ma langue.

« Estomac de vache », conclut-il.

Je me léchai les lèvres. Mon propre estomac se souleva, sous l'effet de la nervosité et de la nouveauté.

« La paroi de l'estomac, en fait », dit-il en mangeant un autre morceau. Le serveur revint avec deux autres petits plats : des piments shishito sautés, vert foncé et recouverts de gros grains de sel, et un bol de tofu soyeux qui ressemblait à du pudding, avec un mélange d'oignons verts émincés par-dessus. Mon père leva la bouteille de saké entre deux doigts et l'agita à l'attention du serveur qui l'emporta pour la remplir.

« En quelle... en quelle année vous êtes arrivés ici, Nai Nai et toi ? demandai-je. Je sais que c'était, genre, dans les années soixante-dix, mais...

— C'était en 1971, 1972, dit-il. C'est Charlotte qui t'a raconté ça, à propos de cette Chinoise en Amérique ? Les pauvres, à l'école tout l'été... Mais au moins, je n'ai jamais obligé aucune d'entre vous à se farcir les cours de chinois tous les dimanches. Mon pote impose ça à ses enfants tous les week-ends. Ils détestent ça. »

Je mis une cuillerée de tofu tendre blanc dans mon bol. « Ouais », dis-je. Je me demandai si je devais le remercier. Il me reprit des mains la cuillère de service et parsema ensuite des oignons verts sur ma portion.

« Crois-moi, c'était pas drôle du tout de grandir dans le New Jersey en parlant chinois, dit-il. Ça ne t'aurait pas plu. »

Je hochai la tête, les yeux baissés. Je le croyais. J'avais un petit éclat de souvenir limpide de la maternelle. Je me souvenais d'avoir pensé : *Dieu merci, je ne parle pas le chinois*, parce que les gens n'arrêtaient pas de me demander si je connaissais la langue. Je répondais « non » avec un sentiment de fierté dont je n'arrivais pas à identifier l'origine. Ce que je voulais dire, c'était : *Je suis américaine. Je suis comme vous*. Je mordis dans un piment shishito. La peau tomba comme du papier de riz et un gros grain de sel me brûla la langue.

« C'était comment ? » marmonnai-je.

Il me regarda. « C'était pas une sinécure, dit-il. Hé, tu te souviens que je t'emmenais dans ce restaurant de sushi près de l'autoroute ? Hana ? » Le souvenir du lieu me revint soudain de façon nette quand il l'évoqua : le long bar à sushi en bois, les rideaux blancs qui s'ouvraient au milieu, leur habitude d'écrire chaque soir leurs plats du jour avec un épais marqueur noir sur des bandes de papier blanc et de les accrocher avec des punaises. Le cerisier en fleurs artificiel à côté du lavabo dans les toilettes. Je me lavais les mains et regardais l'arbre rose et mon reflet, avec le sentiment d'être grande, favorite, spéciale. On s'asseyait toujours au bar à sushi et ils se souvenaient de nous à chaque fois, jusqu'à ce qu'ils ferment il y a quelques années. Quand j'étais avec lui, je mangeais comme si j'avais été affamée et j'arrivais à la maison l'estomac tendu, sans jamais rapporter de restes. Il était fier de moi quand je mangeais avec un appétit robuste, quand je finissais tout ce qu'il m'achetait.

« Je prenais des rouleaux de saumon, dis-je. Genre, trois rouleaux de saumon.

— Et le tamago. Le leur était très sucré, mais je pense que c'est pour ça que tu aimais ça. »

Je n'aimais pas le tamago, mais je hochai la tête. Peut-être avait-il raison. Mais je n'avais jamais aimé les choses sucrées – c'était Charlotte qui en raffolait.

Les cocktails à l'huître arrivèrent dans des shots à double dose, une seule huître flottant au-dessus de chaque verre comme un fœtus à la dérive. Il y avait une grosse cuillerée de quelque fluide rouge par-dessus, comme de la sauce cocktail, et un jaune d'œuf fluorescent qui se mouvait comme à l'intérieur d'une lampe à lave. Un jaune liquide, dégoulinant. Je trinquai avec mon père et, après l'avoir vu se pencher en arrière pour avaler cul sec, j'en fis autant. Une goutte s'échappa de ma bouche et je l'essuyai de la main, jetai un œil pour voir s'il avait remarqué combien j'étais négligente, inélégante. Je ne savais pas trop si je devais avaler le tout ou le mâcher, et je

maintins l'huître glissante entre mes dents. Deux parfaits monticules de riz arrivèrent dans des bols noirs, à côté d'une assiette grésillante de porc pané. Les plats ne cessaient d'arriver et de disparaître. Parfois, mon père commentait ce que c'était. Mes papilles s'agitaient comme des créatures vivantes. Nous parlâmes sans doute un peu, mais je me surpris à ne pas remarquer si c'était le cas ou non. Je le regardai de profil, je vis les rides qui se creusaient sur son front, près de son œil, au coin de sa bouche, même si elles étaient légères. Sa peau me faisait penser au cuir, pas à la peau horrible des amateurs de bronzage qui tiennent des feuilles d'aluminium sur les plages, mais au cuir des sacs couleur cognac foncé, celui qu'on veut caresser pour en sentir la matière. Je me demandai si je le dévisageais comme s'il était une créature exotique, comme les gens le faisaient souvent avec moi.

« Est-ce qu'on commande autre chose ? Est-ce qu'il y a quelque chose qui te fait envie ? »

Je secouai la tête et posai la main sur mon ventre, qui poussait doucement pour sortir de mon jean. Les assiettes n'étaient pas nettoyées, mais elles étaient vides. Je ne me sentais pas gênée comme cela m'arrivait souvent à la fin d'un repas, quand je voyais les croûtes de pizza des autres dans leurs assiettes ou les pâtes encore enroulées au fond des bols, alors que moi j'avais terminé mon repas, fini le panier de pain et vidé mon verre d'eau jusqu'à ce que la glace fondue me frappe les dents. Je me sentais bien élevée, comme un enfant, comme sur le point d'obtenir une récompense. Je pouvais encore nettoyer mon assiette.

« Il y a autre chose qu'on peut faire, si tu es partante, si tu n'es pas fatiguée, dit-il.

— Non, je ne suis pas fatiguée. » J'attendis pendant qu'il faisait signe au serveur, puis payait l'addition avec une liasse de billets de vingt dollars sortie de son portefeuille.

« Par ici », dit-il en désignant l'arrière du restaurant. Malgré son geste, je commençai à me diriger vers la porte d'entrée – peut-être devait-il d'abord passer aux toilettes –, mais il m'arrêta doucement de la main. Il passa devant moi et entra directement dans la cuisine, salua d'un bref signe de tête certains cuisiniers qui le saluèrent en retour, puis il vira brusquement à droite dans un couloir sombre.

« Papa ? » Le mot me sembla encore poussiéreux dans ma bouche.

Il se retourna un instant, la tête inclinée par-dessus son épaule. Ce n'était pas tant un sourire qu'une étincelle dans ses yeux, un regard qui me le fit voir comme un jeune homme espiègle qui s'éclipse en douce dans une ruelle. C'était une facette de lui que je n'avais jamais vue, et cela me rappela qu'il devait y avoir des milliers d'autres aspects de sa personnalité que je ne connaissais pas. Qu'aurais-je su de lui si nous n'avions pas raté tant d'années ? Qu'aurais-je su de lui s'il était resté ? Il marqua une pause et attendit que je le rattrape. Je le rejoignis d'un saut et l'agrippai au-dessus du coude. Je sentis son bras épais et musclé, chaud sous sa chemise. Après l'ampoule suspendue au bout du couloir, il semblait y avoir une cage d'escalier sombre qui dégringolait.

Il me fit signe d'entrer la première. Je n'avais jamais dit non à mon père et ce n'était pas ce soir-là que j'allais commencer, pas quand les choses se passaient si bien. Je m'engouffrai dans l'obscurité. L'escalier descendait en spirale, et je sentis en m'accrochant à la rampe la peinture s'écailler du fer. Je levai la main et vis la lueur fugace d'une paillette noire collée au niveau de la jointure de mes doigts. La musique montait par vagues sous mes pieds : de profondes envolées de saxophone, de légères notes de piano, un élégant jeu de batterie. L'endroit était mal éclairé, la moquette foncée et moelleuse sous mes chaussures. Les box étaient en cuir rouge, minuscules, conçus pour accueillir une personne de chaque côté. Il y avait partout de petites bougies dans des verres à liqueur, et les serveurs portaient des gilets, des nœuds papillons et de chics moustaches aux pointes sophistiquées. Un

lustre géant tremblotait au-dessus du bar, son verre suspendu réfléchissant dans la pièce le peu de lumière ambiante.

« Mon trésor caché », dit mon père, et je me tournai vers lui. « Pour les occasions spéciales. »

Il leva deux doigts et on nous conduisit prestement à une table. Il me dit que je pouvais choisir tout ce que je voulais, comme il le faisait quand j'étais petite, quand c'était son week-end et que nous allions au restaurant ou dans un magasin de jouets. J'avais l'impression d'être importante à ses yeux mais cela s'accompagnait de la pression de m'emparer du plus de choses possible, comme si c'était ma dernière chance. Il n'avait pas dit au revoir la première fois qu'il était parti. Ma mère m'avait raconté que j'avais déambulé dans la maison pendant des jours en demandant où il était. Je ne pense pas que c'était sa faute, qu'il soit parti. Ils avaient pris soin de ne pas me dire la raison de leur séparation, mais je me souvenais de ma mère, de ses excuses chuchotées la nuit au téléphone. De sa façon d'errer comme une personne qui a été prise en défaut – pas comme une femme qui a été quittée.

Je regardai le menu et je pensai : *Il ne laisserait jamais Charlotte ou Esther prendre un verre ici, même si elles avaient mon âge.* Et cela m'apporta plus de mal que de réconfort, de penser qu'il les protégerait toujours, mais que je ne devais compter que sur moi-même. Je m'apprêtais à dire que je ne prendrais rien. Mais le barman arriva à ce moment-là. Mon père commanda un whisky Old Fashioned et je pointai quelque chose sur la carte. Peut-être était-ce ma dernière chance.

Mon père se pencha par-dessus la table. Les nappes étaient blanches et amidonnées. « Tu vas bien, Willa, n'est-ce pas ? »

Je me recroquevillai dans mon siège, sans trop savoir ce qu'il voulait dire. « Je vais bien, dis-je lentement.

— Je veux dire, tu n'as besoin de rien ? Tu sais... tu peux me demander tout ce que tu veux. »

J'avais déjà bu une bière et trois tasses de saké chaud. J'avais la tête qui tournait. De quoi pouvais-je avoir besoin ? J'avais besoin... d'une place à une table, quelque part. J'avais besoin d'une gorge capable de demander des choses. J'avais besoin d'une photo de moi et de mes deux parents, collée sur mon mur comme si un tel cliché était suffisamment anodin pour ne pas avoir besoin d'être encadré. J'avais besoin de quelqu'un pour m'apprendre à conduire. J'avais besoin d'un endroit où je n'aurais pas à réfléchir à chaque phrase avant de la prononcer. Les boissons m'avaient donné envie de m'ouvrir, mais la nourriture celle de dormir, et mes pensées s'entrechoquaient mollement, comme dégonflées. Il me reposerait la question. Je me préparerais, pour savoir quoi lui répondre la prochaine fois. Les cocktails atterrirent devant nous et il leva le sien pour le frapper contre le mien. « Je le sais, dis-je. Ça va.

— Tu sais, on a tous des problèmes quand on est jeune. Je ne m'inquiète pas pour toi, dit-il en s'adossant à son siège et en retroussant ses manches. Tu vois, je m'inquiète pour Esther, elle a tellement peur de tout, elle a besoin d'aide pour tout, depuis toujours. Et Charlotte fait tellement la difficile que ça m'inquiète, qu'elle soit trop exigeante. Mais tu n'as jamais été comme ça, difficile ou craintive. Je sais que tu peux affronter la vie. Tu es solide. »

Je me demandais pourquoi il pensait cela. Et pourquoi ma mère m'avait-elle envoyée ici ? Ce n'était pas seulement à cause de son bébé, qui était né depuis plusieurs mois. C'était peut-être parce que je parlais de mon père comme s'il était un chevalier en mission : dès qu'il aurait fini d'occire un dragon, il viendrait me sauver. Comme s'il n'avait jamais rien fait de mal dans sa vie, à part m'abandonner. Comme s'il ne m'avait pas abandonnée pour fonder sa vraie famille. Quand j'y pensais de cette façon, j'éprouvais pour ma mère une tendresse teintée de tristesse. J'imaginais qu'elle méritait cela autant que lui. Il était si gentil avec ses filles, mais je n'étais plus de l'argile. Je n'étais plus malléable entre ses mains, prête à être

façonnée à son image. Je me demandais s'il était rebuté par la forme que j'avais acquise en chemin. Cette forme lui rappelait-elle ma mère ? Ou peut-être une version de lui-même, l'homme qu'il avait été avec elle.

« Je n'ai jamais parlé de cet endroit aux filles, dit-il. Alors... c'est notre secret. » Il agita sa paume, le geste vague mais le sens précis : le saké, la bière, les cocktails, nous deux. Nous rentrerions à la maison et je resterais silencieuse, la porte serait fermée et je marcherais derrière lui, sans pouvoir m'agripper à son bras. Parfois, quand je m'asseyais en silence en face de lui, ou quand j'étais dans la cuisine quand il revenait du travail et que je ne trouvais rien à dire, cette tension me serrait la poitrine et je me disais : *Le temps est presque écoulé, et puis ce sera fini. Tu n'auras plus d'autre chance.* N'y aurait-il donc que ce soir-là, nous deux dans une boule à neige secrète en bas de l'escalier d'un restaurant où sa famille ne mettrait jamais les pieds ? D'une certaine manière, j'étais heureuse de cette dissimulation, que ce qu'il m'avait montré n'appartienne qu'à nous deux.

Nous rentrâmes à la maison sans parler, à nouveau avec de la musique, mais cette fois sans que le silence soit embarrassé, et je sentais que si je le souhaitais, je pouvais tendre la main pour baisser le volume et dire quelque chose. Les fenêtres étaient plongées dans le noir à notre arrivée et je pensai que tout le monde dormait, que nous pourrions entrer sans bruit, que je pourrais m'allonger, et que ce serait la dernière chose dont je me souviendrais, cette sensation d'un ballon rempli et flottant. Mais alors que nous nous garions dans l'allée, une autre voiture arriva derrière nous et toutes les portières s'ouvrirent en même temps.

« Timing parfait », dit mon père gaiement. Les filles se déplièrent pour sortir des sièges arrière ; elles avaient dû dormir pendant le trajet du retour. Il tendit les bras et elles se collèrent à lui, de chaque côté. J'agrippai mes coudes, écœurée de voir combien les choses étaient simples : il n'y avait pas de place pour moi.

« C'était comment, Montero ? demanda Cynthia en se penchant pour l'embrasser sur la joue.

— Délicieux, comme toujours », dit-il. Je pensai qu'il se retournerait peut-être pour m'adresser un clin d'œil ou une sorte de geste subtil, pour me faire savoir que nous partagions toujours un secret. Je regardai l'arrière de son crâne. Pour une fois, je savais ce que je voulais.

OceanofPDF.com

New York, 2013

Bijou et moi allions rester seules à la maison durant trois jours pendant que Nathalie se rendrait à une conférence en Floride et que Gabe irait voir ses parents dans le nord de l'État. Les dates se chevauchaient et personne ne semblait vraiment préoccupé à l'idée de nous laisser toutes les deux, pourtant ce serait la première fois.

« Est-ce qu'il fera froid là-bas ? demandai-je à Gabe la veille de leur départ.

— La dernière fois que j'y étais à cette période de l'année, il faisait moins trente, dit-il. Mais mes parents préfèrent quand je viens en hiver, parce que tous ceux qui ont une résidence secondaire, les touristes, s'en vont à ce moment-là et la ville est à nouveau calme. »

Bijou et moi préparions des bols de riz avec des asperges, du chou chinois et des rectangles de tofu bien découpés, un œuf poché niché sur le dessus.

« C'est mieux en été », dit Bijou.

Gabe hocha la tête. « Canoë-kayak, rando, baignade. Mais mes parents travaillent tout le temps. Ma sœur aussi. C'est la saison touristique, tout le monde est à pied d'œuvre. »

Je distribuai quatre bols et en laissai un de côté pour Nathalie, qui allait bientôt rentrer. Je posai celui de Bijou devant le siège du milieu sur le comptoir, afin que Gabe et moi prenions place de chaque côté d'elle. Gabe

ne dînait pas souvent avec nous. Il mangeait à des heures irrégulières, quand il en avait envie. Il mettait une portion de quelque chose dans un bol et ses écouteurs sur les oreilles, ou il l'emportait vers ses appartements. J'avais entendu Nathalie le réprimander à ce sujet : « On mangera ensemble dans une heure ! » Il sortait un écouteur, les yeux écarquillés et innocents. « Nat, j'ai faim. »

« Tes parents... est-ce qu'il leur arrive de venir ici pour les fêtes ? » Je me sentais obligée de parler, comme si j'étais chargée de l'animation.

« Ils ont une peur bleue de la ville, dit Gabe. Ils viennent tous les deux ou trois ans. Ma plus jeune sœur, qui est la préférée, habite encore à vingt minutes de chez eux. Ma mère me le rappelle à chaque coup de fil. »

Je sortis une bouteille de sauce piquante du placard avant de m'asseoir. Je n'avais jamais entendu parler de cette marque auparavant, mais j'avais pris l'habitude de l'agiter au-dessus de tout ce que je mangeais.

« Ah ! dit Gabe. Je me disais bien que tu t'étais servie de ma sauce piquante. »

Je me figeai avec la bouteille dans la main gauche. « C'est à toi ? Je suis désolée, je peux utiliser l'autre.

— Non, je plaisante ! C'est la meilleure, hein ? »

Je fermai le placard et la rapportai à ma place. « Où est-ce que tu l'as trouvée ?

— J'ai travaillé dans une clinique médicale au Belize il y a des années, et là-bas les gens n'utilisent que cette sauce-là. »

J'essayai de placer le Belize sur une carte dans ma tête. « Tu as fait ça souvent ? D'aller... travailler à l'étranger ? » J'avais une idée tellement vague de ce que Gabe faisait dans la vie (médecin, oui, mais quel genre de médecin, il y avait tellement de spécialités) que j'étais mal à l'aise en parlant avec lui. Il me semblait qu'il était trop tard pour poser ces questions maintenant que j'avais jugées trop cavalières alors.

« Hum, ce n'était pas exactement du travail, plutôt du bénévolat. J'ai passé trois mois au Belize, un mois au Guatemala, trois mois en Afrique du Sud et un au Nigeria.

— La mère d'Octavia est originaire d'Afrique du Sud, dit Bijou. Ils y vont le mois prochain.

— Notre hiver correspond à leur été en Afrique du Sud, dit-il. C'est la meilleure période.

— Je le sais, dit Bijou.

— Oh, excuse-moi. » Il piqua un morceau de chou chinois dans le bol de Bijou même s'il en avait plein dans le sien. « On ira peut-être là-bas un jour.

— C'est sympa chez grand-mère, dit Bijou, même en dehors de l'été. J'aimerais pouvoir venir avec toi.

— Mais tu ne voudrais pas manquer l'école. Et les pommes ne sont pas assez mûres pour être cueillies, répondit Gabe. C'est ce qu'elle préfère faire là-bas. C'était aussi ce que j'aimais le plus au même âge. On n'a plus du tout l'occasion d'y aller parce que Bijou a trop d'activités au moment de la cueillette. Quand j'étais jeune, moi et mon frère, on passait des heures à se balader dans les vergers. À grimper aux arbres et à cueillir des pommes qu'on utilisait comme balles de base-ball dans le champ. » Il coupa un morceau de tofu avec le bord de sa fourchette. « On sortait en courant le matin et on revenait au coucher du soleil. L'insouciance absolue.

— Ça a l'air chouette, dis-je.

— Ça a l'air un peu ennuyeux de passer toute la journée dans un pommier », dit Bijou.

Il sourit. « Tu sais, je pense que ça m'ennuierait maintenant. Mais ce n'était pas le cas à l'époque. » Il me regarda. « Bon sang, je parle comme un vieux ! Je parie que tes parents te disent le même genre de choses, Willa. On croit tous que notre jeunesse était la plus pure qui soit, l'idéal. »

Je souris faiblement en ravalant l'aigreur au fond de ma gorge. Je songeai à ce que mon père avait pu faire pendant que Gabe jouait avec une pomme, allongé dans l'herbe durcie par le soleil. Comment obtenait-on des visas à l'époque ? Qu'avait-il emporté pour aller vivre de l'autre côté de l'océan ? Les quotas d'immigration de la loi d'exclusion n'avaient été levés que six ou sept ans plus tôt, ce qui signifiait que la possibilité d'aller s'installer aux États-Unis avait dû apparaître comme une voie inexplorée, nouvelle, effrayante. Ou peut-être était-il trop jeune pour ressentir ces choses, peut-être n'avait-il pas eu peur jusqu'à son arrivée ici, dans un pays inamical où il ne savait pas comment commander à manger. Quelqu'un avait dû les parrainer, mais je ne savais pas qui. Est-ce que ses amis et sa maison lui manquaient ? Avait-il dit à sa mère qu'il ne voulait pas y aller ? Gabe prit une autre bouchée et, après l'avoir avalée, il fredonna pour lui-même sans mot dire, en faisant tournoyer sa fourchette et en éparpillant du riz sur le comptoir. Au lieu de faire un geste pour l'essuyer, il en reprit une bouchée.

Mon père ne voulait pas parler de son enfance ou l'avait remise trop loin. Mais c'était comme si je pouvais encore la sentir, comme s'il me l'avait transmise. Peut-être pouvait-on faire cela avec la tristesse comme on pouvait le faire avec l'insouciance. Parfois, je sentais le poids d'une chose qui me dépassait, comme si elle s'était glissée dans mon système sanguin, comme si elle m'avait légué un abattement qui pesait quelque part derrière mes yeux. Gabe finit de manger et se leva pour déposer son bol dans l'évier. Je pris sa serviette abandonnée sur le comptoir et ramassai le riz qu'il avait laissé tomber par terre.

*

La dernière soirée avant le retour de Gabe et Nathalie, je regardai la télévision dans le salon. Deux épisodes de *Friends*, où ils sont assis sur un canapé dans un café, puis sur un canapé dans leur appartement, puis autour

d'une table de cuisine. Je passai à *Sex and the City*, et les femmes étaient réunies dans un café-restaurant, puis dans un bar, puis sur le trottoir pendant que Carrie fumait une cigarette. Mes yeux brûlaient. Je n'avais pas beaucoup regardé la télévision ces derniers temps. Je me levai et j'allai jusqu'à la chambre de Bijou, dont j'entrouvris un peu plus la porte déjà entrebâillée. Elle était allongée sur le côté, ses cheveux blonds déployés sur l'oreiller, et elle serrait contre elle un éléphant en peluche. Elle m'avait dit un jour que Gabe l'avait rapporté d'Afrique.

Je retournai dans le salon et hésitai une infime fraction de seconde avant d'entrer dans leur chambre à coucher. Je traversai le dressing jusqu'à la chambre et tournai doucement l'interrupteur, seulement jusqu'à la moitié, de sorte que la pièce était baignée d'une lumière douce et feutrée. Le lit était soigneusement fait avec des coins carrés comme le mien, flanqué de part et d'autre de tables de nuit en teck sombre assorties d'une lampe, une pour elle et une pour lui. Pas de télévision, mais il y avait un ordinateur portable gris sur la table de nuit qui semblait être celle de Gabe.

J'étais déjà entrée dans leur chambre une fois avec Bijou, mais je n'avais pas vu la salle de bain. J'ouvris la porte et découvris un immense cube carrelé de noir, presque aussi grand que ma chambre. Il y avait deux lavabos blancs identiques devant un miroir qui couvrait un mur entier, une baignoire semblable à une petite piscine et une douche séparée derrière une porte vitrée, tandis que le reste de la pièce était recouvert de carreaux d'un noir d'encre qui mesuraient tous quinze centimètres de côté. Les toilettes étaient derrière leur propre porte, cloisonnées, comme je l'avais vu une fois dans un hôtel. Une coiffeuse en Plexiglas se trouvait le long d'un mur avec une chaise transparente assortie. La chaise résonna en raclant le sol. Je me figeai une seconde, écoutant le son s'estomper.

J'avais des cernes très foncés, logés sous mes yeux comme les ombres étalées de deux lunes. Je me passai de l'eau sur la figure et fit pénétrer un peu de la lotion nettoyante de Nathalie sur mes mains, puis sur mon visage,

en lents mouvements circulaires. Je me séchai sur une serviette blanche accrochée à côté de l'évier, puis je me rassis. Je pris des pots et des tubes dont je consultai les étiquettes, même si beaucoup étaient écrites dans d'autres langues : français, coréen, japonais. Je vaporisai sur mon visage une eau aux senteurs de pétales de rose. Je renversai une grande bouteille transparente de lotion tonique sur une boule de coton et la frottai sur mon front, mon nez et mon cou. Quand je la retirai, le coton était foncé, même si je ne portais pas de maquillage.

Je choisis le pot de crème hydratante le plus sophistiqué, un récipient dentelé comme un diamant, et m'en passai partout, même sur les mains. Ensuite, j'en pris une autre noix et la massai sur ma poitrine. Je sentis mon cœur battre rapidement. Nathalie avait aussi laissé du maquillage : quelques tubes dorés de rouge à lèvres, un fard à joues couleur crème, une poudre bronzante et un fond de teint à moitié entamé. Je pris un crayon à sourcils et dessinai la forme des miens. Cela me vieillissait, mais d'une manière qui me plaisait. Je pris un des rouges à lèvres et dessinai ma bouche. Le bâton était rouge, mais la couleur ressortait de façon subtile, naturelle, comme si je m'étais mordu les lèvres et qu'elles s'étaient remplies de sang. Ma peau avait un éclat nacré. Je tournai la tête d'un côté puis de l'autre. J'étais mieux comme ça. Je remis tout à sa place et retournai dans ma chambre. Le lendemain matin, j'admirai comme tout semblait parfaitement intact, comme si je n'y avais jamais mis les pieds.

*

Pendant que j'attendais dehors que Bijou ait fini ses activités, j'écrivais des mots à mes parents dans lesquels j'expliquais pourquoi je n'allais pas rentrer à la maison pour Noël. J'ouvrais le bloc-notes de mon téléphone portable et je réfléchissais à la façon de présenter les choses. Je pensais aussi à ce que j'écrirais si je pouvais leur parler franchement.

Papa, l'année dernière, vous avez reçu une famille que je ne connaissais même pas et vous m'avez placée à table à côté d'eux, et j'ai passé des heures en leur compagnie et presque pas de temps avec toi. Mon père à la place d'honneur, un hôte courtois que je connaissais à peine.

Salut maman, j'aimerais pouvoir rentrer à la maison, mais pourquoi est-ce que je ne peux pas te voir seule ? Pourquoi faut-il que ça se fasse avec lui ? Je pensais aux choses que nous faisions quand nous n'étions que toutes les deux : les jardins, les couvertures de pique-nique, les crêpes. Si seulement il y avait une fête qui incluait ces choses-là...

J'alternais les fêtes de fin d'année chez mon père ou chez ma mère, donc mon absence était aussi régulière que ma présence. Je les imaginais tous parler de moi quand ils passaient Noël entre eux, commenter le fait que j'étais mal à l'aise, que je mangeais trop, que je ne connaissais pas les bonnes manières, que je n'étais jamais capable de me joindre avec aisance à la conversation. Qu'ils étaient contents que je ne sois pas là.

Je dois travailler à Noël, leur écrivis-je au bout du compte. Mais ce sera assez sympa. Ils organisent une soirée. Ce sera quand même comme une fête.

Durland, État du New Jersey, 2001

Quand j'étais plus jeune, ma mère avait échangé la berline que mon père lui avait achetée contre un pick-up bleu qu'elle avait trouvé d'occasion. Avant cela, je n'avais jamais vu de mère conduire un pick-up. Il était du bleu métallique des vernis à ongles ou des fards à paupières. Je me rendrais compte plus tard que c'était un choix de couleur étrange pour une personne comme elle, qui se faisait plus petite en dehors de chez elle, comme si elle avait envie de se cacher dans un coin. Je n'avais pas trouvé ce pick-up embarrassant jusqu'à ce que j'entre au collège, mais à cette époque elle sortait déjà avec Ray et ils l'avaient de nouveau échangé contre une berline. Mais elle aimait le pick-up, et moi aussi. Quand elle venait me chercher à l'école avec la vieille berline, il y avait tellement de plantes sur les sièges arrière que je devais me serrer à côté d'elles, les feuilles effleurant mes joues, mes épaules et ma ceinture de sécurité. Avec le pick-up, tout avait sa place dans la benne : les sacs de paillis, de sable, de compost, de fumier, les petits arbres à planter, la glacière pour nos déjeuners, les couvertures de pique-nique. Tout ce dont elle avait besoin pour son jardin et pour nos journées d'évasion.

Journées d'évasion : quand elle venait dans ma chambre et me réveillait en me caressant les cheveux, puis allait m'attendre dans la cuisine. J'étais censée me rendre à l'école, mais elle disait que nous ferions mieux de partir à l'aventure. Elle voulait généralement aller dans un jardin ou un parc,

regarder des fleurs ou enfoncer nos pieds nus dans l'herbe. Parfois à la plage, ou en ville pour un musée. « On mérite une petite évasion, tu ne crois pas ? » J'acquiesçais parce que je sentais que je devais le faire, et je buvais le jus qu'elle m'avait servi même si je venais de me brosser les dents. Elle avait des Thermos de chocolat chaud et de grandes bouteilles d'eau, des sacs à sandwiches remplis de concombres tranchés et marinés dans du sucre et du vinaigre, des œufs durs que nous trempions dans de la sauce soja, et du pain blanc garni de pâté de foie, que je déclarai ne plus aimer dès mes dix ans. Je lui rappelais de prévenir mon école avant de partir. L'établissement téléphonait dès l'instant où je manquais à l'appel, et si ma mère n'était pas là pour leur dire que j'étais malade, ils pouvaient penser que j'avais disparu.

« Mais il y a le test d'orthographe aujourd'hui », lui dis-je d'une petite voix. Il y avait un concours d'orthographe chaque année et le test de qualification se déroulait pendant le cours d'anglais. J'étais bonne en orthographe et l'année précédente j'avais attrapé la grippe le jour des qualifications. Je l'avais dit timidement et je savais déjà que j'aurais dû me taire.

« Le quoi ? » Ses cheveux devenaient gras près des racines, des mèches collaient à son front.

« Le test d'orthographe », répétai-je. Je tenais mon coude dans une main. Les yeux de ma mère étaient posés sur moi, ils se tournèrent vers la table de la salle à manger, où elle avait déjà disposé des sandwiches et des sacs de fruits, une couverture de pique-nique enroulée, un flacon de crème solaire. La plupart du temps, elle oubliait de me préparer à déjeuner, mais soudain, toute cette abondance.

« C'est vrai », dit-elle en levant la main pour la passer dans ses cheveux. J'imaginai ses doigts revenir brillants et humides. « C'est vrai. J'ai dû rater ça sur le calendrier. »

Je ne pus m'empêcher de regarder la pile de courrier sur le comptoir, où le calendrier scolaire gisait sans avoir été ouvert.

« On est... Est-ce qu'on est jeudi ? demandai-je en bâillant.

— Mercredi, ma chérie. »

Je tirai sur la manche de son peignoir. « Les tests sont jeudi ! » Elle baissa les yeux vers moi, et je vis qu'ils étaient injectés de sang. « Je croyais qu'on était jeudi aujourd'hui », dis-je.

Elle m'attira contre son ventre, ma tête pressée contre sa chair moelleuse, et elle me serra jusqu'à ce que son souffle se stabilise. Puis elle s'éloigna et j'allai m'habiller. Je ne lui dis pas d'appeler l'école, parce que je ne voulais pas qu'ils parlent du test d'orthographe. Peut-être que si j'avais disparu ils m'autoriseraient à le repasser.

Le lendemain, elle était dans la cuisine en peignoir quand je descendis. « C'est le jour du concours d'orthographe ! » cria-t-elle. Parfois, ma mère était comme une gamine – cela me donnait l'impression d'être vieille et rabougrie. Elle croyait à toutes les choses absurdes qu'on lui racontait, écrivait toujours *Père Noël* sur mes cadeaux de Noël, s'exclamait de joie si une coccinelle se posait sur son bras. Même enfant, j'avais remarqué cela. Je regardai les plans de travail de la cuisine en me demandant si elle m'avait préparé à déjeuner ce jour-là. Mais ils étaient encore encombrés des restes de la veille, un couteau de chef posé en travers d'une planche à découper, des feuilles de laitue déchirées qui se flétrissaient près de l'évier.

« C'est le jour du concours d'orthographe », répétais-je. Se souvenait-elle que c'était le test de qualification, que le concours d'orthographe n'était prévu qu'un mois plus tard ?

« Bonne chance, ma chérie, dit-elle en m'embrassant le sommet du crâne. Remporte-moi quelque chose, d'accord ? »

Je lui répondis que j'essaierais, mais sans donner plus de précisions. Je savais qu'ils ne referaient pas tout un test pour moi, juste parce que j'avais

passé la journée assise dans l'herbe avec elle, à arracher la croûte du pain.
Quand j'arrivai à l'école, je ne dis rien du tout.

OceanofPDF.com

New York, 2013

Il neigeait par intermittence depuis des semaines. Des montagnes de neige sale s'accumulaient aux coins des rues et s'écoulaient en flaques d'eau gris-brun sur les passages piétons. Il y avait des touristes partout, qui marchaient trop lentement, s'arrêtaient trop souvent pour prendre des photos et mettaient une éternité à commander un café. Comme tout le monde, j'aimais les nœuds rouges et les lumières scintillantes accrochées autour des troncs d'arbres, mais ce n'était pas suffisant pour compenser les inconvénients du mois de décembre à Manhattan. Les jours passaient dans une brume silencieuse d'un froid si glacial qu'elle me mordait la peau lorsque j'accompagnais Bijou à ses activités jour après jour.

« Donc tu seras avec ta mère la veille de Noël et avec moi le jour de Noël », disait l'homme en face de nous dans le métro en s'adressant à sa fille. Il portait un bonnet vert et une veste bouffante et fixait ses mains en lui parlant. Elle regardait droit devant elle mais sans s'arrêter sur nous. « Tu auras deux Noëls. »

La petite fille leva les yeux vers son père et lui murmura quelque chose dans le creux de l'épaule.

« Eh bien, la veille de Noël, c'est le moment où la famille de ta mère fête Noël », dit-il, avant d'ajouter en sursautant : « Mais on forme toujours une famille, enfin, tu vois ce que je veux dire. » Il leva la main pour se frotter le cou.

Je remarquai que Bijou écoutait aussi en fixant un point sur les genoux de la fille. Que pensait-elle de fêter Noël deux fois et de recevoir le double de cadeaux ? À l'arrêt suivant, une nouvelle vague d'enfants envahit la rame.

La veille de Noël, les Adrien organisaient chez eux un dîner auquel ils m'avaient conviée. Le jour de Noël, ils se rendraient dans le nord de l'État pour voir la famille de Gabe. J'aurais à nouveau deux Noëls : un en leur compagnie et un toute seule. Je testais quelque chose : choisir la solitude, décider de ne pas participer aux fêtes familiales, où je ne m'étais jamais sentie comme partie intégrante d'une famille. J'étais généralement tendue pendant les fêtes, soupçonnant qu'ils ne souhaitent pas ma présence. Nous sommes descendues à l'arrêt suivant et j'enfonçai mes doigts dans ma poitrine pour la pétrir, comme si je pouvais transpercer les os à travers la peau jusqu'au muscle en dessous.

*

Nous passions les jeudis après-midi en cours de mandarin, à suivre des guides de conversation dont les échanges étaient plus révélateurs que ceux que nous avions par ailleurs. Bijou devait me demander où j'étais née, l'âge que j'avais et les sports que j'avais pratiqués au lycée. Je devais lui poser les mêmes questions, mais je connaissais déjà toutes les réponses en ce qui la concernait. Quand je répondais, je lui donnais de nouvelles informations, comme le fait que j'avais trois frères et sœurs.

« Je croyais que tu avais deux sœurs ? »

Je ne le lui avais dit qu'une seule fois. « J'ai aussi un frère, un demi-frère. Du côté de ma mère. »

Li fit claquer sa langue en m'entendant parler anglais. Je montrai Bijou du doigt. « Vous avez vu que c'est elle qui a commencé, n'est-ce pas ? »

Après le cours, Bijou demanda à voir aussi une photo de mon frère. « Il est beaucoup plus jeune, dis-je. Il faudrait que je cherche. »

J'imaginais que nous continuerions ainsi pendant des mois, à dessiner ensemble des caractères chinois à la table de la cuisine, à retourner des cartes de questions-réponses, à nous donner à grand-peine nos dates d'anniversaire en butant sur la façon de dire l'année de naissance. Mais au bout d'un mois de cours, Nathalie me transféra un e-mail qu'elle fit précéder de son propre message.

Je sors tout juste de Stanton : les cours de mandarin commencent le semestre prochain ! Nous allons donc annuler nos leçons avec Li. Bien entendu, tu peux poursuivre seule avec elle si tu le souhaites, en dehors des heures de travail.

Et voilà, c'était fini. Je plaçai mon manuel à cent dollars sous mon lit. Je le reprendrais un jour. Quand j'aurais le temps. Quelquefois, je rouvrais le cahier dans lequel j'avais noté les petites phrases que j'avais apprises dans une autre langue : *Je m'appelle Willa Chen. Il y a cinq personnes dans ma famille : mon père, ma mère, mes sœurs cadettes et mon petit frère. Je suis américaine.* Des choses que j'avais dites toute ma vie, des choses que je ne pouvais toujours pas dire.

*

Je sortais parfois avec des amies, d'anciennes collègues ou camarades de classe. Quand Renata m'invita à son vernissage, je me dis que je devais y aller. Je m'étais rendue à l'une de ses expos un ou deux ans plus tôt, et cela avait été sympa ; on travaillait ensemble dans un bar à l'époque. La dernière galerie était à Bushwick, à douze rues du métro dans un quartier vide et industriel, mais celle-ci était à Chelsea, à deux pas de musées authentiques et remarquables. Mon premier réflexe avait été de décliner l'invitation, mais ne me disais-je pas parfois que je voulais avoir des amies ? Alors je décidai finalement d'y aller. Le vernissage commençait environ une heure après la fin de mes heures de travail.

C'était un espace vide et lumineux où les gigantesques peintures à l'huile de Renata couvraient les murs. Il s'agissait de portraits vibrants et expressifs de gens dans le métro, au coin d'une rue, sur une chaise pliante noire à Madison Square. Tout le monde buvait du champagne dans des flûtes triangulaires : des femmes en robes amples et talons architecturaux, des hommes en costumes sur mesure. Et moi. Je vidai un verre de bulles en regardant autour de moi. Je pensai pendant une improbable seconde : *Et si Gabe ou Nathalie faisaient soudain leur apparition ?* J'ignorais quels étaient leurs projets respectifs ce soir-là. Seule Nathalie se trouvait à l'appartement quand j'étais partie, et parfois l'un sortait tandis que l'autre restait à la maison avec Bijou. Que penseraient-ils s'ils me voyaient ici, en train de rencontrer des amis, de vivre ma vie – de vivre ma vie dans un endroit important ? Mes épaules se haussèrent à l'idée. J'aperçus Renata à l'autre bout de la pièce et j'essayai de ne pas lui rôder autour, désirant comme tout le monde revendiquer celle qui était la vedette. Elle me vit et me fit signe mais fut emportée par tout un groupe. Quinze minutes plus tard, elle me trouva, se précipita sur moi pour m'étreindre en mimant une bise, me demanda de lui donner les dernières nouvelles.

« Je suis actuellement garde d'enfant, dis-je, je vis à Tribeca. » Me revint soudain en mémoire le souvenir de Renata qui, un soir après le travail, avait essayé de m'aider à comprendre ce que je voulais faire d'autre dans la vie, autour de verres de whisky-gingembre dans un bar qui restait ouvert plus tard que le nôtre. Elle avait d'abord voulu être poète, puis était devenue plasticienne. J'avais vaguement voulu essayer d'être comédienne mais l'envie m'était passée. Peut-être devais-je essayer l'écriture ? La sculpture ? La céramique ? Qu'est-ce qui déterminait notre destin ? En étions-nous réellement maître ? « Je songe à poursuivre mes études en master », ajoutai-je vaguement.

« Oh, c'est vraiment super, Willa, ce serait tellement bien pour toi... », dit-elle avec sincérité, mais ensuite quelqu'un d'autre l'attrapa par le coude

(« Tu permets que je te présente quelqu'un ? ») et la tira pour l'emmener. Elle me serra l'avant-bras deux fois avant de disparaître. Je me demandai si d'autres collègues étaient venus. Nous avions l'habitude de sortir si tard que je rentrais souvent à mon appartement au moment où le soleil se levait. Ne serait-il pas amusant de vivre une fois de plus un moment de ce genre ? Je fis quatre fois le tour de la galerie en me demandant si quelqu'un allait me parler. Comme personne ne le fit, je ressortis. J'étais à la maison avant vingt-deux heures.

OceanofPDF.com

New York, 2013

La veille du réveillon de Noël, l'ascenseur s'ouvrit sur James qui avait les bras pleins d'hortensias. Il les transféra dans les miens, délicatement, et je tins les bouquets comme si c'étaient des bébés. Je le remerciais à mi-voix quand Nathalie arriva.

« Les voilà, dit-elle. Je voulais qu'ils soient livrés demain, mais les fleuristes étaient complets depuis des semaines pour une livraison pendant les fêtes. Espérons que ceux-ci tiendront le coup. » Elle s'approcha de moi et se pencha pour les inspecter.

« Je n'avais jamais vu d'hortensias rouges, dis-je.

— Oui, des hortensias, comment le sais-tu ? Les rouges sont parfois difficiles à trouver. Je me disais qu'ils iraient bien avec l'esprit de Noël, mais j'ai un faible pour les blancs. » Elle tira sur un des bouquets dans mes bras et je le décalai afin qu'elle puisse mieux le voir. « Bien que celui-ci semble presque fané ! Ils ont intérêt à survivre jusqu'à demain. »

Elle toucha quelques pétales sans ménagements et, d'instinct, j'éloignai légèrement mes bras, comme si elle était trop près de la poupée que je berçais. « Je vais les mettre dans l'eau si tu veux ? proposai-je.

— Ce serait super, Willa, dit-elle en resserrant sa queue-de-cheval avant de s'en aller. Prends les vases carrés. Troisième étagère. Quand tu auras fini, je les arroserai. »

Dans la cuisine, je remplis la bouilloire et la mis à chauffer sur la cuisinière. Je déposai les trois bouquets devant moi sur l'îlot central, deux blancs et un rouge. Les hortensias étaient si ronds et généreux, comme des pompons ou un glaçage de cupcakes. Je les sortis de leur enveloppe de papier et dénouai les ficelles qui les retenaient pour les étaler devant moi comme des légumes que je devais couper en dés. Je taillai en biais le bas de leur tige, dont l'intérieur tendre et pâle suinta. Hissée sur la pointe des pieds, je sortis les vases carrés et les remplis d'eau froide à l'évier. Une fois la bouilloire arrivée à ébullition, je versai cette eau chaude dans un bol large et peu profond et j'y trempai les tiges. Au bout de trente secondes, les fleurs prirent place dans leurs vases. Je jetai les chutes, ainsi que le papier et le plastique qui avaient accompagné les bouquets, nettoyai le bol que j'avais utilisé pour l'eau chaude. Je laissai les vases sur l'îlot central. J'espérais que cette astuce, apprise des années plus tôt, fonctionnait toujours. J'avais procédé avec beaucoup de soin, mais j'en éprouvais de l'embarras et j'étais contente que personne n'ait vu mon petit rituel. En m'en retournant vers ma chambre, je vis James remonter pour déposer une livraison du pressing pour Nathalie. Je lui adressai un sourire en espérant qu'il en comprenne le sens, quelque chose comme : *Cela ne s'arrête jamais avec eux, n'est-ce pas ?* Même si parfois je souhaitais justement n'en voir jamais la fin. Je retournai dans ma chambre et, tout en passant en revue les vêtements en ma possession, je me demandai ce que Nathalie porterait le lendemain. La chambre avait un grand placard profond que mes affaires ne pouvaient pas remplir. Ceux de mes derniers appartements étaient si petits et étroits que je m'étais débarrassée de certaines choses pour faire de la place. Je voyais leur absence comme des membres fantômes, cette robe que j'avais vendue dans une friperie caritative, ce pull à col roulé que j'avais donné à Lucy. Je n'avais pas de robe d'hiver à la fois élégante et décontractée à enfiler, mais je ne travaillais pas ce jour-là et il y avait une kyrielle de magasins à proximité.

Une vendeuse blonde avec un chapeau couleur poil de chameau m'accueillit lorsque j'entrai dans l'un d'eux. « Bonjour ! dit-elle gaiement. Avez-vous besoin d'aide ? »

Je commençai à regarder le portant le plus proche. « Je cherche une tenue pour un dîner prévu demain. » J'avais tellement perdu l'habitude de parler à des gens nouveaux qu'échanger quelques mots avec la vendeuse me rendait nerveuse.

« C'est pour un dîner chic ? » demanda-t-elle en se levant de derrière son comptoir, et je secouai la tête. « Vous habitez le quartier ? »

Je tâtais le tissu des robes que j'examinais. « Oui oui, dis-je. À côté, sur Watts Street. » J'éprouvai une pointe d'autosatisfaction. Je savais que cela renvoyait une image qui n'était pas vraie. Si j'étais aussi jeune et que je vivais sur Watts Street, alors je pouvais me permettre d'acheter n'importe quoi dans la boutique : la veste en cuir ultra-douce que j'avais caressée, le pull infiniment long en alpaga accroché dans la vitrine.

Je pris une robe et la tins devant moi. « Je peux essayer celle-ci ? »

— Nous les avons mises en solde parce que nous recevrons une nouvelle livraison la semaine prochaine, mais c'est vraiment une bonne affaire, dit la vendeuse en me conduisant à la cabine d'essayage. J'adore le col. »

Je l'essayai derrière un rideau de velours. C'était une robe lie-de-vin avec des manches jusqu'aux poignets, des triangles crème démesurés en guise de col et une jupe évasée qui arrivait à quelques centimètres au-dessus des genoux. Elle me rajeunissait, me donnait un air ado, mais d'une manière qui, selon moi, prouvait que je n'en étais plus une, que j'étais une adulte qui s'amuse à se déguiser. Je réglai avec ma carte bancaire et je refis le tour du quartier à pied, le sac violine suspendu à mon poignet comme une enseigne.

Je pris l'ascenseur et quand les portes s'ouvrirent je fus accueillie par un tumulte de voix. La sœur de Nathalie vivait dans le Connecticut. De temps en temps, ses enfants faisaient leur apparition dans l'appartement et

Nathalie me disait : « Ils avaient rendez-vous avec leur allergologue et Lillian les a déposés ici pour quelques heures, pour voir Bijou », ou quelque remarque désinvolte et agaçante de ce style. Et je me retrouvais avec trois enfants qui levaient les yeux vers moi et me dévisageaient.

« Willa ! cria Nathalie. Ah, Dieu merci, tu es de retour. Ça ne t'ennuie pas ? Lillian et Ben étaient là à l'instant. Ils vont chez la famille de Ben ce soir et je ne savais pas qu'ils seraient là aujourd'hui. Ils ont demandé si on pouvait garder Noah et Luke une ou deux heures, mais je dois filer à un rendez-vous dans un café et Lillian reviendra bientôt les chercher. Elle a parlé d'une urgence-cadeau de dernière minute. » Elle avait ses chaussures aux pieds et son manteau noué autour de la taille, et tout en me parlant elle passa devant moi pour se diriger jusqu'à l'ascenseur, son doigt planant au-dessus du bouton. « Tu as besoin que je reste ? »

Je secouai la tête. Elle appuya sur le bouton de l'ascenseur. « Ah, j'adore cette boutique », dit-elle en désignant du doigt mon sac de shopping tandis que les portes se refermaient. Que s'était-il passé ? Je n'étais même pas censée travailler ce jour-là.

Noah et Luke avaient huit et neuf ans et je n'arrivais pas à les distinguer. Ils étaient maigres et il y avait chez eux quelque chose de sournois. Lors de leur dernière visite, ils avaient étiré les coins de leurs yeux avec leurs doigts et m'avaient dit qu'eux aussi étaient chinois. Nous étions tous assis pour dîner. « Les garçons ! » avait dit Lillian. Puis le dîner s'était déroulé dans une ambiance un peu embarrassée et il n'en avait plus été question.

« Bon, on regarde un film ? » proposai-je.

*

J'essayais de me retrouver un moment seule avec Nathalie depuis que Lillian était repartie la veille. Finalement, quelques heures avant le dîner du réveillon de Noël, je m'apprêtais à entrer dans la cuisine quand elle en sortit.

« Nathalie, dis-je. Je voulais te dire. Quelque chose s'est passé quand Noah et Luke étaient là. Ils étaient, euh... ils ne m'écoutaient pas. »

Nathalie jeta un coup d'œil à sa fine montre en argent. « Ils n'écoutent jamais, n'est-ce pas ?

— Oui, enfin, j'essayais de ranger le salon, ils avaient jeté les oreillers partout en regardant un film. Ils... bon, je suppose que c'était Noah, pas Luke. Noah m'a tapé sur le derrière quand je suis passée devant lui, et j'ai pensé que c'était déplacé. » Dire le mot *derrière* à Nathalie semblait si juvénile que c'était presque lui faire affront. J'avais déjà passé en revue mon choix de mots, mais il ne semblait pas y avoir de meilleure option.

Elle cligna des yeux une fois. « Oh, je suis sûr qu'il ne pensait pas à mal, mais je ne manquerai pas de dire à Lillian qu'il n'est pas convenable qu'il touche *qui que ce soit* de la sorte, que ce n'est *pas* une conduite acceptable. » Elle baissa la voix. « Lillian peut se montrer un peu laxiste en matière d'éducation. Une fois, Luke a tiré si fort sur la manche de Bijou qu'elle a failli se déchirer ! Bon, ça a seulement étiré sa chemise, mais Bijou était quand même contrariée. Après ça, je ne les ai pas reçus à la maison pendant des mois. » Nathalie secoua la tête tout en rajustant ses manches. « Lillian a toujours été un peu égocentrique. Bon, merci de me l'avoir dit, Willa, je transmettrai, et je suis vraiment désolée que tu aies été confrontée à leur mauvais comportement. Je me dis toujours que, Dieu merci, Bijou est un vrai petit ange. » Elle tendit la main pour me tapoter le bras, puis elle tourna les talons en direction de la cuisine, même si elle venait d'en sortir. J'eus l'impression qu'elle m'avait donné congé, alors je pris mon écharpe, mon chapeau et ma veste et je montai dans l'ascenseur.

Au café de l'autre côté de la rue, je m'assis et réchauffai mes mains autour de ma tasse. *Au moins, je le lui ai dit*, pensai-je. *Enfin, ils n'ont que neuf ans, donc je suppose que c'était, genre, un truc de gamin.* Je ne savais pas pourquoi je l'avais raconté à Nathalie, ni ce que j'avais attendu d'elle.

Nous avions regardé un film que j'avais déjà vu dix fois avec Bijou. J'avais ma combine pour mettre des films quand elle recevait des amies. Elles s'énervaient si je n'étais pas avec elles du début à la fin, alors je restais pendant la première demi-heure. C'était le temps nécessaire pour qu'elles soient calmées par l'écran. Ensuite, je m'esquivais sans faire de bruit, j'allais à la cuisine, je prenais quelque chose à boire ou à grignoter, et je me rasseyais à la table de la salle à manger où je pouvais passer du temps en paix sur mon téléphone. Je pouvais toujours garder un œil sur elles, mais elles ne pouvaient pas me voir sans tourner la tête. Ce jour-là, je m'étais levée doucement et Luke m'avait demandé si je pouvais lui apporter du jus. *D'accord*, m'étais-je dit. « Orange ou pomme ? » avais-je même demandé, comme une parfaite baby-sitter. Noah en avait réclamé aussi. Je leur avais apporté deux verres de jus de pomme que j'avais posés sur la table basse. « Tu bloques l'écran ! » avaient-ils crié. « Hum, ne me remerciez surtout pas pour le jus », avais-je rétorqué. Je m'étais rassise à la table. La température était trop élevée. J'étais allée baisser le chauffage au tableau de commande près de l'ascenseur. Et quand j'étais passée derrière le canapé pour retourner dans la salle à manger, Noah avait tourné la tête et m'avait donné une tape sur le postérieur. Il m'avait ensuite souri avec malice. « Assieds-toi et regarde le film, avait-il dit. Tu rates tout. » Je me souvenais avec embarras de sa façon de me parler, de son assurance, de sa colère. Il n'avait même pas dix ans et pourtant j'avais eu peur.

*

Après avoir fini mon café, je me glissai discrètement dans l'ascenseur et me cachai dans ma chambre jusqu'au dîner. J'avais l'impression que c'était moi qui avais fait quelque chose de mal, l'impression qu'il fallait que j'évite Nathalie. J'attendis sur mon lit jusqu'à ce que j'entende monter l'ascenseur, puis j'attachai le dernier bouton au niveau de la nuque et je sortis.

« Oh, que tu es jolie ! J'adore cette robe, dit Nathalie en se retournant. Willa, je te présente la sœur de Gabe, Deirdre, et son mari, Paul. Deirdre et Paul, voici Willa.

— Et voici Tommy », dit Deirdre en poussant devant elle un adolescent dont les cheveux, coupés ras et d'un blond sale, brillaient légèrement à la lumière mais semblaient ternes dans l'ombre. J'apercevais les lignes du tee-shirt à tête de mort qu'il portait sous sa chemise bleue repassée. Bijou approcha derrière moi, lui dit bonjour, puis elle me tira par le bras pour m'éloigner, un peu plus énergiquement que nécessaire.

« Euh, aïe, lui dis-je en dégageant mon bras.

— Maman n'a pas préparé d'apéritif de bienvenue, dit-elle.

— C'est donc une situation de crise. »

Bijou me lança un regard dédaigneux. « Ouah, du rouge à lèvres », dit-elle en croisant les bras.

Je lui fis signe de continuer à marcher. « C'est bon, c'est bon.

— Nana avait l'habitude de préparer un apéritif de bienvenue à Noël.

— Est-ce qu'elle vient ? » demandai-je.

Bijou me regarda. « Nana ? Elle est morte il y a deux ans.

— Oh, je suis désolée », dis-je, le visage empourpré. Comment avais-je pu ne pas remarquer qu'ils parlaient d'elle au passé ?

« Donc on doit le préparer », dit-elle en me conduisant à la cuisine, dont les portes vitrées étaient fermées, la pièce emplie de vapeur et d'arômes.

« Qu'est-ce que ta mère prépare pour le dîner ? demandai-je. Dinde, jambon ou autre ?

— Filet mignon de porc. Ce rouge à lèvres est vraiment foncé, dit-elle. Mais ça te donne un air sérieux que j'aime bien. » Je posai mon index sur ma lèvre inférieure.

Elle ouvrit le frigo et commença à en réorganiser le contenu. Je me glissai sur un tabouret et je l'observai, le menton dans la main. La cuisine semblait trop encombrée pour qu'on s'y meuve librement : trois des quatre

feux étaient allumés, le four était plein, il y avait des planches à découper et des couteaux éparpillés. Je commençai à ranger ce que j'avais à portée de main, une écumoire, une spatule et la tasse à café de Nathalie – qui contenait une dernière gorgée de vin rouge. Bijou posa devant moi une brique de jus de pomme.

« On va chauffer ça et mettre des bâtons de cannelle dedans, comme des petites pailles. »

J'obéis. Je sortis une casserole en inox et elle y versa le jus. J'allumai le dernier brûleur de la cuisinière et elle me fit signe de prendre les tasses du haut, pas celles de tous les jours, mais celles du service en porcelaine enjolivées d'un A. Je les posai sur le comptoir, à portée de main pour elle, et elle me fit signe de remuer le jus pendant qu'elle les disposait sur deux plateaux. Elle se mit à genoux et plongea les mains dans le placard pour en sortir une boîte de bâtons de cannelle. Un dans chaque tasse et deux à touiller dans le cidre. Elle mit son petit doigt dans la casserole et me fit signe de verser le liquide fumant. Bijou surveilla mon geste, un torchon à la main. Ce n'est que lorsque je fus certaine que je n'en avais pas renversé que je la fusillai du regard pour son attitude.

« C'est quoi, tout ça ? » demanda Nathalie en fermant les portes vitrées derrière elle et en attrapant le tablier sur le comptoir. Bijou disposait les bâtons de cannelle pour qu'ils soient tous positionnés de la même façon, et elle ne répondit pas.

« Un apéritif de bienvenue ? dis-je.

— Mouais, tu es sûre, Bee ? Un apéritif de bienvenue ? D'accord, c'est gentil. Ça plaira à tout le monde. Est-ce que tu peux finir ?

— Maman, regarde, on a terminé. » Bijou prit un plateau et me le tendit. Le plateau dans les mains, je me sentis comme une parfaite employée de maison, un moment éclairant alors que je me tenais là dans ma robe à col en dentelle. Nathalie désigna la table du menton. « Tu peux poser ça là-bas, Willa », dit-elle, puis elle sortit.

« Tiens donc, voyez qui a finalement décidé de se joindre à nous », entendis-je Nathalie dire à l'arrivée de son frère. Il garda ses chaussures en entrant pour la serrer dans ses bras. Ses cheveux étaient beaucoup plus clairs que ceux de Nathalie, blonds comme ceux de Bijou. Il paraissait jeune. Une semaine plus tôt, Bijou m'avait dit qu'il avait vingt-huit ans. Nathalie avait dix ou douze ans de plus que moi, mais c'était suffisant pour faire d'elle l'adulte et moi l'enfant. J'étais troublée par la perspective de me trouver en compagnie d'une personne d'à peu près mon âge. Je me penchai et chuchotai à Bijou de me rappeler son nom. Elle me répondit avant de se précipiter vers lui, en criant : « Oncle Ethan ! »

Nathalie lui faisait signe d'ôter ses chaussures et je le vis lever les mains comme s'il était agressé. Je suivis Bijou au salon, où elle s'était arrêtée et attendait qu'il vienne la saluer. Tandis que Nathalie se dirigeait vers Deirdre, il se tourna vers nous.

« Je te présente mon amie Willa », dit Bijou. Je rougis en arrivant derrière elle.

« La fameuse Willa », dit-il. Il y avait une pointe de moquerie dans sa façon de prononcer ces mots, et je lui souris d'un air gêné.

« Enchantée, dis-je.

— Où est-ce qu'on met les manteaux déjà ? » Il me regarda droit dans les yeux et sa question resta en suspens entre nous.

« Oh, dans ce placard. » Je désignai l'endroit derrière son épaule. Il tenait sa veste pliée sur ses bras et me la tendit d'une main. Je la regardai et, sans le vouloir, ma main se leva promptement pour rencontrer la sienne. Il rit.

« Je plaisante », dit-il en rangeant lui-même sa veste. Mon visage s'empourpra et j'allais me détourner. « Attends, dit-il. Willa quoi ?

— Chen, répondis-je.

— Non. Quelle Willa a inspiré ton prénom ? »

Je le dévisageai. Ce n'était pas du tout ce qu'il avait demandé.

« Par exemple, Willa Cather ? dit-il. Ou *Willa*, la nouvelle de Stephen King ?

— Ah, dis-je. Cather. Ma mère l'aimait bien quand elle était étudiante. »

C'était une information nichée dans les profondeurs de mon cerveau. J'avais l'impression d'avoir juré à l'intérieur de l'appartement : je n'avais jamais évoqué ma mère avec eux sans y être invitée. « Je vais aller chercher un pull », dis-je. J'allai m'asseoir dix secondes sur mon lit et pris un cardigan même si le chauffage était allumé. Je savais que la mère de Nathalie avait vécu dans cette pièce et je regardai autour de moi avec circonspection. Je me sentais tellement bête de ne pas avoir compris qu'elle n'était plus en vie. Cela crevait-il les yeux ? Je ne m'étais jamais demandé pourquoi je ne l'avais pas vue en chair et en os. J'étais habituée à ce que la famille soit une sorte d'abstraction.

*

Quand je revins dans la salle, tout le monde avait changé de place. Bijou apporta une tasse d'apéritif à Ethan qui se dirigea vers la desserte d'alcool pour y ajouter un trait de whisky. Il laissa la bouteille débouchonnée et retourna là où Bijou l'attendait, à côté de Gabe. Nathalie et Deirdre étaient dans la cuisine, tandis que Tom et Paul regardaient le paysage par la fenêtre du fond, ce dernier lui désignant quelque chose du doigt. J'avais l'impression d'être à une fête, d'être à l'école, avec plein de groupes autour de moi, sans savoir lequel rejoindre. Lequel était le plus sûr ? Je me sentais trop timide pour aller jusqu'à Bijou alors qu'elle était en compagnie de Gabe et d'Ethan. Je sentis ce dernier me jeter un rapide coup d'œil, puis il se pencha vers Gabe pour lui glisser un mot. Gabe regardait droit devant lui et fronça les sourcils en l'écoutant. Je replaçai mes cheveux derrière mon oreille et me dirigeai vers la cuisine pour voir si Nathalie avait besoin d'aide. En chemin, je revissai le bouchon de la bouteille de whisky et pris un bol vide dans lequel ne restait que le sel des amandes Marcona

qui avait toutes été mangées. Je laissai le pull que j'avais pris dans ma chambre sur le bras du canapé.

« Est-ce que j'apporte d'autres amandes ? » demandai-je alors que j'ouvrais la porte de la main gauche tout en levant le bol de l'autre. Je poussai la porte avec ma hanche, reconnus mon besoin impérieux de paraître décontractée, de dire : *Moi aussi j'habite ici*. Ce besoin se mélangeait à mon désir d'avoir une tâche à accomplir, de pouvoir m'abriter derrière l'excuse d'être au travail. Deirdre n'avait pas quitté Nathalie d'une semelle, offrait quelque suggestion, et je voyais les rides au coin de la bouche de Nathalie se creuser alors qu'elle serrait la mâchoire. Je voulais tellement me rendre utile.

« Il n'y en a plus ? dit-elle. Est-ce que tu sais...

— Ouais », dis-je en mettant la main dans l'armoire et en remplissant le bol d'amandes. Elles tintèrent comme de petites pierres. « Et les olives ? » Il y en avait un bocal caché derrière les épices, des olives Castelvetro, les seules qu'aimait Nathalie.

« Oui, Ethan adore celles-là. En fait, Deirdre, est-ce que tu pourrais les mettre sur la table près des garçons ? Willa, tu te souviens que je t'ai montré l'autre jour le genre d'assaisonnement qui plaît à Gabe ? »

Deirdre ramassa les bols, pas assez maligne pour comprendre qu'elle était bannie. Je me rapprochai de Nathalie en me demandant si elle allait me dire que tout cela n'était qu'une ruse et qu'elle était plus à l'aise en ma compagnie

« Les anchois ? ajouta-t-elle rapidement. Ils sont dans le frigo.

— Ah oui, c'est vrai, dis-je en faisant volte-face. Nous sommes huit, donc deux fois plus de vinaigrette ? » Elle hocha la tête et je fis glisser quatre anchois luisants et visqueux dans un bol en plastique. Nathalie m'avait montré comment utiliser les dents d'une fourchette pour les écraser afin d'en faire une pâte. Je hachai deux échalotes que je plaçai dans un bocal à conserve, puis j'y versai du vinaigre, saupoudrai de sel et de poivre

et ajoutai les anchois. Je remis le couvercle et présentai le bocal à Nathalie. L'assaisonnement devait reposer un moment avant l'étape suivante, que je ne connaissais pas. Elle m'avait seulement appris le travail de préparation.

« Je vais finir ça avant qu'on passe à table. » Elle avait une poire à jus dans la main et un tablier roulé au-dessus des hanches, ses lèvres teintées d'un soupçon de rouge. Je repensai à la tasse que j'avais vue plus tôt et la cherchai des yeux, mais elle buvait dans un verre à vin, ceux qu'ils sortaient pour les grandes occasions.

« Est-ce que tu veux le goûter ? dit-elle. Tu aimes le vin, n'est-ce pas ? » Je hochai la tête (ne se souvenait-elle pas qu'elle m'en avait déjà offert ?) et elle prit un autre verre, mais sans pied. « Celui-ci est trop léger pour Gabe, donc je le garde pour moi. Merci d'être là. » Elle en versa dans mon verre et trinqua avec moi. « Où est-ce que... » Sa phrase resta en suspens un instant, puis elle ramena son verre devant ses lèvres. « Que fait ta famille aujourd'hui ? » demanda-t-elle.

Elle m'avait parfois posé des questions sur ma famille, mais sans assez d'attention pour vaincre ma réserve. *Mon père habite ici, ma mère habite là, je ne rentre pas beaucoup à la maison.* Je changeais de sujet et il était facile de la détourner des questions indiscretes.

« Ma mère est avec la famille de mon beau-père à Long Island, je crois », dis-je. La lumière transperça le vin, dont le velouté me monta à la tête. « Je n'y vais presque jamais.

— Lillian est avec la famille de son mari, ce qui est un peu un soulagement, parce que ses enfants sont... » Elle s'arrêta un instant en se rappelant qu'elle me l'avait déjà dit, qu'elle avait balayé d'un revers de main ma plainte au sujet des enfants de sa sœur seulement quelques heures plus tôt, puis elle se mit à parler encore plus vite. « Pesants, comme tu le sais, et Jen n'est pas revenue pour Noël depuis des années, et mon père est en croisière avec sa nouvelle petite amie, dit-elle d'une voix pleine de dédain. Donc nous sommes toutes les deux abandonnées. » Je la regardai

avec curiosité tout en sirotant le vin qu'elle m'avait servi. Nathalie pensait que nous étions toutes les deux abandonnées.

Elle prit une gorgée. « Je n'arrive pas à y croire... Deux ans. » J'essayai de réfléchir à la meilleure façon d'exprimer ma compassion, mais elle secoua la tête en se ressaisissant. « Bijou est ravie que tu sois ici. » Elle posa le verre de vin à côté de la cuisinière. « Moi aussi. »

J'étais trop gênée pour répondre quoi que ce soit, même si les pensées mélodramatiques se succédaient dans ma tête. *Je ne voudrais être nulle part ailleurs. Je suis tellement contente que vous m'ayez invitée. En un sens, je vous aime tous ?* Une minuterie sonna, Nathalie sortit les pommes de terre sans trouver les maniques, je finis mon verre de vin, et elle me renvoya de la cuisine avec un plateau de fromages. Je remarquai les hortensias, disposés autour de la pièce, épanouis et bien droits. Je regrettais de ne pas avoir dit à Nathalie ce que j'avais fait, de ne pas recevoir le mérite du second souffle des fleurs.

*

« Est-ce que tu connais la nouvelle de Stephen King ? » demanda Ethan en prenant place à côté de moi à table. Nathalie nous avait demandé de nous asseoir et j'avais été la première à m'installer. Je bougeai légèrement sur mon siège. J'avais espéré être calée entre Nathalie et Bijou. Je songeai à me lever pour aller remplir mon verre d'eau au frigo et me rasseoir à une autre place, mais dès qu'il ouvrit la bouche, les autresappliquèrent autour de la table, chacun choisissant une chaise. Bijou se glissa sur le siège à ma droite.

« La nouvelle de Stephen King ? » Je sortis la serviette de son anneau de cristal sur l'assiette.

« Celle dont tu portes le nom, dit-il.

— Je n'ai jamais rien lu de Stephen King.

— *Willa* n'est pas très connue. Mais rien du tout ? Pas même *Ça* ? Ou *Carrie* ?

— J’ai vu l’adaptation cinématographique de *Carrie* », mentis-je. J’en savais assez sur l’intrigue : une fille seule, un seau de sang, une vengeance. J’étais ma serviette sur mes genoux en glissant les coins sous mes cuisses.

La table était magnifiquement dressée. Je découvrais qu’elle disposait de rallonges en demi-lunes, idéales pour un festin prolongé. Elle était en bois recyclé, drapée de plusieurs nappes et chemins de table en dentelle que Nathalie avait superposés et qui laissaient entrevoir le bois ici et là. Il y avait un pichet en verre couvert de rosée, rempli d’eau, de glace et de citrons coupés en fines lamelles. Il y avait deux bouteilles de vin rouge déjà ouvertes sur la table, mais tout le monde avait un élégant verre à vin rempli à moitié d’un blanc frais, moi y compris. Ils ne me laissaient pas boire ni même m’asseoir avec eux à chaque dîner. Parfois, quand Gabe et Nathalie étaient tous les deux à la maison, ils me congédiaient en douceur en disant : « Nous n’avons besoin de rien d’autre, Willa. » Je savais que c’était à moi de me nourrir et je courais acheter un sandwich ou grignotais ce qu’il y avait dans mon mini-réfrigérateur.

Les accompagnements étaient éparpillés un peu partout sur la table : pommes de terre au romarin dans un plat en porcelaine à motifs bleu et blanc, haricots verts à la sauce tomate mitonnés dans une cocotte rouge Le Creuset. La purée de pommes de terre était amoncelée en nuages dans un grand bol blanc. Une corbeille tapissée de serviettes à carreaux regorgeait de petits pains, avec de part et d’autre des rondelles de beurre tendre dans des plats transparents. Nathalie était toujours dans la cuisine, et je la vis se pencher et allumer la lumière du four.

« Et donc, tu fais quoi dans la vie ? » demandai-je à Ethan. Je voulais parler à Deirdre, mais elle était trop loin et je ne voulais pas rester silencieuse.

« Il étudie, dit Bijou.

— Je n’ai plus qu’un semestre en doctorat, dit-il. Littérature comparée. Et j’enseigne. À Princeton. Nathalie aussi a étudié là-bas, mais j’ai de

meilleures notes. »

Je regardai vers elle. Elle ne pouvait pas nous entendre.

« Tu as étudié à l'université ? »

Je hochai la tête et il continua à me regarder. « J'ai fait des études de psychologie », dis-je. Je ne voulais pas lui donner le nom de ma petite fac qui n'appartenait pas à l'Ivy League.

« La littérature est une sorte de psychologie. » À l'écouter, il paraissait avoir bien plus de vingt-huit ans, comme s'il avait déjà un travail, une maison ou une vie. « Tu aimes lire ?

— Je lis beaucoup de poésie. » Je ne l'avais encore dit à personne, mais c'était bel et bien la vérité.

« Je n'ai pas lu de poésie depuis mes premières années de fac, dit-il. Tu aimes qui ? »

J'avais déjà ouvert la bouche pour répondre lorsque Nathalie m'appela. « Excuse-moi », dis-je avec un sentiment d'importance.

« Tu peux m'aider à apporter ça ? » Nathalie désigna un long plateau ovale sur le comptoir contenant quatre filets de porc coupés en morceaux de cinq centimètres d'épaisseur. Elle émietta le romarin et le saupoudra par-dessus. « J'ai quasiment fini. »

Alors que je posais le plateau au milieu de la table, Nathalie lança d'une voix chantante : « *Le dîner est prêt.* » Les invités poussèrent des *oh* et des *ah* en chœur et commencèrent à se servir.

« Portons un toast », dit Gabe. Il leva son verre et tout le monde l'imita. « À Deirdre, Paul et Tommy pour avoir fait le déplacement jusqu'ici, à Ethan pour en avoir fait autant, et à Nathalie pour nous avoir préparé ce délicieux repas. »

Bijou le regarda fixement.

« À Bijou pour l'avoir aidée à s'occuper du repas, bien sûr, et à Willa pour nous aider à nous occuper de Bijou. »

Pourrai-je jamais entendre mon nom de façon ordinaire, pas comme si on allait me faire une remarque ? Tout le monde trinqua et je sentis mes doigts picoter. J'avais été la dernière. J'avalai une gorgée. Il y eut une brève accalmie pendant que chacun tirait sa serviette du rond, attrapait sa fourchette et passait pommes de terre et haricots verts à son voisin.

Paul fut le premier à briser le silence. Il demanda à Gabe comment cela se passait à l'hôpital et ajouta qu'il avait entendu dire que Gabe était souvent en déplacement. Deirdre essaya de servir un généreux tas de haricots verts à Tom qui bouillit intérieurement. Bijou se pencha vers Nathalie et lui murmura quelque chose à l'oreille. Je me sentais exclue, coincée à côté d'Ethan. Je tendis la main pour attraper le plat d'accompagnement le plus proche – du chou frisé sauté avec de petits haricots blancs et des oignons – et j'en versai une cuillerée dans mon assiette.

« Bijou ? interrompis-je. Tu en veux ? » *Je suis votre invitée*, pensai-je de manière irrationnelle.

« Bijou, ma chérie, comment se passe ton année scolaire ? » demanda Deirdre. Je fus soulagée de me trouver physiquement au milieu d'une conversation, même si je n'y étais pas incluse.

« Ça se passe bien, dit Bijou.

— Bijou adore l'école, dit Gabe. Et elle étudie toujours le mandarin et devient vraiment bonne.

— Je ne suis pas *bonne*, papa, c'est ma première année.

— Mais le mandarin est difficile, ma chérie », dit Nathalie. Je vis Deirdre jeter un coup d'œil dans ma direction en entendant le mot *mandarin*. « Ça peut prendre plus de dix ans pour le parler couramment, à moins d'être en immersion, dit Nathalie à l'ensemble des convives.

— Donc... Willa, dit Paul. Tu es avec eux depuis combien de temps ?

— Depuis la fin août.

— Juste après que Machine soit partie, dit Deirdre à Paul avant de se tourner vers moi. Et tu viens d'où ?

— Du New Jersey ». Mais comme je m'y attendais, ils inclinèrent légèrement la tête sur le côté, formulant la suite de leur question en fronçant les sourcils. J'en connaissais la signification, alors je répondis : « Je suis à moitié chinoise, si c'est le sens de la question.

— Ta mère ou ton père ? demanda Paul aimablement.

— Mon père est né à Taïwan.

— Dans *Willa*, la nouvelle de Stephen King, est-ce que quelqu'un connaît le rebondissement de l'intrigue ? » coupa Ethan en moulinant sa fourchette dans un tas de purée de pommes de terre. « Willa, notre dernière invitée en date, tu ne le sais pas ? » Je sentis mes cheveux coller à ma nuque en secouant la tête.

« Ils sont amoureux. C'est une histoire d'amour. Un homme se réveille dans son train qui vient d'avoir un accident et il ne trouve pas sa fiancée parmi les décombres. »

Au mot *fiancée*, je me souvins que Nathalie avait dit qu'Ethan en avait une. C'était en partie la raison pour laquelle, quand ils parlaient de lui, je m'attendais à ce qu'il soit beaucoup plus âgé. Où était-elle ? Ethan coupa un morceau de sa tranche de filet mignon et le planta dans le côté gauche de sa bouche tout en continuant à parler.

« Les autres passagers lui disent que le train est sur le point d'arriver, mais il ne peut pas aller la chercher, c'est trop dangereux pour lui. Mais comme pour Orphée, c'est plus fort que lui. Bijou, dit-il en se tournant vers elle, qui est Orphée ?

— Le mari d'Eurydice, répondit-elle comme si elle était chronométrée. Il est descendu aux Enfers pour la ramener à la vie, mais Hadès a dit qu'il ne devait pas la regarder pendant qu'ils marchaient vers la sortie, et il l'a fait quand même. »

Il tendit le bras derrière mes épaules pour lui ébouriffer les cheveux. Ses manches étaient retroussées jusqu'aux coudes, et je remarquai que son bras était recouvert de poils si blonds qu'ils en étaient presque transparents.

« Tu te souviens quand je te lisais toutes ces histoires, Bee ? Tu n'oublies rien. » La voix d'Ethan avait le même timbre que celle de Nathalie, mélodieuse avec une pointe rauque, mais dès qu'il ouvrait la bouche, il semblait très puissant et arrogant, alors que Nathalie avait une sorte de charme confiant.

« Alors c'est vrai, dit-il. Un homme amoureux n'a pas les idées claires ! J'ai pas raison, Gabriel ? » Gabe retira ses lunettes pour les nettoyer. « Sur le chemin de la ville, il est presque mis en pièces par un loup, mais ce n'est pas très important dans ma version condensée. Il retrouve Willa dans le box d'angle d'un bar, toute seule. Musique, lumières, vitres embuées. »

C'était étrange de l'entendre raconter une histoire à propos d'une femme portant le même prénom que moi. Je n'avais rencontré personne d'autre qui portait ce prénom. Il paraissait tellement vieillot, comme les boules de naphthaline et la lavande. *Willa dans le box d'angle d'un bar, toute seule*. Comme une moquerie. « Il parle de l'accident et des autres passagers, et il essaie de la convaincre de revenir à la gare et de monter dans un autre train.

— Qui remonterait dans un train juste après avoir eu un accident ? » dit Deirdre avant de prendre une bonne rasade de vin. Tout le monde était passé au rouge, le premier verre ayant coulé dans nos gorges comme du petit-lait. Je m'étais servie de la bouteille la plus proche, j'avais rempli mon verre assez haut quand tout le monde regardait ailleurs pour ne pas avoir à me resservir. Bijou tapota les dents de sa fourchette contre son assiette, envoya de petites vibrations métalliques sur la table.

« C'est un peu le problème, Dee, dit-il. Ils ne peuvent pas. Parce qu'on apprend qu'ils sont morts dans l'accident. Qu'ils sont des fantômes, comme tous les autres passagers, et c'est seulement quand ils le comprennent qu'ils

voient une affiche placardée sur la gare annonçant qu'elle sera démolie. C'est comme s'ils étaient au purgatoire, mais la seule chose qui les retient, c'est leur propre déni. »

Il prononça cette dernière phrase avec emphase, comme si elle soulignait le reste de son discours, mais cela donna l'impression que la boucle restait ouverte, et nous attendions tous qu'elle soit refermée. Je me demandais si Ethan était ivre. Peut-être que si je l'avais été davantage, j'aurais trouvé cela amusant.

« Oui, la vie est fragile, l'amour est aveugle et le déni fait souffrir, dit Nathalie comme si elle avait déjà entendu cela. Est-ce que quelqu'un veut reprendre du filet mignon ?

— Nathalie, tout est délicieux », dis-je, en me rendant compte que je ne l'avais pas complimentée, même si j'avais déjà fini mon assiette. Tout le monde acquiesça dans un murmure. Gabe prit un autre morceau et Tom fit de même. Deirdre se servit une autre portion de haricots verts. Je pris une autre cuillerée de purée de pommes de terre. Mon regard passa de Nathalie à Ethan. Ils étaient jeunes pour avoir perdu leur mère. Cette pensée me fit songer à ma propre mère, une image fugace où je la revis quelques Noëls plus tôt en train de sortir le canard du four, une bretelle de soutien-gorge rose descendue quasiment jusqu'à son coude, son comptoir de cuisine couvert de tasses et de casseroles. Le canard était trop cuit, première fois qu'elle essayait cette recette. J'avais voulu l'aider à faire la vaisselle, mais cela semblait interminable. Alex, ses yeux comme ceux de ma mère, me montrait sa collection de jeux vidéo dans le salon. Je battis des paupières et renvoyai le souvenir dans sa cage.

Durland, État du New Jersey, 2005

Même si la porte d'entrée n'était souvent pas fermée à clé chez ma mère, je n'entrais dans notre maison que par l'arrière, où il y avait une petite pièce avec un mur de fenêtres qu'elle appelait la véranda. Elle y gardait des plantes d'intérieur, des oiseaux de paradis et des oreilles d'éléphant, à côté de fauteuils de lecture et d'une table pour enfant à laquelle j'avais joué à prendre le thé avec mes ours en peluche.

Je n'avais pas beaucoup de souvenirs de ma mère et de mon père dans la même pièce. Je ne les avais connus que séparés. J'étais trop jeune quand ils avaient divorcé pour pouvoir me souvenir d'eux ensemble. Mais bien sûr, je voyais d'autres familles, à l'école ou chez elles, à des rencontres sportives ou à la remise des diplômes. D'autres parents avaient rendu service à ma mère au fil des ans : ils venaient me chercher à l'école, m'emmenaient chez eux pour le déjeuner, me gardaient à dîner, m'accompagnaient au centre commercial. Les autres mères étaient tellement plus posées, plus assurées, les cheveux en casque blond et le menton incliné vers moi. Les pères étaient présents. Ils n'étaient pas très sollicités, mais je les voyais quand même. La façon dont ils faisaient leur entrée et embrassaient le sommet des têtes, desserraient leur cravate et remontaient leurs manches avant de se baisser jusqu'au sol pour ramasser quelque chose par terre, attrapaient les bols dans les placards du haut et transportaient des choses d'une pièce à l'autre. On leur en demandait si peu

– il était difficile de comprendre comment quelqu'un pouvait être incapable de remplir ce rôle.

J'essayais de me souvenir de mes parents ensemble. Je me creusais la tête. Pouvais-je les revoir tous les deux dans le même lit, ou en train de me préparer le petit déjeuner, le bras de mon père autour de l'épaule de ma mère ? Tout ce dont je me souvenais, c'était le premier Halloween qui avait suivi son départ. Il était venu me rendre visite après que j'avais fait le tour du quartier pour demander des bonbons. J'étais déguisée en fantôme, un costume blanc qui s'attachait autour de mon cou et flottait autour de mes poignets. Il était assis dans le fauteuil de lecture de la véranda et avait l'air si mal à l'aise, si peu à sa place. Comme s'il était un visiteur. Comme s'il n'avait jamais vu cette pièce auparavant. Comme s'il avait vécu toute sa vie ailleurs.

Les oreilles d'éléphant s'affaissaient, les tiges mourantes traînant leurs feuilles sur le sol. Le fauteuil de lecture de ma mère était devenu son siège d'allaitement, et à côté se trouvaient une tétine égarée, un bavoir bleu taché, le coussin sur lequel elle posait Alex lorsqu'elle ouvrait sa robe de chambre pour le nourrir. Le fauteuil était tourné vers les fenêtres et un torchon maculé pendait par-dessus le dossier. *Beurk*, pensai-je en me dirigeant vers les escaliers. Je n'avais pas allumé la lumière, donc je n'avais pas vu un autre bavoir, un petit de couleur blanche, sur la première marche, et quand j'avais posé le pied dessus, j'avais glissé. Je m'étais rattrapée à la rampe mais pas avant de m'être cogné le tibia sur cette même première marche. Je m'étais écroulée par terre, mon mollet entre mes mains. La douleur était si vive et fulgurante que mes yeux picotèrent et se remplirent de larmes. *Aïe*, articulai-je distinctivement dans ma tête. J'étais tellement douée pour ne faire aucun bruit, me dis-je en serrant les lèvres. Puis j'avais entendu s'ouvrir la porte en haut de l'escalier et je m'étais redressée.

La première fois que j'avais rencontré Ray, je ne l'avais pas détesté. Je ne savais pas que j'en avais le droit. Je me rappelais qu'il regardait *Cops*

dans le salon et me laissait voir des flics bloquer des bras derrière le dos, jurer, menotter, donner des coups de pied. Il me semblait que c'était mal d'assister à une pareille violence, qui s'exprimait sans retenue et restait impunie, et je sortais de la pièce, mal à l'aise, tandis qu'il tapait dans ses mains comme si c'était du football américain.

« Hé ! avait-il dit en commençant à descendre l'escalier.

— Bonsoir, avais-je dit en montant les marches comme s'il m'avait salué.

— Il est quelle heure ? *Hé* », avait-il répété. Nous étions au milieu de l'escalier et il avait empoigné ma manche pour m'arrêter. « Tu sais l'heure qu'il est ?

— Pas précisément. » Il était inutile de lui répondre, il parlait comme s'il ne m'entendait pas.

« Et tu nous réveilles ? Tu réveilles Alex ?

— Personne ne s'est réveillé. » Ma voix était posée même si je sentais mon cœur battre dans ma gorge, dans mes poignets, dans mon tibia douloureux. Alex dormait. Sinon je l'aurais entendu pleurer, comme je l'entendais pleurer tout le temps.

« Tu me vois pas, là, devant toi ? »

Je plantai mes yeux dans les siens, remplis de veines rouges. Ils étaient d'un marron clair pas très différent de la couleur des miens. Il avait l'haleine chargée, comme s'il ne s'était pas brossé les dents. Je penchai la tête, en prétendant ne pas être affectée. Je ne savais pas d'où cela venait, mais je savais que je ne devais pas lui montrer que je ressentais quoi que ce soit. Je pensai à ma mère, qui avait le sommeil léger, qui avait dû se redresser sur le coude après l'avoir senti se lever, qui avait dû écouter chaque mot.

« C'est quoi le problème ? » dis-je à haute voix. Ce n'était pas une réponse appropriée, mais je voulais que ma mère m'entende, qu'elle perçoive que ma voix ne tremblait pas.

« Baisse le ton, dit Ray. Ma famille dort. » Il retourna dans la chambre et ferma la porte derrière lui avec un bruit sourd. Ma poitrine se dégonfla, mon pouls était encore irrégulier. Comme toujours. Parfois, je souhaitais que Ray soit aussi dur ou aussi intéressant qu'il croyait l'être. Dans ce cas, il commettrait peut-être un acte suffisamment extrême pour me décider à partir. C'était un gars normal qui avait juste un peu de mal à gérer sa colère, quelqu'un qui criait ou balançait des objets, mais qui ne frappait jamais. C'était probablement la raison pour laquelle ma mère pensait que ce n'était pas grave. Son père – mon grand-père –, lui, frappait. C'était le genre de personne capable de remporter un débat, un professeur d'histoire avec une mémoire encyclopédique et un problème de boisson. Chaque jour, il buvait cinq whiskies et la questionnait à table sur les généraux de la guerre de Sécession. Si elle se trompait, elle avait un bleu sur le haut du bras, au-dessus du genou, sur la partie molle de son ventre – n'importe quel endroit couvert par ses vêtements. À certains égards, Ray ne lui ressemblait en rien : un agent de sécurité qui ne buvait que de la bière, pouvait sortir deux arguments sans consistance, mais était facilement vaincu. C'était comme si elle croyait que l'intellect était la chose à fuir.

J'entendis leur matelas grincer une fois que Ray se remit au lit et je redescendis. Je n'avais pas dîné. J'avais l'habitude de déambuler dans la maison et de remarquer l'évier rempli d'assiettes et de casseroles, les toiles d'araignées qui s'étendaient à partir des coins, les restes de nourriture qui durcissaient dans les assiettes, mais cela me donnait seulement envie de critiquer ma mère, pas de l'aider à garder la tête hors de l'eau. Je regardais tout cela et me déchargeais de ma responsabilité. C'étaient les restes de sa nouvelle famille, à laquelle je n'appartenais pas. Si quelqu'un m'avait posé la question, ce qui n'était jamais arrivé, j'aurais dit que ma mère ne me préparait jamais à dîner. Mais elle le faisait, de temps en temps. Sinon, comment une casserole de spaghettis à la sauce bolognaise aurait-elle fait son apparition sur la cuisinière certains jours de la semaine ? Parfois, il

s'agissait de poivrons farcis de dinde hachée ou de soupe de poireaux aux pommes de terre. Offrandes préparées et laissées sur le feu, à consommer seule. Elle avait déjà commencé à se détacher des autres aspects de la maternité que j'attendais d'elle : me gratter le dos pendant que je m'endormais, venir me chercher à l'école, remplir mes formulaires d'autorisation ou assister à la rentrée scolaire. Et donc je détestais cette minable offrande à partager avec les envahisseurs de notre maison. Je souhaitais que les casseroles restent vides. Je souhaitais qu'elle me laisse mourir de faim et qu'on en finisse.

OceanofPDF.com

Kent, État de New York, 2005

Nous appelions ma grand-mère Nai Nai parce qu'elle était la mère de mon père. Il existait un autre mot pour désigner la grand-mère maternelle mais, ma mère n'étant pas chinoise, je ne connaissais pas le terme. Cet été-là, j'étais restée avec mon père, et Nai Nai était également venue passer une semaine chez lui. Ils lui avaient installé un lit dans leur bureau du rez-de-chaussée pour qu'elle n'ait pas à monter les escaliers. Elle nous cuisinait des œufs au thé, de la poitrine de porc et du riz frit, et regardait des films dans le salon. Je voulais lui poser des questions, mais je ne savais pas comment m'y prendre.

J'avais toujours su que mon grand-père était mort quand mon père était âgé de vingt-six ans, juste après ma naissance. Dix ans de plus que moi, cela semblait adulte, mais j'imaginai que c'était aussi un peu jeune. Peut-être que cela l'attristait que son propre père n'ait jamais rencontré ses filles ou sa femme actuelle. Je me demandais si son père lui manquait, comme le mien me manquait. Dix ans de plus ne suffiraient pas.

Même si mon père ne parlait pas beaucoup de son enfance, il me semblait en connaître la mythologie par cœur, comme s'il s'agissait d'une bande dessinée que j'aurais feuilletée quotidiennement étant enfant. Parfois, je ne savais pas trop comment j'avais entendu ces histoires, ou pourquoi elles m'apparaissaient comme des pierres précieuses, mais je me raccrochais à elles, à ces rares choses que je savais : qu'il était venu vivre

ici quand il avait dix ans sans connaître un mot d'anglais et s'était présenté à l'école publique ; qu'il regardait des sitcoms pour apprendre la langue ; qu'on l'avait plaqué un jour contre son casier tout en lui étirant les yeux ; qu'il avait été suspendu pour avoir poussé un enfant dans une poubelle après avoir été traité de chinetouque. Une fois, j'avais trouvé ce mot enfoncé entre les lattes de mon casier, griffonné sur un dépliant pour le concours de talents de l'école. Je l'avais tenu entre mes mains, soudain consciente du sang qui pulsait entre mes oreilles. J'avais songé à le rapporter à la maison, mais mon père ne devait venir me chercher que onze jours plus tard. Si je le montrais à ma mère, il faudrait que je lui explique ce que c'était – cette sensation brûlante, oppressante. Je l'avais soigneusement plié en trois, glissé entre mes livres puis jeté dans des toilettes désertes.

Un jour, Nai Nai était dans la cuisine. Une casserole d'eau bouillait sur le feu et elle avait disposé les ingrédients pour le riz frit sur le comptoir. Son riz était différent de celui des restaurants, ces grains durs et brunâtres qui tombent du carton comme des cailloux. Sa recette était simple et colorée : du riz blanc parsemé de petits pois, de lamelles de jaunes d'œufs, et de crevettes et de jambon coupés en dés. Elle semblait contrariée que ce plat nous plaise tant, disait que le riz frit était bon pour accompagner les restes, mais elle nous le préparait quand même.

Je me tenais timidement devant la porte. « Est-ce que je peux t'aider ? » demandai-je.

Elle sortit un long rectangle de poitrine de porc de la marmite et le passa sous l'eau froide de l'évier. « Pendant que ça refroidit, tu peux couper les crevettes. Ton père les a prises trop grosses. »

Je me plaçai à côté d'elle et attrapai le sac humide de crevettes grises. Elle utilisait normalement les mini-crevettes précuites surgelées, pas plus grosses qu'un petit doigt, et mon père en avait achetées des fraîches, dont chaque anneau était plus grand que mon index. Le couteau tranchait laborieusement pendant que je les coupais en trois. Ça me faisait bizarre de

tenir un couteau. On ne cuisinait pas chez ma mère et on ne hachait jamais rien ensemble, et j'espérais que je le faisais correctement. Je voulais lui demander comment était mon père quand il était enfant. Et aussi comment *elle* était quand elle était enfant. Ma langue restait immobile dans ma bouche. « Tu as des frères et sœurs ? finis-je par dire.

— Tu as rencontré ma sœur. Elle est venue à New York cette fois-là, le jour de mon anniversaire, il y a dix ans.

— Ah oui », dis-je. J'entrevois un souvenir : un plateau tournant à une grande table en verre, avec une minuscule tasse de thé, le spectacle des assiettes tournoyant incessamment. « Mais je ne me rappelle pas lui avoir parlé.

— Tu ne pouvais pas ! Elle ne parle pas beaucoup l'anglais, et vous les enfants, aucune de vous ne parle le mandarin ou le shanghaien.

— Ah. Tu parles quelle langue avec ta sœur ?

— On parle en shanghaien, dit-elle.

— Qu'est-ce qu'il y a de différent dans le shanghaien ? »

Elle découpait une omelette jaune et plate en fines lamelles. « C'est plus doux. Mélodieux.

— Est-ce que papa le parle ?

— Non, non. Ton père a appris le mandarin. On était à Taïwan. Mais maintenant... » Elle poussa une expiration. « Maintenant, il ne parle plus rien du tout. » Elle inclina sa planche à découper couverte de poivrons et d'omelette dans un wok en inox qui était posé sur la cuisinière et déjà rempli de riz. « Il est important que le riz soit de la veille, dit-elle. Même de l'avant-veille, c'est bien. Il ne faut pas qu'il soit frais. » Elle fit tourner le riz dans l'huile, puis creusa un petit puits au centre d'où l'on apercevait le fond du wok. Elle rajouta de l'huile et cassa un œuf dans l'espace vide. Je regardai ses mains pendant qu'elle était à l'ouvrage : elles étaient ridées, mais semblaient douces, hydratées, d'un éclat presque iridescent. Des doigts longs et fins et des ongles propres et recourbés. Elle mélangea le

jaune d'œuf, qui fut absorbé puis disparut dans le riz. Je l'avais entendue raconter qu'elle avait détesté cuisiner pour toute la famille de son mari au début de leur mariage, mais si elle détestait aussi cuisiner pour celle de son fils, elle n'en fit pas mention. Peut-être qu'il serait plus facile de lui poser des questions plus tard, après avoir passé plus de temps avec elle et gagné en décontraction. Elle me fit signe de verser les crevettes dans le wok. Je m'exécutai et les regardai rosir. Le wok grésilla, la vapeur s'éleva et, l'espace de quelques secondes, je me sentis dissimulée par son rideau.

« Papa était comment quand il était petit ? » dis-je précipitamment.

Je crus d'abord qu'elle ne m'avait pas entendue. La vapeur se dissipa et son visage m'apparut à nouveau. Je l'avais toujours connue avec les sourcils dessinés, et ses cheveux toujours noirs étaient striés de quelques fils drus et gris. Les gens disaient parfois que je lui ressemblais quand elle était jeune. Je me demandais si je lui ressemblerais quand je serais vieille. Je me demandais aussi de quelle façon j'aurais été différente si c'était ma mère, et non mon père, qui avait été le parent chinois. Si elle m'avait préparé le matin du congee avec du porc séché plutôt que des pancakes, parlé dans deux langues plutôt qu'une. Ou de quelle façon j'aurais été différente si j'avais grandi protégée sous l'aile de mon père plutôt qu'accrochée à celle de ma mère. Je me voyais m'effiler dans trois directions, et je ne savais pas où je voulais être.

« Quand je travaillais, je rentrais à la maison et les enfants étaient avec leur nounou. J'arrivais et elle leur donnait une friandise, par exemple un biscuit. Il y avait ces biscuits qu'elle rapportait de sa ville une fois par semaine, et elle en amenait un pour chacun des enfants. Et je disais : "Oh, je peux en avoir un morceau ?" Je plaisantais, pour voir ce qu'ils feraient. "Je peux en avoir ?" Et ses sœurs regardaient leur biscuit, en réfléchissant à la quantité à me céder, et ton père... il venait directement à moi et me donnait tout son biscuit. Il ne pensait même pas à en manger un morceau. » Je la

regardai, tandis que cette histoire me perçait jusque derrière les yeux.
« Trop généreux, dit-elle, depuis le départ. »

*

L'été se passa sans événement particulier. Je restais la même personne. Mais un jour, mon père posa devant moi un petit déjeuner différent des autres fois. Un morceau de pain brûlé avec deux noix de beurre en train de fondre. Quatre tranches de lard formant des boucles épaisses, le gras écumant de minuscules bulles blanches. Deux œufs, croustillants sur les bords et tremblotants au centre, qui me fixaient comme des soleils jumeaux que je pouvais ouvrir sur le monde. Le jaune était si vif qu'il tirait sur l'orange, des œufs bio dont les entrailles rappelaient le jus de fruit Sunny Delight. Je regardai mon assiette. Ç'aurait pu être un petit déjeuner servi n'importe où en Amérique, avec une telle quantité de nourriture qu'elle menaçait de déborder de l'assiette. *Normal*, me dis-je, mais cela me fit l'effet d'un séisme. Mon père ne me regarda pas après m'avoir passé l'assiette. Mais j'avais l'impression de reconnaître ce langage. Je mordis dans la moitié du bacon, pressant le flot de gras contre mon palais. Je broyai les parties dures entre mes molaires. Je coupai et mélangeai les œufs jusqu'à ce que leurs couleurs se mêlent, puis je mangeai chaque bouchée, du milieu moelleux jusqu'aux bords de dentelle brûlée. Je trempai du pain dans le jaune, l'utilisai comme une extension de ma langue, lui faisant lécher l'assiette à ma place après l'avoir entièrement terminée.

« Tu dis que tu préférerais vivre avec lui », avait dit ma mère avant mon départ. Elle berçait Alex dans son bras gauche tandis qu'il avait la bouche ventousée à sa poitrine. Ses seins étaient devenus énormes et veinés, et je les voyais tout le temps, si blancs qu'ils en étaient presque bleus, ses mamelons d'un rouge violacé là où ils avaient été pastel, chacun d'eux remplissant toute la bouche du nourrisson. Il tétait pendant qu'elle balançait ses hanches, une serviette sur l'épaule, ses cheveux emmêlés sortant en

boucles de sa queue-de-cheval. « Tu te comportes comme si j'étais une très mauvaise mère, avait-elle dit.

— Tu l'es », avais-je rétorqué. Et même si c'était elle qui l'avait dit en premier, j'avais vu comment ses yeux – ces yeux bleus que j'aurais voulu avoir et qu'Alex avait hérités – s'étaient remplis de larmes, qu'elle avait chassées d'un battement de paupières. « Tu es une très mauvaise mère, avais-je répété.

— Petite veinarde, avait-elle répondu. Passe un bel été avec ton père parfait. »

Quand j'étais revenue à la fin du séjour, j'aurais pu lui dire la vérité, toutes ces journées que j'avais passées dans l'ennui et la solitude, toutes ces nuits où j'avais voulu l'appeler. Mais quand j'étais revenue, je ne lui avais raconté que ce matin-là, les œufs que mon père m'avait préparés, le fait qu'il ait su exactement ce que je désirais.

New York, 2014

En janvier, il y eut une longue pause dans les activités. D'habitude, me dit Bijou, ils allaient skier pendant une ou deux semaines, ou bien s'envolaient pour le Mexique ou pour Hawaï. « Mais, me confia-t-elle à leur retour de chez les parents de Gabe après le Nouvel An, Papa ne peut plus prendre de congés. » Cela signifiait qu'il n'y aurait pas d'école pendant trois semaines, pas de danse le lundi, pas de violon le mardi. Il y aurait eu les leçons de mandarin le jeudi, si Nathalie ne les avait pas annulées.

« C'est les vacances ! dis-je à Bijou le premier lundi sans école. On peut flemmarder toute la journée et regarder des films. » Même si nous avions passé des mois ensemble, nous étions une grande partie du temps en déplacement. J'étais une nounou, mais cela signifiait en réalité que j'étais son berger. Je l'emmenais d'un endroit à un autre, constamment, alors nombre de nos conversations reposaient sur la logistique : nous allions être en retard à la danse, nous devons rentrer pour le dîner, le cours de violon se terminait tôt alors pourquoi ne l'attendais-je pas, il nous restait une heure avant qu'elle aille se coucher, est-ce qu'on ferait mieux de prendre le métro ou de marcher ? Ces vacances d'hiver se profilaient sinistrement devant moi : en fait j'allais devoir la divertir. Je ne pourrais pas me plonger dans un film à onze heures du matin comme je le faisais souvent quand Bijou était à l'école, m'abandonner avec bonheur dans un cinéma vide, les pieds appuyés sur le siège devant moi. Je voulais la convaincre de profiter de leur

téléviseur géant, de leur canapé moelleux – peut-être pourrions-nous nous isoler pendant des heures, à boire du chocolat chaud, les yeux rivés sur l'écran.

« Willa », dit la voix de Nathalie avec légèreté. Je sursautai. Je ne savais pas qu'elle était dans son bureau. « Tu peux emmener Bijou quelque part ? À la patinoire, au musée ? Je ne veux pas qu'elle reste cloîtrée à la maison toute la journée. »

Il faisait moins sept degrés dehors, mais nous étions quand même sorties. Plutôt que d'aller au Rockefeller Center, je l'amenai à un hôtel branché du West Side où une patinoire avait été installée en extérieur. Je m'accrochai à la balustrade et Bijou me dépassa en patinant à reculons. « Tu peux me prendre en photo ? » demanda-t-elle. Je manœuvrai pour m'adosser au garde-corps et je sortis mon téléphone portable. Où avait-elle appris à faire ça ? Nous prîmes ensuite le métro jusqu'aux Cloisters (c'était plus rapide que je ne le pensais, quarante minutes en train express), puis accompagnâmes la foule qui descendait à Washington Heights. La neige reposait lourdement sur les branches en d'immenses rubans ininterrompus, aussi scintillants que la veille au soir. Je portais deux paires de leggings sous mon jean, et mes doigts étaient engourdis par le froid malgré mes gants, mais je n'étais malgré tout pas disposée à admirer une telle magnificence. Dans la boutique de souvenirs, nous nous réchauffâmes en soufflant dans nos mains. « Tu veux un magnet ? » lui demandai-je. Le lendemain, je l'emmenai au Musée d'histoire naturelle à côté de Central Park, où nous décrivîmes des cercles autour de la baleine géante, contemplâmes la faune. Après cela, je fus à court d'idées et je pensai que, si je trouvais une activité d'intérieur, nous ne serions peut-être pas obligées de sortir dans le froid. Après le petit déjeuner, j'apportai une pile de catalogues dans la chambre de Bijou et lui proposai de faire des collages, en parlant fort pour que Nathalie entende. Bijou sortit du papier cartonné et des ciseaux pour découper des zigzags et des cercles festonnés, des bâtons de

colle et des paillettes à scotcher. Je regardai les photos posées sur son bureau.

« C'est ta grand-mère, n'est-ce pas ? » Je me demandais comment la placer au centre de la conversation depuis que Bijou m'avait dit (m'avait rappelé ?) qu'elle n'était plus de ce monde. Nathalie m'en avait sûrement informée, mais j'avais dû être inattentive. Cela m'arrivait parfois quand j'étais mal à l'aise : je n'arrêtais pas de penser à ce que je faisais mal et je n'écoutais pas la personne à qui j'étais soucieuse de plaire. « Qu'est-ce qui te manque chez elle ?

— Beaucoup de choses », dit-elle.

Nous découpons des magazines en silence. On entendait seulement le déchirement du papier glacé, le glissement doux des ciseaux. « Mon grand-père est mort quand j'étais bébé, dis-je.

— Je suis désolée, dit-elle automatiquement.

— Non, c'est juste que... je veux dire que je ne me souviens pas de lui. » Je l'observai ouvrir un tiroir de bureau pour en sortir une règle qu'elle maintint ensuite contre une page de magazine pour la découper. « Tu l'appelais comment ?

— Nana, dit-elle. Je te l'ai déjà dit. »

C'est sacrément laborieux, pensai-je. Puis je la regardai et le lui dis : « C'est sacrément laborieux. » Je lui donnai un petit coup sur le flanc en essayant de la faire rire. « Je demande comme ça !

— D'accord, d'accord. Bon. Elle venait chez nous et elle ne faisait rien parce qu'elle n'a jamais travaillé. Elle a vécu ici quelque temps, mais après être retournée chez elle, elle venait me voir chaque semaine. On imaginait ensemble mon restaurant.

— Ton restaurant ? Ah, celui que tu auras quand tu seras grande ? »

Elle acquiesça d'un signe de tête. « Elle m'emmenait toujours dîner à l'extérieur et elle disait qu'on faisait des recherches. Pour le mien. D'habitude, maman va faire du vélo le lundi soir. On allait dans des endroits

chics. Maman se fâchait contre elle de m'avoir emmenée dans des endroits aussi chics.

— Où par exemple ? » Ma voix était hésitante. Je ne voulais pas qu'elle se referme comme une huître.

« Une fois, on a pris un menu de dégustation de pâtes chez Babbo. » Elle gloussa. « Elle et maman se sont un peu disputées à ce sujet.

— Ta mère ne t'invite jamais à dîner ? demandai-je.

— Jamais que toutes les deux. Avec Nana, c'était comme... un secret. Juste elle et moi. Personne d'autre. »

Je regardai ses genoux jonchés de bleu et de vert et constatai qu'elle avait procédé selon un schéma de couleurs. Le triangle d'une vague, un ovale d'herbe, une larme azur.

« Je vois ce que tu veux dire », dis-je. Je tournai la page, m'arrêtai sur une publicité pour un spectacle d'horreur et découpai l'image d'une clé qui pendait.

New York, 2014

Février : longues journées grises, reprise de l'école et des horaires, retour aux trajets à pied pour aller à la danse et revenir du violon, recommencer à tenir l'étui de son instrument dans ma main gantée, à me brûler la lèvre avec du thé en me hâtant vers l'école, à observer le soleil disparaître de l'horizon avant la fin du dîner. À admirer le crépuscule depuis le salon, chauffage allumé et chocolat chaud sur le feu dans la cuisine.

Chaque fois que Donna lavait mon linge, je trouvais à mon retour des strings en coton pliés en trois dans le tiroir du haut, mon jean repassé et rangé, mes vestes fermées jusqu'au col et replacées sur les cintres. Elle lavait les vêtements de tout le monde trois fois par semaine. Plusieurs machines étaient dissimulées dans un placard et, les premiers temps, je m'occupais de ma propre lessive. Mais un jour, je la fis par hasard en même temps que Donna, qui remarqua à quel point j'avais peu d'effets. Suite à cela, elle venait dans ma chambre le vendredi et ajoutait mes affaires au linge à laver.

La première fois que je repérai un vêtement qui n'était pas à moi, c'était un caraco rose clair, au tissu doux et extensible qui brillait lorsqu'il était froissé à la lumière. Je pensai aller voir Nathalie sur-le-champ pour le lui remettre encore plié. Mais finalement je retirai ma chemise, dégrafai mon soutien-gorge et me tortillai pour le glisser sur mon buste. Mes seins pointaient à travers le tissu fin. Il avait paru trop petit pour moi lorsque je

l'avais tenu entre mes doigts, mais une fois enfilé, il me donnait la sensation d'une seconde peau. J'allais le rendre à Nathalie, mais il était tellement doux. Je passai un tee-shirt par-dessus et le portai le reste de la journée. Le soir venu, il était imprégné de mon odeur, je ne pouvais donc pas le lui restituer. Je le mis toute la semaine et le jetai dans mon panier à linge à l'arrivée du week-end, sans trop savoir où il finirait après avoir été lavé. Ce genre d'erreur n'arrivait pas si souvent. Si c'était quelque chose de flagrant, comme un jean, je le laissais à l'entrée de son dressing et elle le ramassait. Nous ne parlions jamais de ces confusions. Je n'étais même pas certaine qu'elle sache qui déposait ces vêtements. Son dressing occupait toute une pièce. Peut-être ne remarquait-elle jamais qu'il y manquait quoi que ce soit.

*

« *Caaaarrie.* » Sa voix était chantante, enjouée. J'étais allée faire du shopping ce jour-là parce que je savais que personne ne serait à la maison quand je rentrerais avec mes sacs. J'en avais trois en montant dans l'ascenseur, l'équivalent d'une semaine de salaire, et lorsque les portes s'ouvrirent, Ethan était là.

Surprise, je laissai échapper un cri perçant en le voyant. « Pourquoi tu m'appelles comme ça ? Stephen King n'est pas une référence pour un professeur de littérature, non ? » Je repris mon souffle.

« Tu as raison. Je ne l'apprécie même pas particulièrement. Je suppose que j'ai tendance à m'accrocher aux plaisanteries », dit-il. Il se tenait là tranquillement, les mains dans les poches de son jean kaki. « En fait, j'adore le prénom Willa. Il me rappelle mon arbre préféré. »

Je m'appuyai contre le mur pour retirer mes chaussures. Il se tenait si près de moi.

« Le saule pleureur¹, dit-il.

— Qu'est-ce que tu fais là ? Je croyais que tu étais retourné à la fac.

— Je trouve la bibliothèque un peu... étouffante sur le plan créatif, pour ma thèse. J'avais besoin de changer d'air. Je vais m'installer dans le bureau de Nat un moment puisqu'il y a un canapé-lit. Vu que la chambre d'amis est occupée. Et puis, il y a le dîner de Lillian cette semaine, et compagnie. Tu aimes les saules pleureurs ? On en avait un dans notre jardin quand j'étais gamin. On avait l'habitude de s'installer dessous pour lire.

— Je ne sais pas si j'en ai déjà vu, dis-je. Excuse-moi. » Il me suivit alors que je commençais à me diriger vers ma chambre et je m'arrêtai. « Le dîner de Lillian ?

— Il y en a un de prévu à Morningside Park, dit-il. C'est l'anniversaire de Lillian demain. Elle vient dîner. Est-ce que tu te joindras à nous ? Gabe est excusé, il rend visite à sa mère. Mais je suis sûr que tu le savais.

— Je reviens dans une minute. Si tu veux bien rester ici. »

Il émit un petit rire, leva les mains comme il l'avait fait avec Nathalie et recula. Dans ma chambre, je posai sur le lit les paquets emballés dans du papier de soie et pliai les sacs de courses. Je les rangeai dans le placard par terre avec les autres. Je ne savais pas comment dépenser mon argent en l'absence de loyer à payer, et une petite voix intérieure me soufflait que la réponse ne résidait pas dans l'achat d'une jupe en cuir et d'une écharpe en cachemire mélangé. Mais ce raisonnement s'estompait quand je dormais dans des draps au tissage très dense et des couvertures en mohair faites main.

Il me sembla entendre l'ascenseur et je pensai que Nathalie était rentrée. Mais quand je ressortis, Ethan était parti.

J'avais cru qu'il voulait me parler.

*

En fait, Nathalie avait invité Lillian à dîner à la maison et, après une pause gênée, elle me proposa d'être des leurs. Lillian ressemblait à Nathalie mais en plus ronde, moins anguleuse, les pommettes moins saillantes, les

cheveux qui tombaient en boucles. Elle portait des jeans et des pulls colorés avec des cols cheminée, des bracelets étincelants et trop de fard à joues. *Je ne voudrais pas travailler pour cette femme*, pensai-je. Et au dîner, elles se saoulèrent toutes les deux. Lillian était venue sans ses enfants, c'était juste elle, nous, et Bijou, qui mangeait des haricots verts comme s'il s'agissait d'ours en gélatine. De temps en temps, elle se resservait dans le plat en verre devant elle et en piquait à nouveau une belle fourchette. Je regardai ce qu'il y avait sur la table, toujours affamée. J'avais pris l'un des plus petits morceaux d'omble chevalier, pour ne pas paraître trop gourmande, mais les restes de filets roses gisaient maintenant à moitié mangés dans les assiettes des autres. Il n'y avait rien d'intéressant à portée de main. Le plat de poisson était à l'autre bout de la table et les tomates cœur de bœuf avec des tranches de mozzarella se trouvaient au-delà de deux chandeliers. Près de moi, il n'y avait que les haricots verts et les brocolis. À mes côtés, Ethan tendit le bras au-dessus de la table pour s'emparer d'un petit pain disposé dans un panier en bois avec une serviette en tissu blanc, comme dans un restaurant. Je les imaginai encore tout chauds et je le vis étaler une épaisse noix de beurre à l'intérieur. Mes bras n'étaient pas assez longs pour pouvoir en saisir un. Mieux valait mourir de faim que demander de l'aide à Ethan. Je piquai la dernière tige de brocoli dans mon assiette.

Nathalie, son frère, sa sœur, Bijou, et moi. Je n'aurais pas dû me trouver là, mais j'y étais. Ils allaient sortir pour aller boire des martinis après que j'aurais mis Bijou au lit, me dirent-ils, mais en regardant les bouteilles de vin vides qui jonchaient la table, je doutais qu'ils en soient capables. Nathalie posa une paume sur sa joue. La lumière du lustre au-dessus de nos têtes faisait briller la sueur qui pointait à la naissance de leurs cheveux et sur leurs joues rouges. Ethan sembla s'en apercevoir en même temps que moi et se pencha de nouveau par-dessus la table pour attraper la bouteille de vin posée devant Nathalie.

« Vous êtes rougeaudes toutes les deux », dit-il de façon appuyée.

Nathalie l'ignora. « Bee, tu veux un dessert ? »

Ethan et Bijou avaient les mêmes cheveux d'un blond brillant, comme du champagne dans un verre transparent. Bijou mâcha puis avala trois haricots verts huileux, sa bouche luisante aux commissures. « Tout à l'heure, maman.

— J'ai fait des gâteaux au chocolat sans farine, dit Nathalie. Ceux que tu adores. »

Bijou reprit la cuillère de service, dont le manche ressemblait à une branche d'arbre tombée dans une cuve de peinture argentée et qui piquait les parties tendres des mains quand on s'en saisissait. Bijou enroula quand même ses doigts autour, mais l'objet paraissait démesuré dans sa petite main. Quelques haricots verts tombèrent épars sur le tapis et deux autres atterrirent soigneusement sur sa jupe.

« Oh non », dit Bijou sans bouger, les yeux vers moi. Je les ramassai et les remis dans son assiette, deux allumettes parallèles de gras ayant taché le tissu.

« On va mettre un peu d'eau dessus », dis-je. La cuisine était à quelques pas, derrière les portes vitrées, et nous reculâmes toutes deux nos chaises pour nous y rendre.

« Mais c'est de l'huile. L'eau ne servira à rien », me dit-elle en aparté, comme si elle n'avait pas voulu m'embarrasser à table. Je mis trois gouttes de produit vaisselle sur une serviette en papier humide et lui fis une démonstration de la méthode que Nathalie m'avait montrée. Elle resta immobile pendant que je frottais en cercles sur la tache, puis fit un signe de tête vers le four où les gâteaux étaient restés au chaud. Nous préparâmes deux plateaux chargés de cinq gâteaux individuels et de petites fourchettes, avec un demi-litre de glace à la vanille sur chacun d'eux. J'étais désormais tellement habituée à cela, les plateaux, les ustensiles, une infinité de bols pour servir, que c'était probablement ancré en moi pour toujours.

« Voilà le dessert », dis-je en ressortant de la cuisine avec Bijou, ma voix se perdant. Ils parlaient fort de quelque chose.

« Allez-y, servez-vous tous », dit Nathalie en désignant les plateaux. Je ne voulais pas vraiment de gâteau, mais j'avais toujours très faim, alors j'en pris un et j'allai me rasseoir à ma place. Je pensai à ce que j'avais stocké dans ma kitchenette – un ou deux yaourts, de la mangue séchée. Je plantai ma cuillère en plein centre du gâteau.

« Vous avez du thé ? » demanda Lillian.

Nathalie hocha la tête. « Bien sûr. »

« Willa... du thé vert ? Japonais, de préférence ? Je suis sûre que tu sais mieux que nous. »

Mes muscles se nouèrent à nouveau. J'étais fatiguée de cette tension permanente. Nathalie et Gabe n'étaient pas parfaits, mais tous leurs préjugés étaient soigneusement cachés, à l'abri de mes regards. Ethan et Lillian étaient différents. Et pourtant, je finissais par me sentir responsable de la gêne ambiante. Si j'en faisais tout un drame, si j'avais l'air contrariée. Et même si je m'en abstenais, comme lorsque ses enfants avaient imité les yeux bridés, tout était recouvert par une ombre qu'on me laissait le soin de dissiper. Alors je me levai pour aller préparer du thé à la cuisine, où je mis de l'eau à chauffer et attendis à côté de la bouilloire qu'elle arrive à ébullition. J'avais emporté mon gâteau à moitié mangé pour le finir, mais mon estomac était devenu houleux, alors je vidai dans la poubelle le contenu de l'assiette et la mis dans le lave-vaisselle. Je ne savais pas trop pourquoi j'étais si en colère ; je faisais tout le temps du thé pour Nathalie et Bijou. Cela faisait partie des tâches pour lesquelles j'étais payée. C'était en partie la raison pour laquelle j'avais été incluse à ce dîner, assise à leur table. Je les entendis débattre tous les trois d'un souvenir de leur jeunesse, de la fois où Ethan avait été ramené chez lui dans une voiture de police après une fête.

« Vous, Mademoiselle Bee, vous devriez déjà être au lit, dit Nathalie. Tu vas te faire des idées fausses si tu en entends trop sur le mauvais comportement de ton oncle. Willa ? Tu la mets au lit ? »

En deux voyages, je sortis trois tasses d'eau et plusieurs petites boîtes de thé, dont le thé vert de chez Starbucks. « Allons-y, Bee », dis-je. Sa cuillère tinta dans son bol. Lillian se redressa sur sa chaise et tendit le bras pour fouiller les boîtes. « Une petite cuillère ? » demanda-t-elle, grimaçant à sa propre requête. Je retournai à la cuisine et sortis trois cuillères, les déposant empilées les unes sur les autres sur la table.

« Allez, bonne nuit, ma nièce chérie, dit Lillian. Viens me faire un gros câlin. Je te revois bientôt, d'accord ? » Elle fit claquer trois bisous humides sur la joue de Bijou.

« Bee, rejoins-moi dans ta chambre, OK ? » J'allai me servir une infusion. J'aimais boire de la camomille le soir. Demain, Lillian serait partie. Je ne serais plus obligée de la supporter. Je fermai les portes de la cuisine derrière moi et éteignis les lumières.

« Bonne nuit tout le monde, dis-je d'un ton emprunté avant de tourner les talons.

— Oh là là, qu'est-ce qu'il est chaud ce thé ! dit Lillian.

— C'est du thé, répliqua Nathalie en riant comme une petite fille.

— Je le sais bien. Mais je ne peux pas le boire comme ça. Est-ce que quelqu'un pourrait m'apporter quelques glaçons ? » dit Lillian, provoquant le déploiement d'un vaste silence dans la pièce, chacun attendant que quelqu'un d'autre le fasse. Ils espéraient peut-être que je m'en charge. J'avais tourné le dos à la table, déjà fermé les portes. *La cuisine est fermée*, pensai-je. Je devais faire mon vrai travail : mettre Bijou au lit. Mais personne d'autre n'avait bougé. Je me retrouvai dans l'incapacité de poursuivre mon chemin. Attendaient-ils que je m'en charge ? Je songeai à plonger ma main dans le verre d'Ethan, dans son eau citronnée, et à en sortir une poignée de glaçons fondus. Je songeai à laisser tomber les cubes

dans la tasse de Lillian, un par un, ou tous à la fois, dans une cascade d'éclaboussures. C'était la seule rébellion que je pouvais imaginer. Mais ne serait-ce pas une manière de faire quand même ce qu'elle demandait ?

1. Le saule pleureur se nomme *weeping willow* en anglais. (N.d.T.)

OceanofPDF.com

New York, 2014

Quand une amie de fac décommanda un dîner avec moi, je ne voulus pas l'avouer à Nathalie. Je sortais si peu que j'envisageai de me préparer malgré tout et de faire comme si j'allais à mon rendez-vous. Alors qu'elle procédait aux vérifications habituelles avant de me libérer – s'assurer qu'il n'y avait pas de vaisselle à laver dans l'évier et que Bijou n'avait besoin de rien qu'elle ne voulait pas faire elle-même –, Nathalie pesta dans sa barbe.

« Tu as dit que tu sortais ce soir, n'est-ce pas ?

— Je ne suis pas obligée, dis-je nonchalamment.

— Non, j'étais... oh, tant pis. » Elle jeta un coup d'œil à sa montre puis à la fenêtre.

« Qu'est-ce qu'il y a ?

— Je me demandais dans quel quartier tu vas. J'ai laissé ma carte de crédit chez Monique hier soir. Tu connais l'endroit, sur Hudson Street ? Je comptais y repasser plus tôt. C'est la carte dont j'ai besoin pour demain matin. Je pourrais aller la récupérer en vitesse, mais si c'est près de ton lieu de rendez-vous...

— C'est justement près de mon lieu de rendez-vous », dis-je.

Je m'habillai en mettant tout ce que j'avais acheté la semaine précédente : une jupe en cuir rigide qui s'évasait en triangle, une chemise noire soyeuse à col boutonné et mon nouveau foulard. Monique était un endroit chaleureux et tamisé, avec une lumière cuivrée qui tombait sur le

bar ovale au centre de la pièce. D'habitude, je me sentais trop mal à l'aise pour me rendre seule dans un bar, mais j'avais une raison de m'y trouver : Nathalie me l'avait demandé. Je me hissai sur un tabouret dans un coin inoccupé. Une barmaid brune en débardeur m'apporta un verre d'eau et une liste de cocktails. Je voulais du vin, mais je ne savais toujours pas quel genre me plaisait, ni comment demander à la barmaid de choisir pour moi. J'avais travaillé dans un bar autrefois, mais on y servait surtout des combos bière et spiritueux, des vodka-soda dans des verres remplis de glace. Nos deux cuvées du patron étaient servies dans d'énormes bonbonnes à bouchon vissé. J'y avais travaillé dix mois sans avoir jamais eu besoin d'ouvrir une seule bouteille. Je parcourus la liste et j'en repérai un que quelqu'un avait commandé pour moi une fois.

« Puis-je avoir un verre de falanghina ? » *Fa-lan-guiiii-na*. J'aimais la façon dont ma bouche s'enroulait autour du mot, de ce long *i* glamour. Elle m'en versa dans un verre à pied fin jusqu'à mi-hauteur et me fit un clin d'œil amical et décontracté que je ne serais jamais capable d'imiter. Le vin pâle afflua comme du sel sur ma langue.

« Vous voulez ouvrir une note pour vos consommations ? demanda-t-elle.

— En fait, ma cheffe a oublié sa carte de crédit ici hier soir, et je suis censée la récupérer pour elle. Nathalie Adrien. Elle a dû vous prévenir par téléphone. » Là, dans ce bar rempli d'hommes en costume et de femmes en robe fourreau, le mot « cheffe » signifiait que je pouvais être son assistante dans une galerie d'art, un cabinet d'architecture, une maison d'édition. Personne ne savait que j'avais dû masser au shampoing antipoux les cheveux de sa fille la semaine précédente. La barmaid alla vérifier s'ils avaient la carte et je sirotai mon vin. Je l'ajouterais à la note de Nathalie.

Je vis une femme assise en face de moi de l'autre côté du bar, toute seule avec un verre de vin rouge. Elle avait un très beau maintien et je redressai les épaules en la regardant. *Une autre personne seule*, pensai-je

avec joie. Mais un homme en costume arriva précipitamment, posa ses mains sur les épaules de la femme et l'embrassa sur une joue. Il était tout juste vingt heures passées et je regardai autour de moi – ce bar semblait plutôt conçu pour des rendez-vous galants que pour des réunions de travail. Je n'étais pas l'unique cliente à m'y trouver seule ; il y en avait quelques autres. Mais je remarquai les nombreuses tables pour deux, les doigts qui s'effleuraient à la lueur des chandelles. Je continuai à siroter mon vin salé et j'observai l'endroit comme si j'étais devant la télévision. Je prendrais peut-être même un autre verre. Nathalie pensait que je ne serais pas de retour avant plusieurs heures.

« Vous attendez quelqu'un ? » Une voix derrière mon oreille droite. Je me retournai. Il était appuyé sur le dossier du tabouret près du mien, avait sorti sa carte de crédit, mais n'avait pas de verre à la main.

« Je sors tout juste du travail, dis-je. Je bois un verre avant de rentrer chez moi. » Était-ce là ce qu'aurait dit une personne active ordinaire ? Je me rendis compte que je n'avais pas répondu à sa question.

« Même chose pour moi. » Il écarta légèrement le tabouret mais sans s'y asseoir. « Vous habitez dans les environs ? »

— À Tribeca. Et vous ?

— J'habite à quelques rues d'ici », dit-il avec un signe de tête vers une rue de West Village. Je l'observai se former une impression de moi d'après le quartier où je vivais tandis que j'en faisais autant vis-à-vis de lui. « Vous permettez que je m'assoie ? » demanda-t-il.

J'acquiesçai d'un signe de tête. Il me demanda ce que je buvais. La barmaid ne s'était toujours pas adressée à lui et je me sentis spéciale. Je lui répondis, comme si c'était quelque chose que je commandais chaque soir à la sortie du bureau.

« Vous en voulez un autre ? » demanda-t-il. Mon verre ne contenait plus qu'une demi-lune de vin et je hochai la tête. La barmaid revint à ce moment-là avec la carte de Nathalie. J'avais remarqué qu'elle avait été

retardée par la préparation d'une tournée de cocktails pour une table de six personnes près de la fenêtre.

« Voilà la carte, ma belle. Un autre verre ? »

— Vous pouvez l'ajouter à ma note, dit-il en lui tendant sa carte. Je vais prendre un Old Fashioned.

— Merci », répondis-je. Parfois, cela me rendait nerveuse de laisser quelqu'un m'offrir un verre, de me sentir ensuite redevable. Mais avec la carte de Nathalie en main, je me sentais en sécurité. Je pourrais toujours changer d'avis.

« Tout le plaisir est pour moi. Je m'appelle Andrew. Andrew Hunter. » Je ne comprenais pas pourquoi les gens donnaient leur nom complet lorsqu'ils faisaient connaissance. Il baissa les yeux vers la carte que je tenais. « Et vous vous appelez Nathalie ? »

Je suivis son regard vers la carte d'où son nom jaillissait d'entre mes doigts comme si je le brandissais. J'inclinai la tête sur le côté d'une manière qui pouvait être interprétée comme un signe d'acquiescement. Je ne pouvais me résoudre à formuler un non irrévocable.

« Enchanté de faire votre connaissance, dit-il. Vous faites quoi dans la vie ? »

Mon visage rougit. J'ignorais pourquoi j'avais fait cela. Il avait rendu les choses trop faciles. Je songeai à répondre en m'appropriant le poste de Nathalie, mais il avait l'air d'être aussi dans la finance – c'était un homme blanc vêtu d'un costume élégant. « Je suis assistante de direction... Enfin, je veux dire, une sorte d'assistante personnelle.

— Je crois que c'est ce que tous les assistants de direction finissent par devenir », répliqua-t-il comme si c'était drôle, alors je souris pour le satisfaire.

« Et vous ? » demandai-je.

Il prononça un nom et m'expliqua qu'il s'agissait d'un fonds spéculatif. Assistante personnelle était à peine un mensonge, pensai-je avec orgueil.

J'étais bel et bien une sorte d'assistante personnelle.

« Quel secteur ? » demanda-t-il.

Quelques options bourdonnaient dans ma tête, mais laquelle lui serait la plus étrangère ? « La mode, dis-je.

— Vous êtes assistante sur quel genre de missions ?

— Oh, tout, répliquai-je. Je gère ses rendez-vous, son emploi du temps, entre autres. Elle voyage beaucoup. Je dois aussi récupérer ses vêtements au pressing, aller chercher son enfant à l'école, des choses de ce type.

— Son enfant ? s'étonna-t-il. Aucune limite, hein ?

— Eh bien, nous sommes proches. Je veux dire, elle a une nounou, c'est arrivé seulement une ou deux fois.

— Je ne le répéterai pas, plaisanta-t-il. J'ai entendu dire que les boss peuvent être sans pitié dans la mode.

— Non, elle est géniale. Nous sommes proches, répétai-je. Elle me dit que je peux prendre des jours de congé, vous voyez, des vacances, si j'en ai besoin. Et elle m'offre des choses, des cadeaux, comme... je veux dire, des choses dont elle ne veut pas. Elle est très intelligente », dis-je avec hésitation. Je n'avais pas parlé à un inconnu depuis si longtemps. C'était comme si j'avais oublié comment se déroulait un échange de banalités, ses virages prévisibles.

« Vous avez pris des vacances récemment ? » demanda-t-il.

Je secouai la tête. « Non. Et vous ?

— Oh non. Mon patron... n'est pas du tout, *du tout*, fan du jour de congé. Mais lui aussi me donne parfois des choses dont il ne veut pas. »

Je rougis. J'avais vraiment parlé comme une idiote. « De quel genre de choses s'agit-il ? » Je pris la dernière gorgée de mon verre de vin quand la barmaid arriva avec la tournée suivante.

« Santé, dit-il sérieusement. Oh, vous savez. Du travail obligatoire le week-end. Des clients qu'il déteste que je dois emmener boire un verre. Des

petits déjeuners de travail. Des billets pour des comédies musicales, *jamais* pour les matchs des Jets. »

Je le regardai parler et j'éprouvai une sorte de pâle reconnaissance pour sa normalité. Blanc, grand, cheveux bruns, une chemise boutonnée avec un motif à carreaux qui lui allait bien et des chaussures qui paraissaient chères. Il n'était pas très beau, mais l'était quand même assez. Moyen sur toute la ligne. C'était aussi un genre de personnes. Nathalie avait Gabe. Beaucoup de jeunes artistes avaient des petits amis rasoirs qui payaient leur loyer. Mais ce n'était pas comme si j'étais une artiste, que j'avais une sorte d'aura qui éclipsait la sienne. Il portait une barbe de trois jours, qu'il devrait probablement raser le lendemain pour le travail.

« Qu'est-ce qu'on vous donne dont vous ne voulez pas ? » demanda-t-il.

J'y réfléchis. Ce jeu me plaisait. « Tellement de choses ! répondis-je avec empressement. Le pain artisanal sans gluten. Je mange du gluten. Ou encore, les vieux vêtements qui ne me vont pas mais qu'elle ne veut pas vendre. Les pots de crème hydratante à moitié pleins. Un jour j'ai fait semblant d'aimer le chardonnay, et donc maintenant je suis obligée de faire comme si j'aimais ça, alors que je déteste ce genre de vin. Les poux ! » m'exclamai-je tout à coup, et il eut un léger et néanmoins perceptible mouvement de recul. « Les poux... Il y avait des poux dans la classe de son enfant et... » Mon estomac se noua quand je me souvins que je devais mentir. « J'ai dû acheter le shampoing que la nounou allait utiliser. Vu que ma cheffe ne le ferait pas elle-même. »

Il laissa échapper un soupir de soulagement. « Pas de problèmes de poux avec mon patron, fort heureusement. Cela dit, quand j'étais plus jeune, j'en avais un qui m'obligeait à venir lui apporter chez lui du Pedialyte et des œufs chaque fois qu'il avait la gueule de bois le matin. Et sa maison était dégueulasse. J'étais toujours soulagé à l'idée que ce n'était pas moi qui devais lui faire le ménage. Je me disais toujours que les choses auraient pu

être pires. Dans votre cas, au moins, vous n'êtes pas la nounou, n'est-ce pas ? »

Je vis les bougies chauffe-plat sur le bar, leurs mèches vacillantes. Je vis la barmaid faire le tour de la pièce pour prendre les commandes et ramasser les verres vides. Je vis d'ultimes gorgées être versées dans les bouches comme dans un entonnoir, des premières gorgées être sirotées délicatement, les autres être avalées d'un coup. C'était l'un de ces moments où j'avais l'impression que les gens étaient peut-être en train de m'observer. Comment aurait-il pu savoir ? Il ne le savait pas, me rappelai-je. Et je ris, comme si c'était drôle. « Ça pourrait être pire, convins-je.

— C'était l'époque où j'étais moi-même assistant, dit-il. Ce n'est que du bizutage. Quelqu'un doit se farcir les trucs chiants. Et puis au bout de quelques années, c'est à votre tour de le faire à quelqu'un d'autre. »

Je l'observai, notai combien il était sûr de lui. « Mais pourquoi vous voudriez faire ça ? Est-ce qu'on ne peut pas simplement y mettre un terme ? Au bizutage ? »

Il but une gorgée et se pinça les lèvres, comme s'il avait quelque chose à m'annoncer et ne savait pas comment s'y prendre. « Je veux dire, il faut bien que quelqu'un achète du café. Ou... du shampoing contre les poux. » Il sourit et donna un petit coup de coude dans le mien. « Je suis sûr que vous aurez très bientôt une assistante que vous pourrez envoyer chercher du shampoing contre les poux.

— Mais, et si vous êtes la garde d'enfant ? » Il me regarda d'un air ahuri. « Par exemple... vous me dites que je peux espérer bizuter mon assistante une fois que je n'en serai plus une moi-même. Mais quelle est la progression si vous êtes la garde d'enfant dans cette situation ?

— Eh bien, c'est comme... un autre monde. La garde d'enfant n'aura pas d'assistante, comme... » Il agita le bras en l'air tout en réfléchissant, puis il se passa la main dans les cheveux. « Le concierge ne devient pas PDG. Je veux dire, il ne veut pas. Il ne peut pas.

— Je ne suis pas sûre que vous puissiez dire ces choses-là. » Je ne savais pas où je voulais en venir, mais je savais que je voulais dire quelque chose. « Qu'il ne veut pas. Qu'il ne peut pas. » Ma voix était maussade, moins forte que je ne l'aurais souhaité, mais elle se faisait quand même entendre.

« Vous savez quoi ? Vous avez raison », concéda-il, et je n'arrivais pas à savoir si c'était gentil ou condescendant. Il leva la main pour commander deux autres verres. Je regardai l'air que son doigt avait remué ; je n'avais pas dit que j'en voulais un autre.

« Qu'est-ce que vous faites à votre assistante ? » demandai-je.

Il se pencha vers moi. « Mon assistante *m'adore*. Je vous laisserais même l'appeler pour vérifier.

— Je pense qu'appeler votre assistante à vingt et une heures pour lui demander de dire à une fille dans un bar que vous êtes un bon patron apporte en quelque sorte la preuve du contraire », répliquai-je, mais je ris en plein milieu de ma phrase et il en fit autant.

« D'accord, d'accord. Eh bien, si vous pensez à un autre moyen de vous le prouver, dites-le-moi. »

Alors que je le regardais, ma poitrine s'enflamma à la seule excitation que quelqu'un se plie à ma volonté. D'habitude, c'était moi qui me pliais à celle des autres. Je faisais ce que Bijou voulait, ce que Nathalie voulait, et de leur satisfaction je tirais une sorte de plaisir du travail bien fait. Leur contentement alimentait le mien et me permettait de me détendre. C'était un état si proche du bonheur que de voir quelqu'un d'autre y goûter et l'imaginer fondre sur ma langue.

Son Old Fashioned arriva dans un nouveau verre, et la barmaid débarqua avec une toute nouvelle bouteille qu'elle ouvrit devant moi pour me servir. Je sentis l'inévitable question de fin de soirée planer au-dessus de nous. Je songeai à ce que cela me ferait de céder à la tentation. Je n'avais jamais passé une aussi longue période sans relations sexuelles et je

comptais les mois dans ma tête au fur et à mesure que s'égrenait leur tic-tac : six, sept, maintenant huit. Je me sentais monacale, comme si tout cela faisait partie d'un plan. Mais face au premier type qui s'intéressait à moi depuis des mois, j'étais indécise malgré mon excitation instinctive, la façon dont cet autre visage s'était soudain allumé. Le fait que, tout en continuant notre bavardage, je me retrouvais à incliner mon menton vers lui, à me pencher en avant sur mon tabouret.

La glace dans son Old Fashioned tinta tandis qu'il avalait son avant-dernière gorgée. « Vous êtes drôle, dit-il. Alors, est-ce que vous... voudriez qu'on poursuive ailleurs ? J'habite vraiment à quelques rues d'ici.

— Je ne sais pas trop.

— Bien sûr, je comprends. Je pourrais peut-être prendre votre numéro ? On pourrait dîner ensemble un de ces jours. »

Qu'aurait dit Nathalie si elle ne voulait pas dîner avec lui, si elle voulait sauter directement à l'étape suivante ? Que faisait-elle là le soir où elle avait oublié sa carte ? J'avais remarqué que c'était sa carte personnelle, pas celle de son entreprise. « À combien de rues d'ici ? » demandai-je. J'observai sa pomme d'Adam pendant qu'il réglait l'addition, la pression qu'elle exerçait contre sa gorge, et c'était étrange de me dire : *Bientôt, je pourrai toucher ça si j'en ai envie*. Je repensai au prix du vin que j'avais bu, dix-sept dollars le verre, et je me demandai si j'aurais dû en prendre un de plus, comme si cela équivalait à empocher un billet froissé de vingt dollars. *J'ai fait économiser à Nathalie presque quarante dollars*, pensai-je. En sortant du bar, il me tint la porte et mon épaule effleura la sienne. Il s'arrêta pour enfiler des gants de cuir marron, et je songeai : *Quel geste adulte*, tandis que j'enfonçais mes mains dans les poches de mon manteau. Puis il mit une main gantée dans ma poche gauche pour repêcher la mienne, enroula ses doigts autour des miens.

« Tu es plus petite que je le pensais, dit-il. Minuscule. » Les hommes faisaient toujours cela : ils me disaient que j'étais petite, comme s'ils me

mesuraient pour me glisser dans leur coffre, comme si j'allais prendre cette remarque au sujet de ma taille comme un compliment. Se tenir par la main paraissait beaucoup trop intime et je fus soulagée quand il lâcha mes doigts pour passer les siens dans mes cheveux et m'embrasser. Cela dura cinq secondes et ses lèvres étaient chaudes et douces. Puis il se remit à marcher et je le suivis. Je n'étais pas tant attirée par lui que par l'idée qu'il s'agissait d'une expérience : je voulais voir ce que cela faisait de suivre un inconnu chez lui. D'habitude, j'avais trop peur de ce qui pouvait m'arriver pour finir chez quelqu'un que je ne connaissais pas. Aucune de mes colocataires n'aurait remarqué ma disparition pendant des jours et aucune n'avait confiance en la police, comme moi. Mais Nathalie saurait quoi faire si je n'étais pas là à son réveil. Elle me retrouverait et saurait comment prévenir mes parents. Curieusement, le fait de penser aux gens qui découvriraient ma dépouille calma mon appréhension à l'idée d'entrer chez un inconnu, d'avoir accepté cette menace omniprésente avant de franchir le seuil de la porte.

« Vin blanc, n'est-ce pas ? demanda-t-il. J'ai une bouteille dans le frigo que je peux ouvrir. »

Cette précaution, garder une bouteille de vin au frigo, d'un genre qu'il ne buvait pas – cela me fit réfléchir. Son appartement était propre et quelconque. Une rangée d'appareils en acier brossé. Du courrier éparpillé sur l'îlot central de la cuisine et une cafetière posée avec son anse tournée vers l'extérieur. Grand salon bien rangé, couvertures pliées à l'arrière du canapé. Photos sous magnets sur le frigo. Deux salles de bain. « Où as-tu fait tes études ? » lui demandai-je. « Georgetown. » Je regardai l'heure sur la cuisinière comme si c'était une drogue : il était tard. En temps normal, je serais seule dans ma chambre, à lire ou à regarder mon téléphone. Mais j'étais là, dans une cuisine étrangère, à accepter un verre de vin.

New York, 2014

« Te voilà. Tu es rentrée tard hier soir, hein ? Est-ce que tu sais où sont les autres sacs plastique ? »

Ethan se promenait en pyjama, à treize heures, quand il me trouva dans la cuisine. Sa présence altérait ce que j'avais si soigneusement mémorisé sur la maison et sur son organisation. Des heures habituellement silencieuses étaient percées par ses bruits, quand il claquait les placards à la recherche des céréales, des cuillères ou du plus grand bol. Son bureau étant occupé, Nathalie ne travaillait pas autant à la maison, et je regrettais sa présence parfumée et ses pas de velours. Si j'étais dans une pièce adjacente, Ethan me demandait où étaient les choses, et au début j'aimais cela, qu'il concède le fait que je le savais, que c'était moi qui vivais là. Mais ensuite je l'entendis poser les mêmes questions à la femme de ménage. « Donna, où est-ce qu'ils rangent le thé ? Je ne prends pas de café aujourd'hui. » Le même ton de voix que lorsqu'il me parlait pour me demander où était la télécommande, où ils remisaient les parapluies ou les Tupperwares et, en l'occurrence, s'ils avaient d'autres sacs plastique.

« On utilise les sacs qui sont sous l'évier pour les courses, dis-je. Ceux qui sont réutilisables.

— Et si je veux un sac à usage unique ? Et si je veux le jeter quand je n'en ai plus besoin ? »

Je me préparai un œuf et un avocat pour le déjeuner avant d'aller chercher Bijou. Je coupai la chair vert tendre avec un couteau et saupoudrai une pincée de sel et de poivre par-dessus, en lui tournant le dos. Je sentais qu'il attendait toujours ma réponse.

« Je ne sais pas, achète ton propre rasoir jetable chez Duane Reade et garde ensuite le sac qu'ils te donnent ? »

Ethan personnifiait la confusion que je ressentais face au monde. Étais-je sur les nerfs ou était-il un connard ? Tout le monde semblait l'apprécier. Pourquoi est-ce que tout paraissait toujours être dans ma tête ?

La nuit que je venais de passer me donnait plus d'audace pour répondre à Ethan. J'étais partie de chez Andrew à minuit dans un taxi qu'il m'avait appelé, je m'étais mise au lit à minuit et demi. Même pas si tard que cela. Je ne pourrais pas le revoir : il pensait que j'avais un vrai travail, que j'étais quelqu'un d'autre. Pourtant, j'étais sortie vivante de mon expérience, rentrée saine et sauve à la maison. J'avais même aimé cela, je m'étais surprise moi-même. Alors que l'ascenseur s'élevait dans les étages, je m'étais souvenue d'une fois où un homme m'avait suivie pendant que je rentrais chez moi après avoir dîné dans un snack-bar ouvert tard la nuit. Je l'avais vu descendre du taxi derrière moi, j'avais grimpé à toute vitesse les escaliers de mon immeuble et posé un couteau de cuisine sur ma table de chevet. Mais je m'étais rendu compte à mon réveil que je l'avais laissé si clairement en évidence qu'on aurait dit que j'avais offert une arme au lieu de m'armer moi-même. *C'est loin derrière moi*, avais-je pensé gaiement.

« Je peux manger ? » dis-je à Ethan. Il se tenait toujours là, comme s'il attendait que je lui sorte un sac en plastique de ma poche.

« Je ne t'en empêche pas », répondit-il avant de sortir. Ma solitude me donna un sentiment de triomphe, qu'il m'ait cédé cette pièce.

Kent, État de New York, 1999

Flop, turn, river. J'écoutais attentivement pour tâcher d'apprendre les règles. Les amis de mon père étaient de passage. Cynthia avait emmené Esther chez sa sœur, mais Charlotte, quatre ans, était assez grande pour rester. Charlotte était une petite poupée que je voyais parfois le week-end, des joues potelées comme deux pommes roses, des yeux sirop d'érable vagabonds. Elle aimait grimper sur les meubles et déambuler en chantant, l'attention accrochée à elle comme la poussière dans l'atmosphère. Mais elle avait été mise au lit depuis des heures et dormait à la lueur de sa vieilleuse Barbie, alors il restait mon père, ses amis, et moi.

Ils étaient assis autour de l'îlot central de la cuisine et jouaient aux cartes. J'étais censée aller me coucher bientôt, mais j'avais toujours un mal fou à m'endormir chez mon père. Chaque soir, j'observais la course de la lune dans le ciel, le bruissement des branches. Je me tournais d'un côté et de l'autre, je changeais régulièrement la face de mon oreiller. Je me disais que je n'appellerais pas ma mère, parce que la dernière fois que je lui avais téléphoné, elle l'avait répété à mon père, et je pensais que je n'aurais jamais aussi honte de toute ma vie. Ce soir-là, Charlotte était déjà au lit quand mon père m'avait laissée manger avec ses amis autour de l'îlot central, assis sur des tabourets de bar avec des hamburgers qu'il avait cuits dehors sur le gril. Puis il avait sorti une mallette brillante, dont il avait relevé les deux fermoirs, et l'avait posée ouverte sur la table. Elle contenait six séries de

disques colorés – rouges, verts, blancs, bleus –, quatre dés rouges au milieu, deux paquets de cartes à jouer. Poker. *Flop, turn, river, bluff, blind*, des mots qui ne voulaient pas du tout dire ce que j’imaginais – *flop* n’était pas synonyme de « fiasco », *turn* de « virage » ou *river* de « fleuve » ; ils signifiaient autre chose.

Un de ses amis me dit que je pouvais faire partie de son équipe pour commencer. « Comme ça, ce n’est pas une dynastie familiale, dit Mark en tirant une chaise pour prendre place. Pas de codes secrets entre vous deux. » J’imaginai que j’avais un père avec qui je partageais un code secret. Collée à l’un des amis adultes de mon père autour d’une série de cartes, discutant de notre prochain coup sur un ton conspirateur, ma colonne vertébrale se redressa vers le plafond. C’était encore mieux ainsi, être l’égale de mon père, dans un face-à-face, plutôt qu’une enfant à charge à côté de lui dont il devait se préoccuper. Il était assis en face de moi, et ses yeux et ses pommettes se plissèrent dans un sourire.

Brett se leva pour chercher quelque chose et Mark s’empressa de baisser nos cartes pour les cacher. Brett sortit la brique de jus d’orange du frigo. « Je peux le finir ? »

Mon père haussa les épaules : *Bien sûr*.

« Je vais me sentir comme un enfoiré quand Charlotte demandera où est le jus au petit déjeuner », dit Brett. Tout le monde rit aux éclats tandis qu’il versait le reste de la brique dans un verre rempli de glace et de vodka transparente. J’affichais un large sourire. Je n’avais pas très bien compris la plaisanterie, mais elle était racontée devant moi. Brett passait la nuit ici ; il avait fait le déplacement depuis New York. Ils avaient travaillé tous ensemble là-bas, à New York, et mon père avait été leur patron.

Mark releva les cartes sous nos yeux après que Brett eut repris place. « Tu vois, là ? » dit-il en désignant deux d’entre elles. Je hochai la tête, sans comprendre de quoi il parlait. Les cartes que nous avions en main devaient

former une sorte de combinaison avec celles posées sur la table. Deux de nos cartes étaient des huit, un rouge et un noir. « Vas-y, dit-il.

— Ah, dis-je. On suit », et je lançai quatre jetons, à la manière de Brett. Ils jubilèrent tous en voyant ma façon de les jeter, ma nonchalance. Je regardai mes pieds qui se balançaient bien au-dessus du sol.

« Elle est douée, dit Brett. Tu n’as jamais joué au poker ?

— Elle a dix ans, dit mon père.

— Oh, je croyais que tu étais *beaucoup* plus âgée, répliqua-t-il. Seize ans au moins. »

Je rougis : c’était mon plus grand rêve. On continua la partie en lançant des jetons. Le donneur changeait à chaque tour et c’était maintenant à mon père de distribuer. Les meilleurs moments avec mon père étaient toujours les jeux, quand la fausse compétition devenait un masque derrière lequel se cacher. Peut-être voulais-je être plus âgée, être moins un fardeau. Peu m’importait de gagner. J’étais juste contente d’être assise là, invitée à jouer. « Prêts ? » dit-il, et tout le monde retourna ses cartes. Mon père et Mark maugréèrent, tandis que Brett poussa des cris de joie et ramena les jetons vers sa poitrine en utilisant ses deux mains comme des pelles. Je fis la moue, pour l’effet.

« Ce putain de... Oh, désolé. » Mark regarda mon père en faisant la grimace. « Ce foutu bonhomme, je te jure qu’il change de tics rien que pour nous emm... embrouiller. » Sa bouche avait hésité avant de se décider pour ce dernier mot. Je regardai attentivement la table.

« Je sais bluffer, que voulez-vous. Sinon, je ne serais pas là », dit Brett en se penchant en arrière sur sa chaise.

« Pourquoi ça ? » demandai-je. Parfois, je suivais simplement les vagues de leur conversation, mais d’autres fois je voulais en savoir plus. Tout le monde était ouvert ce soir-là, plus bavard qu’à l’habitude, comme si leurs bouches avaient été graissées et ne pouvaient s’empêcher de répandre

des mots. Il y avait moins de ces coups d'œil furtifs que s'envoient généralement les adultes pour évaluer ce qu'ils peuvent exprimer.

« Eh bien, j'ai peut-être exagéré quand j'ai passé l'entretien avec ton père. »

Mark toussa : « Hum, menti ouvertement.

— Et il m'a engagé. Et ça n'a jamais eu d'importance ! Mais il ne m'aurait pas embauché sans expérience, si j'avais dit la vérité. »

Je hochai la tête d'un air sérieux.

« Qu'est-ce que tu es en train de raconter à ma fille ? » dit mon père, en frappant d'une paume l'arrière du crâne de Brett. Je me sentis auréolée, spéciale : *Regardez-les se battre sur la sagesse à m'inculquer*. Il se tourna vers moi. « C'est mal de mentir. Évidemment.

— Je n'ai pas parlé de mensonge, dit Brett. J'ai parlé de bluff. »

Ils avaient prononcé ce mot, *bluff*, toute la nuit. J'imaginais un pinceau épais, court et robuste, passé à grands coups sur quelque chose, la vérité peut-être, sans masquer tout à fait la forme de la chose en question. C'était peut-être comme un pieux mensonge. Je ne voulais pas poser trop de questions, de peur de rompre le charme, de crainte qu'ils se rendent compte que je n'avais pas ma place ici.

« Tu ne dois bluffer que si tu es prêt pour la vie que ça implique, dit mon père. Si tu bliffes, tu ne peux pas revenir en arrière. »

Je tâchai de graver ses mots dans ma tête. Je ne les comprenais pas, mais je le pourrais peut-être un jour. Je me concentrai fort sur cette image : mon père, les yeux plissés par un sourire, sa vraie fille endormie à l'étage, les mots qu'il avait prononcés rien que pour moi.

« OK, Willa, sans les petites roues ! » dit Brett. Il poussa vers moi une toute petite pile, cinq jetons. « Je fais un don en faveur de ton indépendance financière.

— Holà, holà, seulement si elle le souhaite », dit mon père, mais sans conviction. Je voyais bien qu'il était curieux, qu'il semblait vouloir que je

le fasse. Je les regardai l'un après l'autre et vis qu'ils m'attendaient tous les trois. Alors je pris les cinq jetons et j'éloignai ma chaise de celle de Mark.

« Je ne sais pas si je me souviens de toutes les cartes », dis-je, mais ils ne semblèrent pas m'entendre. Mark distribuait. J'essayai de me rappeler quelles cartes avaient gagné. Il y avait eu un tour où mon père avait eu deux dix et un autre où il avait gagné avec un seul valet. Au tour précédent, les cartes de Brett avaient ressemblé à un méli-mélo de chiffres. Souvent, tout le monde abandonnait et le dernier à rester dans le jeu remportait la mise. Je regardai mes jetons : je ne connaissais pas la signification des couleurs, ni leur valeur. Je les empilai et réempilai sur trois rangées. Mon père en poussa dix vers moi et me fit un clin d'œil. Il savait faire ça, les clins d'œil, et cela semblait naturel, une bénédiction secrète qui vous submergeait rapidement.

Mark retourna trois cartes et tout le monde misa des jetons, puis il en retourna une de plus : un neuf de cœur. J'avais un neuf à la main, un noir avec un trèfle. J'étais nerveuse – c'était une bonne main. Brett se gratta l'oreille et je vis Mark lui lancer un regard suspicieux. Il avait déjà fait ça précédemment. Brett ajouta trois jetons et on en fit autant. Ces jetons étaient-ils réellement de l'argent ? Je l'ignorais. Mark posa la dernière carte, un deux de cœur – la *river*. Je me souvenais du nom de ce tour de mises. J'imaginais quelque chose qui dévalait, écumait, charriait des paniers en aval. C'était ce que je ressentais, assise à la même table que mon père et ses amis. Quelque chose m'entraînait, personne ne m'avait dit quoi faire. J'avais un deux de carreau. Pendant un court instant, j'eus envie de me coucher, de me retirer avant qu'ils ne voient mon jeu. Mais personne ne se coucha et chacun dévoila ses cartes. Mon père serra le poing et le porta à sa bouche, et quand il le retira, il avait un grand sourire, si large que je vis ses dents du fond, les rides légères au coin de ses yeux. « Elle a toujours appris très vite, dit-il. Je le savais. » Et le mot *toujours*, les mots *Je le savais*, me donnèrent la même sensation que ce qui suivit : ils poussèrent tous les trois leurs jetons vers moi. J'avais gagné.

New York, 2014

Bijou avait trouvé l'idée dans un magazine. L'année précédente, pour son anniversaire, elle avait emmené trois amies voir *Le Roi lion* à Broadway. Mais pour son dixième anniversaire, elle voulait que les douze filles de sa classe viennent toutes faire une chasse au trésor en groupe, puis passer la nuit à la maison. Son anniversaire tombait un samedi à la fin du mois de mars et les prévisions météorologiques indiquaient qu'il ferait particulièrement chaud cette semaine-là, une vingtaine de degrés avec beaucoup de soleil et aucun risque de pluie.

« On ne peut pas envoyer une douzaine de filles dans Manhattan sans surveillance, même si c'est pour une chasse au trésor, dit Nathalie. Peut-être que si on le faisait en équipes ? Par exemple, moi, ton père, Willa, chacun de nous est le superviseur, je veux dire, le *capitaine* d'une équipe de quelques filles ? » J'étais dans la pièce d'à côté, surprenant leur conversation tandis qu'elles planifiaient tout cela.

Gabe lança des plaisanteries à ce sujet toute la semaine qui précéda la fête, répétant que son équipe allait *écraser* celles d'Ethan et de Nathalie. Aucune de ses blagues ne me prit pour cible. Nathalie semblait également impatiente et parlait de la façon dont elle allait amener ses filles à trouver un nom d'équipe.

« Les Nanas de Nathalie, réfléchit-elle à haute voix un soir à table. Les Navigatrices de Nathalie, les Ninjas de Nathalie !

— Les Nouilles de Nathalie, taquina Gabe. *Ohhhh !*

— Les Niquedouilles », dit Ethan. Ils regardèrent dans ma direction.

Nymphos était le mot qui avait presque jailli de ma langue. Rien d'autre ne me venait à l'esprit. Je n'avais pas arrêté de songer au sexe depuis que j'avais couché avec ce type, et je devais repousser ces pensées.

« *Maman*, dit Bijou. Ce n'est pas *toi* la reine de l'équipe. »

*

Douze filles s'apprêtaient à débarquer et je me préparais à l'invasion. Six restaient dormir le soir, et je m'imaginais enjamber des bras et des jambes de petites filles le lendemain matin. Sans ses copines, Bijou semblait tellement adulte ; en compagnie de Skylar, elle était polie et calme, mais en groupe, ça criait beaucoup.

Bijou avait prévu des activités pour toute la soirée. Elle avait même rédigé de petits programmes, comme des menus pleins de fioritures, à distribuer à chaque invitée. D'abord, elles feraient la chasse au trésor dans le quartier et Bijou avait prévu deux heures pour cela. Ensuite, elles dîneraient à l'appartement, puis viendrait le moment de la préparation de coupes glacées, suivi de la séance de relooking, et pour finir un film et une soirée pyjama dans le salon pour celles qui restaient. Certains parents n'autorisaient pas leur fille à dormir chez une copine. Ethan partait après la chasse au trésor pour passer la nuit chez un ami. J'aurais aimé pouvoir en faire autant, et je ne savais pas exactement combien de temps j'étais censée être d'astreinte. Personne ne me l'avait dit et cela semblait peu aimable de poser la question. Bien entendu, l'anniversaire de Bijou me tenait à cœur, mais je l'aurais davantage apprécié s'il avait été fêté en petit comité, en famille. D'autant que quand je faisais plus d'heures que d'habitude, ils se souvenaient rarement d'ajuster mon salaire. Nathalie me versait deux paiements par mois, et si je ne le lui rappelais pas, elle oubliait d'ajouter ou de soustraire des heures.

Les filles et leurs parents affluèrent en masse, déposant dans le hall des cadeaux emballés ou dans des sacs, embrassant Nathalie sur la joue et listant les contraintes alimentaires de leur enfant. Ethan était assis sur la moquette tandis que les amies de Bijou se pâmaient en le regardant et en lui posant des questions. Je me souvenais que j'avais eu le béguin pour le petit ami de ma baby-sitter quand j'étais enfant, et que je déchirais des photos de Devon Sawa et de Jonathan Taylor Thomas dans les magazines. Soudain, je m'aperçus que c'était à eux qu'Ethan ressemblait en tous points.

Finalement, Bijou avait décidé qu'il était plus juste qu'elle ne choisisse pas les groupes à l'avance et que les noms soient tirés au sort. Je me retrouvai avec les deux amies asiatiques de Bijou : une Indienne avec une frange et une Japonaise métisse avec des cheveux presque blonds. « Eh bien, nous sommes probablement l'équipe la plus intelligente, n'est-ce pas ? » lançai-je, ne sachant que dire, puis horrifiée d'avoir prononcé ces mots. « Moi c'est Willa, vous vous appelez comment déjà ? » Il y avait aussi une petite fille brune avec des nattes et des taches de rousseur. Chacun de nous avait une équipe de trois filles, sauf Gabe qui avait aussi Bijou. La chasse au trésor ressemblait plutôt à une chasse aux photos : chaque équipe devait prendre des Polaroids des quinze éléments de la liste, et l'équipe qui terminait en premier gagnait. *Un pigeon*, était l'un de ces éléments. *Quelqu'un avec une coiffure bizarre. La caserne de pompiers où Ghostbusters a été filmé. Du latte art, mais vous n'avez pas le droit d'acheter votre propre café !*

« Eh bien, on dirait que quelqu'un a l'équipe la plus intelligente, hein ? » me chuchota Ethan en partant.

*

Elles marchaient en groupe devant moi pour faire la photo du latte art. « On demandera à quelqu'un de retirer le couvercle de son café ! » cria la fille aux nattes. « Attendez-moi », dis-je doucement, tout en essayant de me

mettre plus dans l'ambiance. Je m'étais réveillée d'humeur un peu irritable et tout m'agaçait. Je tenais l'appareil photo Polaroid ; Nathalie en avait acheté quatre pour la fête, chacun dans une teinte pastel, et le nôtre était vert menthe. Je me demandai s'ils le remarqueraient, si je le gardais. Quand je rattrapai les filles, elles étaient à l'intérieur du café et demandaient gentiment à une cliente qui attendait son café crème si nous pouvions le prendre en photo. « Désolée », lui dis-je, mais elle tendit sa tasse de bonne grâce. Je pointai l'appareil vers le bas. La mousse était disposée en un cœur inégal.

« Je vais peut-être prendre un café en vitesse, dis-je aux filles. Attendez une seconde.

— Est-ce qu'on peut prendre l'appareil photo et attendre dehors ? Peut-être qu'on verra un pigeon », dit Mari. Je lui passai l'appareil et je me mis dans la file. *Pourquoi est-ce que je suis garde d'enfant, déjà ?* pensai-je en regardant le barista qui s'occupait du latte art et qui semblait jouir d'une paix royale, contrairement à celui qui prenait les commandes des clients. J'avais connu ça. Et moi aussi, j'avais détesté.

Je dus patienter un certain temps avant d'obtenir mon café, mais je vérifiais régulièrement par la fenêtre que j'apercevais toujours la plus grande des filles, celle avec les nattes. Quand je sortis, cependant, elle était seule. « Elles ont suivi un pigeon dans le parc là-bas.

— Quoi ? lui dis-je. Et tu les as laissées partir ? »

Elle parut interloquée. « Je suis restée pour te le dire... »

Je lui pris le poignet. En face du café se trouvait un minuscule parc, un espace clos rempli de bancs et de jonquilles. Peut-être étaient-elles à l'entrée. « Dans quelle direction ? » demandai-je. La fille aux nattes – qui, je crois, s'appelait Hannah – me l'indiqua du doigt. Nous fîmes le tour du périmètre sans les voir. Soudain ma gorge se serra. Comme si perdre Bijou n'aurait pas été suffisamment grave, il fallait que je perde ses amies.

« Qu'est-ce qu'elles portaient ? Tu te souviens ?

— Ridhi portait une veste en jean, je crois. Mari portait du rose ?

— Bon, je suis sûre qu'elles nous attendent par ici, inutile de paniquer, dis-je.

— Là ! Un pigeon ! » dit Hannah. Son ton enjoué me fit croire un instant qu'elle avait vu les filles, mais elle regardait un groupe de pigeons en train de picorer des miettes de pain. Il y avait un million de pigeons dans cette ville, en permanence. Comment avaient-elles pu penser qu'elles devaient aller en chercher un ? Qu'est-ce qui se passerait si Nathalie voyait les filles sans moi ? Ou Bijou ? Elle le dirait à Nathalie. Et si... ?

« Oh mon Dieu, dis-je les dents serrées.

— On devrait chercher dans quelle direction maintenant ? demanda joyeusement Hannah.

— Tu ne regardes donc pas les infos ? sifflai-je. Pourquoi tu les as laissées partir comme ça ? »

Elle s'arrêta. « Les infos ? Qu'est-ce que tu veux dire ? »

Je n'arrivais pas à décider quelle direction elles avaient pu prendre. Je fis encore une fois le tour du semblant de parc. Je regardai au loin dans la rue, au-delà du café. Non, je les aurais vues par les fenêtres. Je tentai ma chance et marchai dans une direction, mais deux rues plus loin, toujours rien. Je retournai au parc et pris une autre rue, Hannah à la traîne derrière moi. Des images me traversaient l'esprit : Nathalie s'agenouillant et les tenant dans ses bras, secouant la tête vers moi ; Bijou pleurant parce que son anniversaire était gâché puisque ses amies avaient manifestement été kidnappées et tuées ; Ethan haussant un sourcil pendant que je préparais mes affaires pour quitter l'appartement ; les coupures de journaux, les gros titres. Que diraient les gens ? Mes parents finiraient-ils par le savoir ? J'avais eu du temps pour devenir une meilleure garde d'enfants, pour m'exercer à leur prêter attention, et tout ce que j'avais accompli, c'était apprendre à pocher un œuf et donner une fois une intoxication alimentaire à Bijou. Peut-être n'était-ce pas la faute de la société s'il n'y avait pas de

place pour moi. Peut-être était-ce ma faute parce que je ne me donnais jamais la peine d'essayer. Parce que j'attendais que les choses me viennent aussi naturellement qu'elles semblaient venir à tout le monde. Peut-être pensais-je que je n'étais pas obligée de faire des efforts si personne d'autre n'en faisait. Mais peu importait comment j'en étais arrivée là, si j'en étais bel et bien arrivée là. Peu importait que je n'aie pas eu l'intention de perdre les enfants, si elles finissaient par être perdues quand même.

« Est-ce que je devrais leur envoyer un SMS ? demanda Hannah.

— Tu peux leur envoyer un texto ? Oui, oui, fais-le, fais-le. »

Elles étaient une rue plus loin, en train de photographier un bouledogue anglais, comme l'exigeait la feuille de la chasse au trésor.

« Hé, vous deux ! dit Mari. On a déjà trois choses ! »

J'essayai d'afficher un sourire joyeux. Je me demandai comment je pourrais les persuader de ne pas inclure cette partie de l'aventure dans les récits à venir.

*

Après les coupes glacées, les filles se dispersèrent dans le salon pour se relooker. Nathalie avait disposé des serviettes par terre autour de châteaux de maquillage et de piles de vêtements.

« Bon, c'est le signal pour moi, dit Ethan en sortant sa veste du placard. J'espère que vous vous amuserez bien, mesdemoiselles !

— Tu ne restes pas ? » demanda l'une des plus effrontées en faisant la moue. Je n'arrivais pas à me souvenir de tous ces prénoms.

« Oh, j'aimerais pouvoir, Kimmy », dit-il en souriant. Je me levai aussi et allai chercher mon sac à main dans l'entrée pour l'emporter dans ma chambre, où j'avais prévu de me servir un grand verre de ma bouteille de sauvignon blanc à bouchon vissé et de m'allonger sur mon lit.

« J'ai entendu dire que ton équipe a connu plein de rebondissements aujourd'hui », dit Ethan. Il sourit avec malice et fit le geste de motus et

bouche cousue. Je l'ignorai et décrochai mon sac de la patère. « Hé, tu as prévu quoi maintenant ? » demanda-t-il.

Je me voyais déjà dévisser le bouchon, remplir un verre à ras bord. « Je vais lire un peu dans ma chambre.

— Tu veux aller boire un verre ? C'est moi qui offre. La fête de mon ami ne commence que dans une heure ou deux. »

J'hésitai, mais au bout du compte, l'attrait d'un cocktail préparé par quelqu'un d'autre, ne serait-ce qu'une heure volée dans le vrai monde, était irrésistible. J'étais presque tous les soirs dans ma chambre à boire du vin à douze dollars, à regarder les murs comme s'ils se refermaient sur moi. J'avais besoin de prendre l'air. J'acquiesçai en jetant un coup d'œil rapide à Nathalie. Elle leva les yeux et nous fit au revoir de la main, puis elle reporta son attention sur Bijou tandis que nous montions dans l'ascenseur.

« Juste une heure, dis-je.

— Est-ce qu'il y a un bar que tu aimes par ici ? » demanda-t-il. Mais il avait immédiatement tourné à gauche en sortant de l'immeuble et nous emmenait déjà quelque part.

Je n'étais jamais allée dans un bar alentour. « Monique est sympa, dis-je, mais c'est un peu loin. » Il en connaissait un qu'il aimait bien au bout de la rue, et deux tabourets vides nous attendaient dès qu'il poussa la porte.

« Bijou a l'air d'aller mieux, dit-il une fois nos verres servis.

— Mieux par rapport à quoi ?

— Oh. Laisse tomber.

— Tu ne peux pas faire comme si tu n'avais rien dit. Maintenant, il faut que tu m'expliques.

— Eh bien, après la mort de notre mère... » Je détournai les yeux à la mention de sa mère. J'avais raté toutes les occasions de présenter mes condoléances et je ne savais jamais quand les caser dans la conversation. Est-ce qu'on les présentait encore si cela faisait des années que la personne était décédée et que vous veniez tout juste de l'apprendre ? « Tu vois

comme Nat n'est pas très maternelle ? » dit-il. Je le dévisageai ; Nathalie était parfaite. « Toute à son boulot, toujours dans la distance, et à faire des câlins si elle en a le temps. Nathalie est exactement comme notre père. Elle te tapote gentiment sur la tête pour ton anniversaire. Notre mère était différente. Maladroite, drôle. Elle aimait les plaisanteries grivoises. Était obnubilée par Bee. C'est elle qui a fait de Bee une petite snob insupportable en matière de cuisine. Elles faisaient des lasagnes et du coq au vin quand Bee avait cinq ans, véridique.

— C'est mignon », dis-je, même si mon estomac ne semblait pas d'accord. Je voyais Bijou comme si elle était taillée dans du cristal et tournait une facette sombre vers la lumière.

« Bon, par exemple, après la mort de notre mère, Nathalie n'arrêtait pas de trouver des pansements sur Bijou. Mais jamais d'égratignures. Bee disait que c'étaient des plaies qu'elle se faisait en cuisinant. Ça n'a pas duré trop longtemps, mais j'ai eu l'impression que Nat avait pris cela trop à la légère. »

Je sirotai mon verre stoïquement tout en imaginant Bijou, son visage sérieux, ses mains soigneuses, préparant un pansement pour le coller sur sa peau parfaite. Je l'imaginais faire pression pour qu'il adhère, appuyer sur chaque coin. Je pensais au coup sec quand on le retirait de la peau.

« Mais elle a l'air d'aller mieux ? » demandai-je.

Il haussa les épaules. « Est-ce que tu trouves qu'elle va mieux ? »

Je ne savais pas qu'il y avait quelque chose à améliorer, pensai-je. Je n'y avais même pas prêté attention.

New York, 2014

Nathalie partait à Londres pour une semaine et Gabe avait une conférence à Boston. Le premier soir après le départ de Nathalie, j'entrai dans son dressing, comme si l'idée m'était venue après coup. Bijou remplissait une marmite d'eau dans la cuisine. J'ouvris l'une des portes et passai mon bras à l'intérieur, comme si j'avais chaud et que c'était une glacière. Je fis glisser ma main de long en large sur la rangée de cintres, sentant la soie, le jersey extensible, les cristaux cousus sur le tissu qui freinaient la course de mes doigts. Puis je refermai la porte et ressortis. Je retournai dans la cuisine et Bijou leva la tête. Je lui souris innocemment. Je regardai le comptoir où elle avait disposé les ingrédients.

« On prépare quoi déjà ? » demandai-je. Depuis ma discussion avec Ethan, j'avais redoublé d'attention envers Bijou dans la cuisine, je lui avais proposé d'essayer n'importe quelle recette extravagante qu'elle avait envie de préparer. Le lendemain de son anniversaire, je lui avais même demandé si elle savait cuisiner les lasagnes. Elle m'avait regardé avec curiosité avant de répondre oui.

Elle me donnait des instructions quand on cuisinait, même si on lisait toutes les deux la recette. Les premiers temps, elle me déléguait la tâche d'émincer et de manipuler l'huile, mais les règles s'étaient assouplies petit à petit et il lui arrivait souvent de s'en charger aussi. Nathalie avait dû finir par me considérer comme quelqu'un de fiable, à un moment donné, en

coulisses. Généralement, j'opérais derrière Bijou, essuyais des gouttes d'huile d'olive ou ramassais les pelures d'oignons pour les jeter à la poubelle.

« Tu peux hacher la saucisse ? Et puis les poivrons ? demanda-t-elle.

— Voilà », dis-je en plaçant la planche à découper à droite de la cuisinière. Autour de celle-ci, il y avait des emplacements pour l'huile d'olive haut de gamme et celle destinée à la cuisson, des petits pots de sel de mer et de flocons de piment rouge, et un grand moulin à poivre en inox. Il y avait aussi trois types de vinaigre, un de vin rouge et deux de balsamique, dont on ne se servait jamais. Je les rangeai dans le placard. La place paraissait plus nette ainsi. « Qu'est-ce que tu aimais chez elle et qui te manque ? » dis-je, mais Ethan entra à ce moment-là.

« On change les choses de place ? dit-il.

— Tu marches sans faire aucun bruit, tu sais. Je ne t'entends jamais arriver. » Il parut le prendre comme un compliment, alors j'ajoutai : « C'est perturbant. » Je baissai la tête pour trancher les poivrons, un rouge, un jaune. Ils répandirent de petites graines blanches qui se collèrent à ma peau.

« Je suis du genre furtif, dit-il en se glissant paresseusement sur un tabouret derrière le comptoir. Qu'est-ce que tu prépares, Bee ? »

Je détestais qu'il l'appelle Bee lui aussi, même si ce surnom lui était déjà donné avant mon arrivée.

« Du phat thai aux crevettes et à la saucisse, dit-elle.

— C'est ta recette ? demanda Ethan en me regardant.

— Je ne suis pas thaïlandaise. » Je voulais que les mots sortent d'un ton tranchant, venimeux, mais ils parurent plats, machinaux.

« Ah, tu es quoi alors ? demanda-t-il.

— Je suis chinoise, souviens-toi. » J'avais honte d'avoir l'air si docile en présence de Bijou, agacée qu'Ethan ait oublié. Je pris une inspiration et parlai à nouveau, pour changer de sujet. « Ethan », commençai-je, en voulant essayer une nouvelle façon d'amener sa mère dans la conversation.

Je voulais que Bee puisse parler. « Quel était ton plat préféré quand tu étais enfant ? Nathalie m'a dit que c'était le poulet rôti de sa... enfin, de ta mère.

— Mmmm, avec la peau au romarin. Nat ne mangeait jamais la peau. C'est le meilleur.

— Alors c'était aussi ton plat préféré ?

— Non. J'aimais quand elle faisait du pain de viande.

— Du pain de viande ? »

C'était tellement banal.

« Et je mettais des gouttes de ketchup ultra froid par-dessus. » Il se pencha sur Bijou. « Ta mère ne sait pas du tout cuisiner le pain de viande, tu sais. Tu devrais lui demander d'en faire.

— Tu es obsédé par tout ce que Nathalie ne réussit pas, dis-je. En plus, elle fait tout le temps du pain de viande de dinde.

— Oui, mais est-ce que c'est bon ?

— Eh bien, oui, c'est bon. C'est sain.

— Bon et sain, ce n'est pas la même chose, contrairement à la croyance populaire des Adrien, dit-il. Mais moi, je suis un Parker. »

La poêle siffla tandis que Bijou en remuait le contenu. Je pris quelque chose et le reposai. Elle me demanda de surveiller la casserole pendant qu'elle allait aux toilettes et je pris sa place près de la cuisinière mais sans toucher à la poêle. Elle m'avait seulement demandé de surveiller.

« Quel était ton plat préféré quand tu étais enfant ? » me demanda-t-il. Je le regardai d'un air bizarre. « Quoi ? Tu m'as posé la même question. Tu es la seule à avoir le droit de connaître la famille de l'autre ?

— Je n'ai pas dit ça. Euh... parfois, ma mère faisait des pancakes aux myrtilles. » J'étais contente d'avoir le dos tourné, et je pris la cuillère en bois pour remuer les saucisses, observai les endroits qui étaient devenus noirs. Ma mère faisait des pancakes fins et plats avec des taches bleu foncé, dont les bords se transformaient en dentelle croustillante. Ce n'étaient pas de jolis pancakes, ils n'étaient pas aérés et épais comme dans les pubs à la

télé, mais je les préférais à ceux de chez IHOP recouverts de crème fouettée et de baies réduites en sirop. Ma mère, qui avait le bec sucré, les voulait avec des pépites de chocolat, mais pour moi et ma langue avide d'acide, elle les faisait avec des myrtilles. On pouvait en préparer quand personne n'avait fait de courses depuis des semaines. Tout ce qu'il vous fallait, c'étaient des produits de base et une portion de myrtilles qu'elle gardait au congélateur. Nous les mangions à la table de la cuisine avec d'épais carrés de beurre et du sirop en cascade.

« Ça fait une éternité que je n'ai pas mangé de pancakes, dit-il. Quand j'étais même, on en mangeait le dimanche avant d'aller à l'église. » Quand il me parlait normalement ou que nous badinions de façon plaisante, il arrivait que j'apprécie sa présence. Que je me dise : *Ne serait-ce pas plus facile pour moi si nous étions amis ?* Quoi de mieux, pour convaincre Nathalie de me garder pour toujours, qu'un autre membre de sa famille m'apprécie lui aussi ?

Bijou revint dans la cuisine et je lui cédaï la casserole. Ce qui me plaisait le plus dans les pancakes de ma mère, c'étaient que nos dents devenaient bleues après les avoir mangés. Pas le bleu des Schtroumpfs ou du ciel, mais un bleu-noir râpeux, comme si nos dents s'étaient cariées en même temps. On les mangeait et on se montrait nos dents dans le miroir : là, nous faisions la paire avec le colorant violet de nos bouches, comme si nous étions toutes les deux, enfin, pareilles.

*

Ethan s'en alla pendant que Bijou et moi étions en train de manger. Un dîner, puis une fête – il sortait tard, parfois jusqu'à deux heures du matin. Bijou fut au lit alors qu'il n'était que huit heures du soir. J'étais debout au beau milieu de l'appartement à tourner en rond en décrivant un petit cercle. *Je n'ai pas fini de parler pour le reste de la soirée. Je ne veux pas en avoir déjà terminé.* J'avais pensé que le fait de vivre au sein d'une maison pleine

de gens, de voix et de rythmes me guérirait de la solitude, mais parfois cela aggravait la sensation parce que j'étais confinée à cet espace. Bijou était au lit et je ne pouvais pas quitter la maison. Je déambulai dans le salon et touchai chaque cadre photo, chaque bibelot exposé. Un presse-papier en forme de globe. Un coupe-papier qui étincelait d'une teinte or foncé. Les bouteilles dans le chariot du bar, vertes pour le gin, transparentes pour la vodka, tandis que le whisky brillait comme un œil-de-tigre. Je songeai à boire, pour passer le temps. Je regardai l'heure et me demandai si Ethan serait bientôt à la maison, mais non, il était parti seulement une heure plus tôt. Il allait à Williamsburg, et puisqu'il s'efforçait de prendre le métro pour se rendre n'importe où, comme si c'était quelque chose d'admirable, il ne serait pas de retour avant des heures. Donna serait là le lendemain matin. Je la suivrais et elle me parlerait de ses enfants et de son groupe de randonnée. Dans la cuisine, il y avait une bouteille de vin rouge entamée sur le plan de travail, le bouchon dépassant du goulot. Elle était pleine aux trois quarts. Je me servis un verre et ressortis.

Je songeai à allumer la télé mais la dépassai sans y jeter un œil. Comme si quelqu'un me regardait faire, comme si j'avais eu une inspiration subite, je continuai mon chemin en passant à côté de la télévision et entrai dans la chambre de Nathalie et Gabe. J'allumai la lumière dans la salle de bain et regardai tous les produits de beauté de Nathalie. J'ouvris le robinet pour me nettoyer le visage. Un secret : parfois, l'eau mettait une éternité à chauffer aussi dans les salles de bain des riches. Je bus du vin et attendis. J'ôtai les couvercles des pots et les laissai ouverts. Je dévissai entièrement les rouges à lèvres. Je pris la lotion tonique et imbibai une boule de coton avec tellement de liquide qu'il en coula sur mes genoux. « Merde », dis-je en essuyant la tache sur mon jean. C'était un vieux jean que je portais parce qu'il était assez confortable comme vêtement d'intérieur, mais je n'aimais pas la partie délavée au niveau des cuisses, ni sa coupe bizarre au niveau des chevilles. La lotion traversa le tissu, froide et insidieuse, et je me levai

d'un bond. Je déboutonnai mon jean et l'envoyai valser à mes pieds. Je retournai dans le dressing de Nathalie. Donna avait laissé un de ses jeans parmi mon linge la semaine précédente, et je le lui avais rendu. Je me demandai où Nathalie l'avait mis.

J'écartai entièrement les portes de son dressing, ouvris grand les quatre placards et regardai l'ensemble. Puis j'aperçus cette robe que Nathalie avait portée à un gala des mois plus tôt. Elle avait été si resplendissante dedans que c'en était devenu embarrassant pour elle, Bijou et moi soupirant d'admiration alors qu'elle rassemblait divers objets dans sa pochette et nous demandait d'arrêter nos compliments. La robe était vert mousse, une teinte émeraude devenue opaque, avec une jupe qui arrivait jusqu'au sol et un corsage à mancherons orné de perles et boutonné dans le dos, des omoplates aux hanches. C'étaient les boutons qui m'avaient fascinée. C'étaient de petites pierres précieuses cousues si délicatement, insérées dans leurs minuscules boucles. Sans réfléchir, le plus vite possible, je retirai le reste de mes habits, gardai juste mes sous-vêtements, et je tins la robe devant moi en me demandant comment j'allais réussir à me glisser dedans. Je mis mes pieds à l'intérieur, la remontai sur mon corps en la faisant onduler, fis glisser mes bras à travers les toutes petites manches. Mes cheveux étaient plus foncés que ceux de Nathalie, ma peau aussi, certes, mais la couleur m'allait bien quand même. Je me détournai du miroir et regardai par-dessus mon épaule pour me concentrer sur la fermeture dans le dos. Les pierres précieuses étaient si petites. Mes doigts tremblaient. Je l'enlèverais juste après. J'atteignis le haut de la robe et me retournai pour faire face au miroir. Je pris la jupe dans mes mains et la fis froufrouter doucement autour de mes pieds, debout sur leur pointe comme si je portais des talons. Des vêtements comme celui-ci procuraient réellement une incroyable sensation, onctueux comme du beurre, doux contre la peau.

Je voulais prendre une photo de moi, je voulais une preuve que je ressemblais à cela. Je rassemblai mes cheveux dans mes mains et je les

dégageai de ma nuque en un chignon bas ; c'était ainsi que Nathalie s'était coiffée. J'allai dans la salle de bain pour prendre mon téléphone et je vis que l'eau coulait toujours. La lumière y était plus intense et donnait à la robe une teinte plus émeraude, moins vert mousse, contre le décor de carreaux noirs. Je la pinçai entre deux doigts pour en sentir la matière, quand soudain... *ding* ! L'ascenseur.

Mon esprit se figea instantanément. Je me sentis paralysée, puis je sursautai. Je devais enlever ça. Je me mis à déboutonner la robe avec frénésie et j'entendis les portes de l'ascenseur se refermer. Ethan était rentré. Je comptai les boutons que je libérais : *un, deux, trois, quatre, cinq*, même si je n'en avais pas fait le décompte. Mon jean était toujours là, sur le carrelage, mais ma chemise... elle était là-bas, le dressing était ouvert, le cintre par terre.

« Willa ? » dit-il.

Je claquai la porte de la salle de bain de Nathalie. « Ethan ? » répondis-je bêtement, comme surprise.

J'entendis ses pas dans le couloir. Je l'entendis ramasser le cintre et le laisser retomber par terre. Je finis de déboutonner, mais mon plan était imparfait, car il n'y avait ici aucun haut que je puisse enfiler.

« Qu'est-ce que tu fabriques là-dedans ?

— Ma salle de bain... je n'avais plus de tampons », dis-je, reconnaissante envers la synapse qui avait déclenché l'envoi de ce mot sur ma langue. « Je suis venue ici pour en emprunter un. » Je pouvais voir l'ombre de ses chaussures à travers la porte. Il aurait dû les enlever.

« Tu sais que ta chemise est ici ?

— J'avais chaud. Je ne pensais pas que quelqu'un était rentré. Tu ne devais pas sortir ? » Je tirai la chasse d'eau, juste pour faire du bruit. « Est-ce qu'on peut parler quand j'aurai fini ?

— Je serai dans le salon », dit-il tranquillement. Je percevais son sourire narquois à travers la porte. Avec des picotements dans les mains, je retirai la

robe. Je la pliai pour qu'elle occupe le moins d'espace possible et je regardai autour de moi. Le tiroir en bas à gauche sous le lavabo semblait large. J'y fourrai la robe. Mon jean était encore mouillé de lotion tonique, mais je le renfilai. Je portais donc un jean et un soutien-gorge noir dans la salle de bain de Nathalie. Je regrettais de ne pas avoir pris de photo. Je me lavai les mains, sans trop savoir pourquoi. Puis j'ouvris la porte et je jetai un coup d'œil avant d'attraper ma chemise pour la passer rapidement. Je sortis et j'essayai d'avoir l'air calme et posé. Ethan était assis à la table de la salle à manger, les pieds dans des chaussettes à pois, en train de feuilleter un *New Yorker*.

« Tu veux un verre de vin ? demanda-t-il. J'ai pris ça dans la réserve de Gabe.

— Je ne crois pas, non. » Je me rappelai que j'avais aussi laissé mon verre de vin dans la salle de bain de Nathalie.

« Oh, ce n'est pas un problème, dit-il. J'ai parlé à Nat au téléphone aujourd'hui, comme je le fais toujours. Elle m'a dit que je pouvais me servir.

— Tu n'es pas censé être à une fête ?

— Parfois, je trouve mes amis vraiment rasoirs. Ils n'ont pas changé depuis la fac. Alors je suis revenu. J'ai pensé que tu devais t'ennuyer toute seule. C'est un peu désert ici. »

Je marquai une pause. Quand Ethan n'était pas là, je savais que je ne pouvais pas lui faire confiance. Mais face à lui, je me demandais pourquoi j'étais autant sur la défensive. Peut-être qu'il ne me voulait aucun mal. Peut-être qu'il pensait vraiment que je me sentais seule.

« Tu t'es remise de ta bouffée de chaleur ?

— Tu es allé où ce soir ? » dis-je en ignorant sa remarque. Il m'avait déjà servi un verre, alors je le pris.

« En fait, je n'y suis pas allé. Je me suis promené. Je n'étais pas d'humeur. J'ai pris un verre à Acqua et j'ai décidé de revenir. Et *toi*, tu as

fait quoi ce soir ? »

Je serrai le verre dans ma main, me demandai si je risquais de le casser.
« Du phat thai. La vaisselle. J'étais juste en train de ranger. J'allais lire un peu dans ma chambre.

— Qu'est-ce que tu faisais là-dedans ? demanda-t-il.

— Je te l'ai dit. J'avais besoin d'un tampon.

— Dans la salle de bain de Nat ? Torse nu ?

— Ethan. Je sais, c'est un peu bizarre, j'avais juste des démangeaisons, j'ai retiré ma chemise pendant, quoi, une seconde. Tu ne t'es jamais baladé torse nu ? Et pardon d'avoir mes règles. J'avais besoin d'un tampon. »
J'étais consciente qu'il utilisait peu de mots, que je surexpliquais. Je le regardai d'un air implorant.

« Je n'avais jamais remarqué que tu as des taches de rousseur sous les yeux », dit-il.

Je portai ma main à ma joue sans le vouloir.

« Ouais, dis-je.

— Je me demandais. Qu'est-ce qui t'attend ensuite ? Après ça ? »

Quel *après* ? Quel *ensuite* ?

« Qu'est-ce que tu comptes faire de ta vie ?

— Ça. » Je fixai l'intérieur du verre. Qui savait ce que je voulais dire : le vin, la paresse, la garde d'enfants...

« Ça me plaît, dit-il. Que ça te soit égal. »

Je le regardai vivement. « Ce n'est pas ce que j'ai dit. Du tout.

— Oh là là, d'accord. Tu es tellement susceptible. Alors, qu'est-ce qui te tient à cœur ?

— Et toi, qu'est-ce qui te tient à cœur ? » Je détestais qu'on me traite de susceptible, même si je l'étais.

« Je me soucie des livres, je me soucie des études, je me soucie de ma famille, j'ai presque terminé mon doctorat, et ensuite je devrai me soucier de trouver un emploi.

— Et un appartement », ajoutai-je.

Il me regarda. « Peut-être.

— Est-ce que tu n'as pas, ou est-ce que tu n'avais pas un travail ? Je croyais que tu étais professeur », dis-je en faisant un effort.

J'aperçus dans ses yeux une lueur d'embarras, mais il se reprit rapidement. « J'étais assistant. Je pourrais encore l'être. » Il laissa les mots en suspens. « Je ne sais plus si je veux vraiment enseigner. C'est probablement comme toi qui voulais être thérapeute, et maintenant ce n'est plus le cas.

— Je ne voulais pas être thérapeute. » L'envie m'était peut-être venue une seconde, mais Ethan ne le savait pas.

« Mais tu as étudié la psychologie, non ?

— Eh bien oui, mais bon, beaucoup de gens étudient la psychologie. C'est comme l'anglais. C'est simplement intéressant.

— Ça doit être agréable d'aller à la fac pour y étudier ce qui est *intéressant*, dit-il. Mon père m'a presque coupé les vivres quand j'ai arrêté l'économie.

— Oh, tu es tellement opprimé.

— Ça doit être agréable d'être aussi libre, c'est tout.

— Et ça doit être agréable d'être aussi choyé. »

Nous nous regardions d'un œil impassible. « Je me lève à six heures pour emmener Bijou à l'école. » Je sentais une excuse prendre forme, cette habitude de vouloir me faire pardonner mon départ, mais je résistai et lui adressai au lieu de cela un petit sourire muet.

« D'accord », dit-il. Il se gratta derrière l'oreille. « Bonne nuit. »

Je me mis au lit et j'essayai de penser à ce qu'il avait vu plus tôt, comme si j'étais une spectatrice objective. J'avais du mal à déterminer ce qui était normal et ce qui ne l'était pas parce que je n'avais personne à qui parler. Mais mon excuse était bonne, non ? C'était bizarre, certes, que j'aie fait cela, que ma chemise ait traîné par terre, mais Nathalie pourrait-elle me

reprocher d'avoir eu besoin d'un tampon ? De m'être promenée à moitié déshabillée pendant cinq minutes ? Sans trop savoir pourquoi, j'avais le pressentiment qu'il ne le lui dirait pas. J'enfilai un pyjama, me brossai les dents et remontai les draps jusqu'à mon cou. Je réglai mon réveil sur trois heures du matin et, quand il se déclencha, j'étais encore éveillée, en attente. Je sortis sur la pointe des pieds dans le couloir pour aller raccrocher délicatement la robe, puis je revissai tous les bouchons, nettoyai les surfaces dans la salle de bain – je fis de mon mieux pour y effacer toute trace de mon passage.

New York, 2014

Lorsque Nathalie rentra, elle dormit toute une journée et se réveilla comme si être maman et choisir des activités pour Bijou lui avaient manqué. J'étais dans la cuisine en train de couper en tranches des pommes Granny Smith quand Nathalie m'annonça que j'aurais un jour de congé le vendredi.

Ethan se ragaillardit en entendant cela. Je le vis ouvrir la bouche puis la refermer, comme s'il réfléchissait. « Vendredi. Vendredi, j'ai ce truc », dit Ethan. Il sourit innocemment. « Willa, je voulais te demander si tu avais quelque chose de prévu. »

Je jetai un rapide coup d'œil à Nathalie en espérant qu'elle vienne à ma rescousse. Mais elle se contenta de tendre la main vers Ethan pour balayer une miette de pain du coin de sa bouche.

« Eh bien... » Devais-je dire que je tombais malade, que je me sentais fatiguée ? « Évidemment non, dis-je finalement. Je pensais que je travaillerais. »

C'était la fête de fiançailles de son ami. Nathalie fit un large sourire. « Oh, comme c'est gentil ! C'est tellement sympa de ta part de l'inviter. »

J'avais l'impression d'être comme Donna quand Gabe lui avait donné les billets pour les Mets qu'il avait reçus au travail. « Votre fils a aimé le match ? » Je me rappelai que Nathalie lui avait posé cette question la semaine suivante. Je me rappelai avoir vu Donna hésiter avant de se lancer

dans une anecdote très détaillée pour exprimer sa reconnaissance. C'était un script que je connaissais déjà, donc.

*

Affranchie d'un loyer à payer, je me sentais responsable, autonome, fière de voir mon compte bancaire gonfler. Ne méritais-je pas une récompense ? C'est ce que je me disais quand je faisais du shopping. J'avais vu une robe dans une vitrine des environs et j'avais pensé : *N'aurais-je pas l'air belle dans cette robe ?* Je savais que je ne pourrais la porter nulle part, mais je l'avais achetée quand même.

Le vendredi, je la passai dans ma chambre. C'était une robe nuisette en satin gris qui me plaisait pour son côté pyjama, naturel et intime. Elle avait de fines bretelles et descendait sous mes genoux, fendue sur une jambe. C'était un soir d'avril juste assez chaud pour la porter avec des collants noirs et une veste. Je mis un long collier de fausses perles, que j'accrochai comme un ras-de-cou. Je trouvai que cela me donnait un air nonchalamment glamour, dans le style des années vingt.

Ethan était beau, pensai-je à contrecœur. Il portait un élégant pantalon gris anthracite et une chemise blanche à col boutonné. Gabe nous regarda partir sans décocher un sourire. J'avais l'impression que nous étions dans le genre de sitcom où les enfants se préparent pour le bal de promo sous le regard désapprobateur du père.

« Soyez sages », furent les derniers mots de Gabe avant notre départ.

« Tu as entendu ça ? » dit Ethan en s'appêtant à appuyer sur le bouton pour rejoindre le hall.

Je tirai sur les manches de ma veste. « Ce n'est pas à moi qu'il parlait.

— J'aime bien ta robe, dit-il.

— Merci », m'entendis-je répondre, comme une enfant, prude et surprise.

*

En arrivant à l'appartement de son ami à Chelsea, je vis que toutes les filles étaient en jean. Lèvres rouges et longs cils noirs, jean taille haute dévoilant une fine tranche de peau couleur crème. La plupart d'entre elles étaient également blondes, mais avant cela, je remarquai tout de suite que toutes ces femmes au corps mince, ferme et hydraté portaient un jean foncé moulant, alors que je portais une robe informe. Je m'étais autorisée à me sentir jolie en me préparant dans ma chambre, mais je voulais maintenant retirer les perles et les enfouir au fond de mon sac. Je pensai à pester contre Ethan : *Pourquoi ne m'as-tu pas dit de mettre une tenue plus décontractée ?* Mais je ne voulais pas qu'il gagne. J'essayai de ne pas me voûter. Il y avait forcément quelqu'un d'autre en robe.

« Ta veste ? » Ethan posa les mains derrière mon col, ses paumes chaudes sur ma nuque. Je tressaillis et secouai la tête. Je voulais la garder sur moi. Cela dissimulait mes épaules qui seraient offertes à la vue si je l'ôtai.

Il tendit son pardessus au préposé au vestiaire et fit un signe en direction du bar. Je regardai autour de moi, observant les femmes dans la pièce. Cela me rappelait le lycée, quand j'étais allée à une fête pour laquelle j'étais trop jeune et où j'avais scruté les filles plus âgées avec vénération. J'avais eu trop peur pour leur parler, alors j'étais restée plantée là à les regarder. J'aurais voulu savoir comment elles étaient devenues si belles, avec cependant ce qu'il fallait d'aspérités, solides et reconnues. Elles n'étaient que rires et fossettes mais semblaient prêtes à trancher toute main baladeuse. J'avais entendu les mots qu'elles prononçaient et les avais glissés dans un recoin de mon cerveau, pour les faire rouler plus tard sur ma langue. J'avais noté comment elles gardaient leurs cigarettes dans leur ceinture, cassaient la languette de leurs canettes de bière et les enfilaient pour en faire des bracelets. J'avais observé tout cela et essayé d'en faire autant, mais cela ne marchait jamais avec moi. Tout le monde devinait que je faisais semblant d'être quelqu'un d'autre. Je regardai les femmes autour

de moi. Leurs lobes pendaient sous le poids de l'or, leurs faux cils battaient joliment et elles savaient quoi faire de leurs mains. Mais je n'éprouvais plus désormais les mêmes sentiments qu'autrefois : je ne me disais plus que je donnerais n'importe quoi pour être l'une d'elles. Elles liraient dans mon jeu, et ce serait pire. Il me faudrait rester moi-même. Ethan revint à côté de moi et me tendit une coupe de champagne. « Je déteste le champagne », lui dis-je.

Il haussa un sourcil. « Que veut la princesse ? »

Je vis non loin quelqu'un avec un martini, alors je dis que c'était ce que je voulais boire.

« Mais certainement. » Il me prit la flûte des mains et la vida d'une seule gorgée qui fit ressortir sa pomme d'Adam.

« Un dirty martini, précisai-je. Avec de la vodka. » Je pensais que le gin était trop floral. « Et en fait, je peux enlever ma veste. » Je sortis les bras par petites secousses et attendis de voir s'il saisirait mon vêtement.

« J'en prends un aussi », dit-il en repliant ma veste sur son avant-bras. Une fois qu'il eut le dos tourné, je me souris à moi-même. Quand il revint, j'avalai une grande gorgée, l'amertume envahissant ma bouche. Peut-être que je n'aimais plus la vodka.

« Parfait », commentai-je en regardant mon verre rempli d'eau trouble. Je sortis le bâton d'olives et mordis la plus proche.

« La fille insaisissable aime les martinis, dit-il. Un fait de plus à recueillir.

— Je ne suis pas insaisissable. » Je regrettai tout de suite d'avoir dit cela — je voulais l'être.

« Quelle est ta couleur préférée ? demanda-t-il.

— Le vert.

— Quel est ton musicien préféré ?

— Bowie », dis-je, même si je n'écoutais plus beaucoup de musique depuis que je vivais dans leur appartement. Ethan s'éloigna d'un pas

incertain vers un coin de la pièce et je le suivis instinctivement. « Tu n'as pas, euh, des amis ici à qui tu veux parler ? » Je pris une autre gorgée. « Où est ton ami qui se fiance ? »

Ethan haussa les épaules. « Ça t'arrive de détester tes amis ? » demanda-t-il.

Je tins mon verre fermement en attendant qu'il me fasse remarquer que je n'en avais en fait aucun, que je ne sortais pas beaucoup de l'appartement. Il balaya la pièce des yeux puis se retourna vers moi. Il prit une autre gorgée et attendit.

« J'ai du mal à rencontrer les bonnes personnes, je crois, dis-je.

— Ouais. Il faut que j'en trouve d'autres. Ces gens-là sont... rasoirs. Mais bon, les amis avec qui on va à la fac ou avec qui on a grandi, on finit par être lié à eux.

— Tu dois aimer quelque chose chez eux. L'histoire partagée, au moins. »

Il pinça les lèvres et une fossette apparut.

« Moi aussi, je me suis éloignée de mes amis de fac, admis-je. Je ne trouve rien à leur dire.

— Alors, ça te plaît d'être garde d'enfant ? »

Je finis mon martini et cherchai un endroit où poser mon verre. Ethan m'indiqua une table basse vers laquelle je me dirigeai. Il me suivit et s'appuya contre le mur. Il attira l'attention de quelqu'un et je m'attendis à voir arriver un de ses amis. Au lieu de cela, ce fut un plateau chargé de martinis qui approcha, qu'il délesta de deux verres.

« Merci », dis-je au serveur, même si je remarquai qu'Ethan s'était abstenu de le remercier. « Parfois ça me plaît vraiment. C'est varié. Je fais beaucoup de choses différentes avec Bijou. C'est amusant. Elle est géniale. Ça me permet de vivre à Tribeca. Dans plein d'autres boulots, il faut s'occuper d'une cinquantaine de personnes en même temps. C'est chouette de se concentrer sur une seule.

— Sur Bijou », dit-il.

Je hochai la tête. Évidemment.

« Ou est-ce que tu parlais de Nathalie ? Oh merde, dit-il soudain. Je ne peux pas le voir ce soir. » Il tourna le dos à la foule, me coinça contre le mur pour que je sois la seule à voir son visage, ne dévoilant que ses boucles de cheveux blonds et sa nuque aux autres convives. Je me mis à rire, il avait l'air si nerveux, et il me regarda et sourit pendant que le rouge lui montait aux joues.

« Trinquons à la dissimulation », dit-il en levant son verre, et nous bûmes. Ce martini était fait avec du gin et ça me plaisait davantage. J'espérais qu'Ethan oublierait que j'avais demandé de la vodka. Il posa son verre sur la table derrière moi après avoir pris une gorgée et ses mains frôlèrent les miennes. Il toussa et s'éloigna d'un pas, son visage s'empourprant encore plus. Pendant une seconde, j'y songeai. Bien sûr que j'y songeai. Quel était le meilleur scénario possible ? Qu'Ethan et moi finissions ensemble. Nous commencerions par nous fréquenter jusqu'au jour où je m'attablerais chaque soir en sa compagnie chez les Adrien et qu'il remplirait mon verre avant qu'il ne soit vide. Nous irions dîner dans des restaurants avec des nappes blanches et des chariots de desserts, boirions des cocktails avant de passer au vin sans nous inquiéter des prix. Ma bague serait énorme, forcément, une de celles qui glissent de côté sur des doigts fins comme les miens. Bijou serait... ma nièce. Imaginez les histoires que nous raconterions, comment j'avais passé un jour un entretien avec Nathalie et paru si quelconque. Nous ririons de cette genèse. Je serais présente à la cérémonie de remise des diplômes de Bijou au lycée, puis à l'université. Je trouverais la façon de lui poser des questions sur sa grand-mère. Ma vie ne dépendrait plus autant de mes propres décisions, grâce à la richesse de la famille d'Ethan qui, tel un matelas à plumes, amortirait toujours ma chute.

Je n'avais pas bu autant d'alcool depuis des mois et j'avais l'impression que mes sens étaient recouverts de tulle voyant et rêche. J'imaginai combien cela me faciliterait les choses, mais je repensai aussi à la rapidité avec laquelle Ethan changeait d'attitude, combien il pouvait paraître gentil l'espace d'un instant, venimeux celui d'après. Je repensai à la façon dont il m'avait tendu sa veste le jour où je l'avais rencontré. Je me décalai vers la gauche de quelques centimètres. Il pivota son buste vers la pièce et, presque immédiatement, un couple accourut vers lui, une fille jetant brièvement ses bras autour de son cou et son petit ami lui donnant une tape dans le dos. Puis ils se tournèrent vers moi.

« Katie, c'est bien cela ? »

Je secouai lentement la tête en regardant Ethan. Il se gratta la nuque un bref instant. « Je vous présente Willa. Willa... Kristen, Joe.

— Oh, je suis vraiment désolée..., bafouilla-t-elle. J'ai bu trop de champagne ! Euh, Willa, ravie de te rencontrer. Tu habites dans le coin ? »

Où croyaient-ils qu'Ethan habitait ? « Tribeca », finis-je par répondre. Je regardai Ethan. Je savais ce que cela signifiait d'être prise pour quelqu'un d'autre dans une pièce remplie de Blancs.

« Oh, cool, dit-elle. Je vis dans le West Village, mais j'adore Tribeca. Comment est-ce que vous vous connaissez, tous les deux ?

— Elle travaille pour ma sœur, dit Ethan. Nathalie. C'est comme ça qu'on s'est rencontrés. »

C'est comme ça qu'on s'est rencontrés. Cela paraissait tellement intime, comme s'il s'agissait d'une époque que nous avions dépassée, d'une histoire à raconter. C'était celle que j'avais imaginée mais, sortie de sa bouche, elle ne me plaisait pas.

J'acquiesçai sans mot dire, puis demandai à mon tour : « Et vous trois, comment est-ce que vous vous connaissez ? L'université ?

— Je suis allée à Princeton, oui, un an après lui, dit Kristen. Joe est allé à Brown. Nathalie est tellement cool. » Elle renversa la tête pour avaler sa

dernière gorgée de champagne. « Je l'ai rencontrée une fois. Ça doit être chouette de travailler pour elle. Elle est chez qui déjà... Morgan Stanley ? »

J'attendis une seconde pour voir si Ethan allait s'imposer dans la conversation, mais quand il ouvrit la bouche, je décidai de répondre. « Je suis sa nounou », dis-je vivement en articulant clairement les mots.

« Ooooooh », dit Kristen, la bouche en rond, puis pincée, puis à nouveau normale. Son rouge s'estompait au centre de ses lèvres. Comme cela m'arrivait systématiquement. « Moi aussi j'ai fait du baby-sitting à l'université. J'adooore les enfants. Quel âge a celle de Nathalie ?

— Elle a dix ans. » Kristen hocha la tête. Je ne pouvais pas dire qu'elle était désobligeante. Son petit ami but une gorgée. Ethan se racla la gorge. Le temps sembla s'arrêter, comme si, chaque fois que la conversation se portait sur moi, il n'y avait rien d'autre à ajouter. Mais je ne savais pas jusqu'où je pouvais les en blâmer. Je ne voulais pas parler de baby-sitting. Je sentis dans ma bouche le goût amer du dégoût de moi-même. Je leur adressai un minuscule sourire, mon indiscipline passagère réduite au silence en avalant le reste de mon martini.

« Comment va la thèse, mon pote ? » demanda Joe, et en écoutant Ethan mentir, je ressentis une petite affinité avec lui, même si je détestais me tenir à ses côtés sans avoir quoi que ce soit à dire.

J'entrevois la soirée par intermittence. Encore plus de filles en noir, en blanc, en doré. Plus de talons compensés et de jeans. Plus de présentations. Au bout de ce qui me sembla une éternité alors qu'une heure seulement s'était écoulée, j'entendis le tintement de couverts sur le cristal, l'annonce d'un discours. Je fus soulagée de cette interruption, qu'on attende de nous silence et attention pendant un certain nombre de minutes. Mais je sentis alors Ethan refermer sa main autour de mon poignet, son pouce sur mon poulx. Il fit un signe de tête vers la droite et je le suivis, que pouvais-je faire d'autre ? Une porte donnait sur le balcon dans la pièce voisine. En sortant, nous vîmes toute la ligne d'horizon se dresser devant nous. Même

si je vivais ici pour toujours, pensai-je, je serais toujours émerveillée par le spectacle de ce puzzle de bâtiments par une nuit claire.

« Alors..., dis-je. Comment ça va pour toi ? » Mes sentiments changeaient d'une minute à l'autre. Je l'avais détesté quelques instants plus tôt, détesté pour son embarras à cause de moi et de mon travail, mais ensuite, sans que je sache pourquoi, je m'étais sentie désolée pour lui.

« C'est barbant, non ? »

Je ne savais pas trop quoi répondre. C'était difficile de se sentir ravie quand on ne connaissait personne dans une salle, mais j'avais apprécié les tartelettes au tartare de saumon qui avaient été servies. « Ce ne sont pas tes amis ?

— En un sens. » Il sortit une cigarette et un briquet Bic rouge de la poche intérieure de sa veste et l'alluma dans le creux de sa main. Il me la tendit après avoir inhalé, mais je secouai la tête.

« Ils semblent tous travailler dans la finance, remarquai-je.

— Tout comme Nathalie.

— Oui, mais Nathalie n'est pas comme ça », répliquai-je, sans même savoir ce que je voulais dire par là.

Il me regarda d'un air interrogateur. Nathalie était-elle comme ça ? Non, non. Nathalie était une personne beaucoup plus profonde et attirante.

« Tue-moi si je finis par travailler dans une banque, dit-il.

— Tu sais, le milieu universitaire de l'Ivy League n'est pas beaucoup plus éthique qu'une banque », dis-je, reconnaissante pour le podcast que j'avais écouté la semaine précédente.

« Mais je ne veux pas vraiment du milieu universitaire non plus. »

Je m'accoudai à la balustrade et me contentai de contempler la vue. Nous étions au vingt-cinquième étage et je voyais l'Empire State Building illuminé de bleu ce soir-là.

« Qu'est-ce que tu veux faire dans la vie, Willa ? » Il me l'avait déjà demandé, mais sa voix me parut différente cette fois. Plus douce, plus triste,

un peu plus jeune. Je continuai de lui tourner le dos. Mes épaules se raidirent. Et si je n'en savais rien ? « Pas thérapeute, je sais, dit-il avec légèreté. Non, qu'est-ce que tu voulais devenir quand tu étais enfant ?

— Actrice. » Je ne l'avais jamais dit à personne, mais c'était ce que je souhaitais quand j'étais gamine. J'étais fascinée à l'idée que les acteurs puissent devenir totalement autres le temps d'un tournage. J'enviais le fait que des gens leur disent quoi dire, qui être, et qu'il leur suffise ensuite d'être cette personne et non eux-mêmes. J'avais essayé de suivre un cours de théâtre une fois à l'université, mais je m'étais sentie si vulnérable que j'en avais eu la chair de poule. Cela faisait longtemps que je n'y avais pas repensé. « Mais plus maintenant.

— Prof ? » demanda-t-il.

Je déteste les enfants, faillis-je répondre, mais je me repris à temps.

« Mais je te vois un petit côté artiste, dit-il. Tu es toujours au cinéma ou au musée, ou plongée dans un bouquin. »

Je ne lui dis pas que les musées étaient l'idée de Bijou, qu'aimer lire n'était pas une carrière professionnelle et que, certes, j'aimais les films, mais tout le monde aimait cela. « Merci », dis-je, car cela ressemblait à un compliment, et j'étais surprise qu'il m'ait observé assez attentivement pour pouvoir cataloguer mes hobbies. Mais étaient-ce ceux de Bijou ou les miens ?

À notre retour dans la pièce, un photographe nous demanda s'il pouvait nous prendre en photo. C'était un professionnel engagé pour l'occasion, avec un nœud papillon et un énorme flash fixé sur son appareil. Ethan passa son bras autour de moi et attira mon corps contre le sien. « Vous vous appelez comment ? demanda le photographe.

— Ethan Parker et Willa Chen, lui dit Ethan. C-H-E-N. » Le photographe nous remit une carte de visite sur laquelle figurait un lien hypertexte – le site Web où toutes ces photos seraient visibles.

« C'est chic », dis-je. Ethan glissa la carte dans la poche intérieure de sa veste.

Une heure de plus s'écoula avant que je me rende compte que je ne cessais de faire déborder le contenu de mon verre, comme si je ne pouvais empêcher ma main de trembler. J'annonçai à Ethan que je voulais partir.

« Je dois me lever demain matin. » J'entendis ma voix pâteuse.
« J'emmène Bijou à l'école.

— On est vendredi, me rappela-t-il. Et elle est à une soirée pyjama.

— Je veux quand même rentrer à la maison. »

À ma surprise, au lieu de protester, il alla chercher nos vestes, termina son verre et fit un geste pour indiquer qu'il me laissait sortir la première. Nous nous glissâmes dans un taxi, les dix minutes de trajet se passèrent en silence, mais pas un silence inconfortable. Le chauffeur de taxi avait mis la radio très fort et j'avais l'impression que tout le gin s'agitait dans mon estomac.

« Un dernier verre ? » demanda-t-il en arrivant à l'appartement.

Je le regardai tout en réfléchissant. Il ressemblait bel et bien à Devon Sawa. C'était agaçant. « J'ai besoin d'eau.

— Aïe, ça casse l'ambiance », dit-il. Il se dirigea vers le chariot du bar et se versa un trait de scotch. « Tu n'as pas ce syndrome du rougissement asiatique. Tu as de la chance. »

Je retirai mes chaussures dans l'entrée. « Pourquoi faut-il que tu dises constamment des choses comme ça ? Bon sang. » J'allai à la cuisine et sortis l'eau pétillante, m'en versai un grand verre, puis je m'affalai sur le canapé. Parfois, je ne mesurais mon ivresse qu'une fois rentrée à la maison et que tout ondoyait. Je me souvenais que cela m'était déjà arrivé. Il s'assit trop près de moi et je m'écartai. Il leva les mains, ce geste que je lui avais déjà vu, comme pour dire : *N'en fais pas tout un plat*. Ce geste. Voilà pourquoi je le détestais, qu'il puisse faire ou dire ce qu'il voulait du moment qu'il levait les mains pour signifier qu'il ne pensait pas à mal.

« Qui est Katie ? » demandai-je.

Il regarda ses mains. « Mon ex-fiancée.

— Quand avez-vous rompu ?

— Vers le mois de septembre.

— Et elle me ressemble ? »

Il haussa les épaules. « Je n'y ai jamais pensé. Pas vraiment. Un peu, je suppose. » Il se tourna alors pour me regarder, puis il tendit la main et me tint le menton entre le pouce et l'index. « Je veux dire, je pense que tu es beaucoup plus belle. » Il avait un air de gentil garçon, une boucle blonde ondulant sur son front lisse. Je sentais son pouce enfoncez son empreinte dans la partie charnue de mon menton – ce n'était pas doux, c'était comme un crochet. Je ne respirais pas. Était-il vraiment si près de mon visage ? Je ne bougeais pas. Puis il se recula sur le canapé et sirota son scotch. Je bus mon eau pétillante, mais j'avais l'impression que l'atmosphère de la pièce avait changé. Elle m'était familière, chargée de l'excitation de ne pas savoir ce qui allait se passer ensuite, tout en sachant exactement ce qui allait se passer ensuite. C'était la sensation des derniers verres et des adieux au coin des rues. Quand le basculement allait-il se produire ? Dans ces moments-là, j'étais toujours raide. C'était mon rôle de rester immobile et de les laisser agir. Tant de fois je m'étais retrouvée assise comme ça, à sentir mes options s'échapper. Tant de fois je n'avais pas été maître de la situation. Je ne voulais pas que ce soit l'une d'elles.

« Je pense, me hasardai-je, ma voix brisant le délicat silence, qu'il est temps d'aller au lit.

— Tu n'as pas passé un bon moment ? » Ses paroles sortirent sur un ton glacial. Je ne savais jamais quand il plaisantait ou quand il avait sorti son couteau. « Quoi, pas de baiser de bonne nuit ?

— Si, j'ai passé un bon moment », dis-je prudemment. Plusieurs secondes s'écoulèrent.

« Willa, *détends-toi*. Comme si j'allais te forcer à m'embrasser ou quoi d'autre encore. Bon sang. C'est ce que tu penses de moi ? »

Oui, pensai-je. « Non, dis-je en secouant la tête avec un petit rire. Désolée, je suis juste fatiguée. Soirée sympa, en tout cas. Je te vois demain ? » Je souhaitais désespérément que l'atmosphère tendue de la pièce retombe.

« Soirée sympa », répéta-t-il, en appuyant sur chaque mot d'un ton moqueur. « Hé, tu sais, je pars demain. Je vais passer la semaine dans la maison d'un ami, en bord de mer dans le New Jersey.

— Ah oui ? C'est chouette. » Je me levai avec un certain soulagement, une échappatoire en vue.

« Tu veux venir ? » demanda-t-il.

Il devait pourtant savoir que je ne pouvais pas. « Je dois travailler, tu sais.

— Tu ne peux pas prendre une semaine de vacances ? Je serai de retour lundi prochain. Oh, regarde... la photo. » Il tendit son téléphone. Les photos de la soirée avaient déjà été téléchargées et il me montrait celle de nous deux. J'apparaissais exactement comme je l'avais espéré : naturelle, brune et moins affectueuse qu'Ethan, sa main en étau autour de mon bras. Mais nous avions l'air heureux, d'une certaine manière, avec un sourire qui s'exprimait jusque dans nos yeux. J'espérais qu'il me l'enverrait plus tard, même si je ne voulais pas le lui demander. Le photographe n'avait remis la carte de visite qu'à Ethan. Je me disais que j'avais l'air de quelqu'un à qui j'aurais peut-être voulu ressembler quand j'étais plus jeune : une personne sur son trente-et-un, dans une tenue chic, au bras d'un beau blond, à une soirée où personne n'aurait pu dire en voyant cette photo que je ne connaissais aucun des invités.

Durland, État du New Jersey, 1998

L'heure s'égrenait en bas de l'écran pendant que nous regardions la foule à Times Square. Des vestes aux capuches relevées descendant sur le front, des écharpes multicolores coincées sous le menton, tout le monde agitant des bannières et des banderoles scintillantes, tenant des pancartes peintes à la main sur lesquelles étaient écrites des choses comme *Salut Détroit* et *Bonne année 1999*. J'avais neuf ans et c'était la première année que je restais debout jusqu'à minuit. « L'an prochain, tu auras un âge à deux chiffres, alors j'imagine que tu es prête », dit ma mère, et je rayonnais d'être autorisée à rester dans sa chambre, au lieu de rejoindre la mienne. À l'époque, sa chambre ressemblait à une extension du salon, un autre endroit avec une télé, un autre endroit où je m'allongeais et mettais ma tête sur son ventre, où elle me laissait me vautrer toute la journée si je devais manquer l'école parce que j'étais malade.

« Je peux me faire belle ? » demandai-je. Elle hocha la tête, mais resta assise sur son lit. Je me levai et me dirigeai vers son dressing. Je n'en avais jamais vu de plus grand : on pouvait y entrer et tourner à l'intérieur, une petite boîte carrée de tringles à vêtements et d'étagères à chaussures, un tapis gris taché sous les pieds. Il y avait encore quelques vestes de mon père repoussées dans le fond. Elle n'avait pas besoin de me dire que je pouvais prendre tout ce que je voulais. J'avais l'impression que ses affaires étaient communes, comme si nous les partagions, comme si, le jour où ses robes ne

formeraient plus une mare de tissu à mes pieds, je pourrais les porter aussi. Je choisis une chemise en satin violet, avec des épaulettes et un col qui pointait en deux triangles. Les boutons étaient de petits cercles dorés et j'attachai les trois du milieu, puis je relevai les pans pour les nouer ensemble, comme un haut court. Elle me rejoignit dans le dressing qui se trouva parfaitement rempli par nos deux corps. Elle tendit le bras pour prendre une boîte de bijoux posée sur une étagère au-dessus de ma tête et accrocha un rang de perles sur moi, puis une chaîne en or.

« Et qu'est-ce que je devrais me mettre ? » demanda-t-elle.

Je savais qu'elle me posait vraiment la question. Déjà à l'époque, j'adorais réfléchir aux associations de vêtements, feuilleter des catalogues et plier les pages qui m'intéressaient, les déchirer et parfois en faire des collages pour constituer des tenues qui me plaisaient. Mais ma mère ne se souciait pas des apparences ou des vêtements, ne savait pas quels escarpins porter avec des jupes, quelles chaussettes assortir avec ses chaussures. Je considérai le désordre de ses vêtements avec sérieux. Des épaules qui avaient glissé des cintres, des blazers vieux de plusieurs décennies qui languissaient aux extrémités du dressing. Je tendis la main et tirai sur une manche bleue. C'était un élégant chemisier à manches longues qui se drapait en trois plis sur sa poitrine et qu'elle enfila par-dessus son pantalon de pyjama à carreaux gris, si échancré qu'il révélait l'essentiel de son soutien-gorge en dentelle beige. Ce chemisier était de la couleur de ses yeux et les rendait plus grands, plus ronds. *J'ai réussi ça*, pensai-je. Puis elle passa du fard rose en cercle sur mes joues, me laissa me mettre un peu de son rouge à lèvres, frotta son doigt sur mes dents de devant là où le rouge avait débordé.

« Tu seras une boute-en-train », dit-elle en m'observant en train de m'observer dans le miroir. C'était comme si elle me regardait devenir adulte, et j'avais l'impression que je l'étais déjà, tandis qu'elle imaginait pour moi un avenir avec des fêtes, des paillettes, entourée de gens heureux

de me voir, des flûtes à champagne formant une cascade, des minuscules hot-dogs piqués de cure-dents circulant sur des plateaux parmi les convives. Plus tard, je me demandais quel genre de monde elle avait bien pu imaginer, un qu'elle n'avait pas connu. Avec nos nouvelles tenues, nous nous réinstallâmes sur son lit, nous y prélassant comme si nous étions sur un matelas pneumatique au milieu de l'océan.

La télévision fit un panoramique sur une mer infinie de gens, qui sautaient sur place, les joues roses, agitant les mains avec excitation vers la caméra, guillerets, tous serrés les uns contre les autres comme des sardines. Ma mère nous avait servi du jus de pomme pétillant dans ses verres à vin les plus chics, ceux qu'elle avait reçus à son mariage. La coupe remontait en s'incurvant à partir de la tige en pétales de verre dépoli, comme si l'on buvait dans une fleur épanouie. Nous étions assises sur son lit, défait comme toujours, un enchevêtrement de draps et une couette repoussée par terre. Nous criâmes le compte à rebours avec la foule. Je m'affalai sur le ventre et une éclaboussure de jus de pomme fonça les draps. Ma mère la frotta avec la paume de sa main, puis redirigea son regard sur l'écran. Times Square avait l'air si froid et si lointain. Je ne savais pas pourquoi certains choisissaient d'être là-bas quand ils pouvaient être au chaud chez eux. Alors qu'ils commençaient à jouer *Auld Lang Syne*, des flots de confettis se déversèrent sur la foule, les projecteurs illuminant visages et familles. Ma mère déchira une serviette en papier qui gisait froissée sur sa table de chevet et la jeta en l'air au-dessus de ma tête. Tout le monde à la télévision était tellement heureux. Mais nous aussi nous l'étions.

New York, 2014

Le week-end suivant, Charlotte me proposa de la retrouver à déjeuner. Elle viendrait étudier ici l'année prochaine, étais-je au courant ? Mon père m'avait envoyé un texto à ce sujet. Elle allait à l'École d'arts visuels de New York pour étudier la photographie, ou envisageait de le faire. Les parents de son amie l'amenaient en voiture pour qu'elle visite le campus et la déposeraient pour qu'elle déjeune avec moi.

J'ai envie d'une soupe aux raviolis, m'écrit-elle. Quel est ton resto préféré pour en manger ?

Je lus dix articles sur les raviolis avant de répondre. Le jour de sa venue, Bijou avait une demi-journée de libre à cause d'une réunion entre enseignants. J'aurais pu demander à Nathalie d'avoir mon après-midi. Au lieu de cela, je demandai à Charlotte si elle était d'accord pour que j'amène Bijou. Je suppose que j'étais comme mon père : j'avais du mal à me retrouver seule avec ma famille.

Parfois, me balader dans Chinatown me faisait ressentir un blues indigo mélancolique, une nervosité teintée de tristesse. Une fois, j'avais vu un colporteur de journaux solliciter à voix forte tous les passants, tendant le journal plié à quelques centimètres de leurs bras, mais quand j'étais passée devant lui, il m'avait regardée sans prononcer le moindre mot. Une autre fois, je me dirigeais vers une caisse en bois pleine de litchis à la peau rouge brunie et bosselée, dont je voulais éplucher une poignée sur un banc dans

un parc. J'adorais leur chair pâle et lisse, la façon dont la peau opérait comme un leurre, si différente de la pulpe en dessous. Mais quand j'étais allée les acheter, j'étais repartie avec un gros sac en plastique, l'équivalent d'un kilo, entre les mains. J'en avais un si grand nombre, occupant une demi-étagère dans mon réfrigérateur, que je ne savais pas quoi en faire. C'était le seul endroit où j'avais mangé une soupe de raviolis. C'était donc là que je les emmenais.

*

J'avais oublié que Charlotte avait toujours aimé les enfants, même quand elle était plus jeune. Elle serait probablement une super baby-sitter. Mon ventre s'agitait pendant que nous l'attendions et je la vis se faire déposer par ses amis. Elle leur fit signe de la main en s'éloignant et je lui fis signe à mon tour. Elle leva la main pour taper dans celle de Bijou, puis lui ébouriffa les cheveux – deux gestes qui ne me seraient jamais venus à l'idée, qui semblaient plus normaux que tout ce que je faisais. Nous entrâmes dans le restaurant à moitié plein et prîmes place dans un petit box. Je m'assis à côté de Bijou tandis que Charlotte s'installait face à moi. Je la regardai se glisser sur la banquette et je pensai : *C'est ma sœur. Et je ne me suis jamais retrouvée en tête à tête avec elle.* D'habitude, je n'appelais pas Charlotte et Esther mes demi-sœurs quand je parlais d'elles la première fois. Quand les gens posaient des questions sur mes frères et sœurs, je disais que j'en avais trois, et si la conversation se poursuivait, je clarifiais les degrés de parenté.

Charlotte demanda à Bijou dans quelle classe elle était, quel âge elle avait. Je les observais échanger des informations et je remarquais l'aisance avec laquelle elles discutaient. Je ne savais pas pourquoi tout était toujours plus difficile pour moi que pour les autres.

« Comment s'est passée la visite du campus ? demandai-je.

— Les studios et les salles de classe étaient cool, mais les résidences universitaires... minuscules ! Et certaines n'ont que des lits superposés. Je ne sais pas comment je ferai. Maman a dit que je pourrai peut-être obtenir une chambre simple si j'écris un genre de lettre pour signaler que j'ai des problèmes de sommeil.

— Ah, tu as des problèmes de sommeil ?

— Pas exactement, mais devoir partager mon espace avec quelqu'un me rend anxieuse.

— Bien sûr, dis-je. Ce n'est pas très amusant. » Une femme déposa des menus et nous ouvrîmes les pages plastifiées collantes. Je me sentais partagée entre l'amour et son contraire. J'avais l'impression de ne pas savoir parler à autrui. Les gens s'exprimaient librement, tout le temps. Mais moi, que voulais-je dire réellement ? Quand je considérais Charlotte, je ne l'enviais pas. C'était juste qu'elle ne connaissait pas tous les détails de ma situation. Ce que je voulais qu'elle sache, c'était ce que je ressentais. Je pensai à mon comportement de son point de vue ; peut-être se demandait-elle pourquoi moi, sa sœur, je n'appelais jamais et ne voulais pas rentrer à la maison. *Parce que je n'ai pas de maison*, pensai-je. Si j'avais pu lui faire comprendre une seule chose, ç'aurait été celle-là : *Tu vois cette sensation que tu as d'être chez toi ? Moi, je n'ai pas ça*. Ils devaient avoir constaté à quel point je m'intégrais peu chez eux, mais il me vint à l'esprit qu'ils pensaient probablement que ma « vraie » maison était celle de ma mère, que c'était l'endroit où je me sentais moi-même. Mais ce n'était pas le cas, pas depuis que sa nouvelle famille occupait le terrain. J'aurais voulu qu'elle le sache. Quel était le contraire d'une famille nucléaire ? Je l'avais cherché une fois. Cela n'existait pas.

« Alors comme ça, tu es photographe ? » demanda Bijou. Je le lui avais dit, mais Charlotte portait aussi un appareil photo en bandoulière, la bretelle passée sur une épaule.

Charlotte hocha la tête, et peut-être que je l’enviais effectivement pour cela, qu’elle puisse se définir elle-même, qu’elle puisse le revendiquer. Elle enleva le cache de l’objectif de son appareil photo. « Tu veux essayer ? » dit-elle en présentant l’appareil à Bijou. « Papa m’a dit que tu habites là-bas, c’est ça ? À Tribeca ? Est-ce que tu préfères ce quartier à Brooklyn ?

— À certains égards, dis-je. C’est plus calme, plus propre... en revanche, tout est plus cher. » C’était étrange pour moi d’imaginer mon père transmettre des faits sur ma vie, parler de moi à quelqu’un d’autre. Bijou étudia attentivement les commandes, puis braqua l’objectif sur moi. Je l’ignorai et continuai à regarder Charlotte. Elle avait grandi de plusieurs centimètres, avait une fossette au menton. « Où serait ta résidence universitaire, déjà ?

— Il y en a partout, alors peut-être Chelsea, Soho, Gramercy... Je vais devoir attendre. C’est tellement difficile de choisir. Ah, Papa m’a dit que tu apprends le mandarin. J’ai commencé à prendre des cours cette année, moi aussi. Ma prof dit que j’ai un bon accent, mais mémoriser les caractères me tue.

— Ah, euh... » Je jetai un coup d’œil à Bijou, mais elle prenait en photo les sauces sur la table. « En fait, j’ai arrêté. Juste quelque temps. Papa te l’a dit ? »

Elle acquiesça. Je songeai à ne rien ajouter, mais finalement je commentai : « Il n’a même pas répondu à mon texto quand je le lui ai annoncé. » J’avais essayé d’oublier que je lui avais envoyé un message la semaine avant que Nathalie n’annule les cours.

Charlotte leva les yeux au ciel. « Il est comme ça. Il ne répond jamais à aucun message. Tiens, regarde ! » Elle prit son téléphone, qui était posé écran tourné vers la table, et le leva devant mon visage. C’était un fil de discussion avec notre père. Je résistai à l’envie de m’en saisir. Il n’y avait que des messages bleus, envoyés par Charlotte.

« Je veux dire, il ne répond absolument jamais », dit-elle en ramenant son téléphone vers elle et en le reposant sur la table. L'écran afficha son arrière-plan, qui était une photo au grain épais de ses parents – mon père dans sa trentaine, Cynthia avec les cheveux plus clairs, tous deux avec des lunettes de soleil et en manches courtes. « Je lui envoie une question et ensuite je dois le chercher dans la maison pour le forcer à y répondre, mais c'est comme s'il savait toujours à l'avance ce que je vais lui demander. Pourquoi il ne répond pas simplement par SMS ? C'est comme si on devait tout lui demander deux fois. »

La serveuse approcha et nous regarda. « Euh, on va prendre du thé... du thé au jasmin, et deux soupes de raviolis, une au porc et une au crabe ? Et on doit encore regarder le menu. » Elle repartit sans rien écrire. « Désolée, ça te va ? demandai-je à Charlotte. Tu manges du porc ?

— J'adore ça », dit-elle. Elle tourna les pages plastifiées de son menu. « Et si on prenait des rouleaux de riz à la sauce XO et de la soupe de queue de bœuf ?

— Je veux du riz frit, dit Bijou, et du crabe à carapace molle. »

De la soupe difficile à partager, de l'indifférence à l'idée de manger bruyamment, et le plat le plus cher du menu. Je hochai la tête.

« Tu veux manger quoi ? me demanda Charlotte.

— Tout ça me va », dis-je, puis je fermai mon menu. « J'adore la queue de bœuf. » C'était vrai, notre grand-mère nous faisait de la soupe de queue de bœuf. Une fois, je lui avais rendu visite et elle m'en avait donné deux litres à emporter chez moi. Le bouillon était chatoyant et s'attardait voluptueusement sur vos lèvres.

« Quels sont tes projets pour l'été ? demanda Charlotte à Bijou.

— On va aller chez ma tante en Californie. Ma mère n'aime pas beaucoup rester ici en été. Avant, on allait dans les Hamptons, mais sa meilleure amie a attrapé la maladie de Lyme là-bas.

— L'amie de ma mère aussi ! » dit Charlotte.

La conversation se poursuivait et c'était comme si Bijou et Charlotte se connaissaient mieux que je ne connaissais l'une ou l'autre. Nous finîmes les raviolis et je poussai le dernier vers Charlotte. Elle le prit avec ses baguettes et le porta à sa bouche. J'éprouvai une bouffée d'amour pour Charlotte en cet instant, sans le ressentiment et la colère qui coloraient ma poitrine quand je *pensais* à elle. Mais je ne savais pas comment communiquer, comment le lui montrer, alors à la place je me contentai de la servir, de lui remplir sa tasse de thé, de pousser un amuse-gueule vers elle. Elle acceptait les choses volontiers, naturellement. Comme Bijou le faisait. Abstraction faite de leurs visages, elles auraient pu être sœurs.

Quand l'addition arriva, je payai avec la carte de Nathalie. *Et voilà, c'est tout*, pensai-je. Cela me rappela mon père. La façon dont, à la fin de chaque repas avec lui, ou à la fin de l'été que je passais là-bas, il me reconduisait chez ma mère. Le retour en voiture se passait en silence. Le trajet durait une heure, principalement sur une autoroute puis sur une autre, et nous passions devant des fast-foods, des centres commerciaux, un cinéma, une enfilade de magasins. Salons de manucure, animaleries, concessionnaires automobiles. Je regardais par la fenêtre et mon père mettait du jazz. Parfois, il lisait à haute voix le texte d'un panneau d'affichage stupide ou un nom de magasin idiot, et je répondais par un petit rire automatique, puis nous nous taisions à nouveau. À la fin, il me déposait devant la maison de ma mère. Il sortait de la voiture mais n'allait pas plus loin que la rue. Il me serrait dans ses bras – un vrai câlin mais, comment pourrais-je l'expliquer ? — cela ne me paraissait jamais suffisant. Je le regardais partir et j'entendais toujours cette petite voix en moi qui disait : *Attends, je veux réessayer. Ça n'a pas duré assez longtemps.*

Maintenant je regardais Charlotte. Le repas était passé si vite, je n'avais rien dit d'authentique. Je devais la mettre dans un taxi pour qu'elle retrouve la famille de son amie. « Merci beaucoup d'être venue déjeuner avec moi, dis-je.

— J'étais en train de penser que si je me retrouve à l'École d'arts visuels, on sera super proches !

— C'est vrai. » Je jetai un œil à l'appareil photo posé sur la table. Bijou avait pris plein de clichés jusqu'à ce que les plats arrivent, puis elle l'avait reposé. J'aurais peut-être dû être photographe. Quelque chose que je détestais dans la vie, c'était qu'il semblait n'y avoir aucune trace de moi. N'y avoir aucune preuve de ce que j'avais vécu ou aimé, en traversant l'existence toute seule.

« Alors si je viens ici, peut-être qu'on pourra se voir tous les mois ou quelque chose comme ça ? On pourrait dîner ensemble. Tu pourrais me montrer tes restos préférés.

— Oh, bien sûr. Oui, naturellement », dis-je. Je la regardai attentivement. Comme il lui était simple de demander. Elle me sourit en retour et j'acquiesçai à nouveau. Nous pourrions nous voir tous les mois. Finalement, peut-être que les autres n'étaient pas plus aimés, mais qu'ils essayaient de l'être. Ou que, si on se sait aimé, il est plus facile d'aller vers autrui. Nous sortîmes du restaurant et descendîmes la rue, passant devant des devantures de magasins présentant sacs de cacahuètes et épices, tasses à thé empilées et assiettes en céramique. Charlotte devait monter dans un taxi, mais elle voulait marcher un peu, et elle s'arrêta quelques rues plus loin pour cadrer une photo, prendre quelques clichés. Les rues passèrent de Chinatown à Soho : graffitis ingénieux et blazers coûteux, salons de massage en sous-sol et bars à expresso. Plus loin, une rue était barrée pour une foire, des stands étaient installés où l'on vendait des foulards et de l'encens, de la viande grillée et des gobelets géants de limonade.

« Papa raconte toujours la fois où tu as gagné un poisson rouge dans une foire de rue quand tu étais enfant », dit Charlotte. Je rosis au souvenir de cet épisode, survenu lors d'un week-end où il était venu me chercher. Cela avait été accidentel, le jeu où on lance une balle de ping-pong dans un bocal à poissons rempli d'eau, le genre qui est truqué. Mon père m'avait soulevée

dans ses bras jusqu'à ce que mes pieds pendent au-dessus du sol. J'avais lancé les cinq balles pour lesquelles il avait payé, et l'une d'elles s'était logée comme par miracle dans le bocal. Une cloche avait retenti, des néons éclatants s'étaient allumés de haut en bas du stand, un vacarme – je me souvenais avoir eu peur, avoir pensé que j'avais fait quelque chose de mal. Puis un homme imposant avec une barbe grise et une odeur de bœuf séché m'avait tendu un sac en plastique noué en haut, contenant un poisson rouge — vivant. De retour chez mon père, nous avons mis le poisson dans l'eau et je l'avais regardé nager. À ma visite suivante, il avait disparu et je n'avais pas trouvé le courage de demander à mon père ce qui lui était arrivé.

« C'était un accident, dis-je. C'est drôle qu'il s'en souvienne. » *Il s'en souvient.* Nous nous dirigeâmes vers la foire et elle prit une photo de Bijou qui marchait vers les stands, ses cheveux flottant derrière elle. Elle me la montra et je ressentis alors un pincement de jalousie. C'était une bonne photo, les couleurs de la foire étaient vives et criardes, contrastaient avec la brillante chevelure blonde et la tenue pastel de Bijou. Il y avait déjà tant de traces de Bijou. Puis elle dit : « Je peux en prendre une de vous deux ? » Nous étions au coin d'une rue. Charlotte mesurait quelques centimètres de plus que moi et portait des bottines avec un peu de talon. Elle inclina sa tête vers la mienne. L'appareil photo lança un éclair.

New York, 2014

La fin du mois d'avril était imprégnée de fleurs, de bouquets nébuleux et rosés suspendus aux branches. Je levai la main et passai mes doigts sur les pétales. Des tulipes plantées dans de petites prisons rectangulaires sur le trottoir fleurissaient magenta, orange et jaune beurre. Les restaurants installaient des tables de café à l'extérieur et des tableaux noirs qui annonçaient du vin rosé, des jeunes pousses de fougères et des terrasses. L'air sentait bon la terre, piqué d'odeurs de sueur et de peau. Pendant une brève journée, à la fin du mois, un vent violent avait arraché les pétales de leurs branches et les avaient éparpillés sur le gris des trottoirs. Sur le chemin de l'appartement, j'enfonçai mes bottes dans les petits tas, m'arrêtai pour donner un coup de pied dans les petites pyramides et les regarder retomber. Je portais une veste en jean, les manches retroussées, et je m'étais assise dans le parc où j'avais écouté des couples se disputer, et je m'étais réjouie d'être seule. Il était environ onze heures. Je songeai à mettre un legging et à me rendre à un cours de yoga ou à aller bouquiner au café du coin. Je lisais un nouveau poète qui me plaisait. Je fredonnais tandis que l'ascenseur remontait les étages.

« Te voilà, ma chère. Tu peux me rejoindre un instant ? » Nathalie était assise à la table de la salle à manger, à l'extrémité de la pièce.

« Bien sûr », dis-je, et j'ôtai mes bottes, dont je retirai un pétale, collé à la semelle. J'avais broyé la couleur rose pâle avec mon talon, et le pétale

était collant et transparent, comme si j'en avais extrait la substance. Je le tins entre mes doigts. La poubelle la plus proche était au-delà de Nathalie, dans la cuisine. Je mis le pétale dans ma poche arrière et approchai. « C'est magnifique dehors », dis-je en tirant la chaise et en entendant les pieds en Plexiglas crisser contre le sol.

Elle acquiesça d'un murmure et, une fois que je fus assise, une fois immobile, elle m'annonça qu'il fallait qu'on parle. « De l'avenir », dit-elle.

*

Ils allaient s'absenter presque tout l'été. La sœur de Nathalie, celle que je n'avais jamais rencontrée, avait emménagé dans une maison gigantesque en Californie et les avait invités chez elle. Nathalie espérait passer moins de temps au travail. Bijou était un peu trop grande pour une garde d'enfant à demeure. Je restai silencieuse pendant qu'elle énumérait les raisons. Je ne pouvais m'empêcher de me détacher de la scène et de penser à l'image qu'elle renvoyait, combien le moment était formel, toutes deux assises au bout de la longue table de la salle à manger, comme si nous avions une réunion, comme si c'était un travail ordinaire dont j'étais licenciée. J'aurais voulu avoir une photo, une peinture à l'huile, de moi, là, avec Nathalie Adrien.

« Tu as encore tout le mois de mai ici. Cela devrait te laisser suffisamment de temps pour trouver un logement et faire des projets d'avenir. Je ne doute pas que tu veuilles te lancer rapidement dans ta vraie vie, dit Nathalie. Tu as quel âge maintenant ? Vingt-cinq ans ?

— Vingt-quatre ans. » Les premiers mots que je prononçais. Mon anniversaire était dans un mois et demi. J'avais toujours le même âge qu'à mon embauche. Comment savait-elle qu'une vraie vie m'attendait ? Je pensais que ce travail allait m'aider à en trouver le chemin.

« Mais si tu veux continuer à garder des enfants, je peux t'adresser à d'autres familles qui cherchent peut-être quelqu'un. L'été et l'automne sont

les moments les plus propices. Je pense à une famille que je connais, mais ils vivent dans le nord de la ville.

— C'est à cause d'Ethan ? »

Nathalie leva le menton vers moi. « Qu'est-ce que tu veux dire ?

— Je veux dire... où est Ethan ? Il est retourné à l'université ?

— Je crois qu'il est chez Katie. Je crois qu'ils sont de nouveau ensemble, même s'il ne me dit jamais rien. »

Je repensai à la photo, au site Web, aux femmes, aux personnes là-bas qui connaissaient le nom de Katie. À la façon dont son bras avait agrippé le mien lorsque le flash s'était déclenché. À nos sourires. « Ah, tant mieux pour lui. Est-ce qu'elle vit près de Princeton ?

— La dernière fois que j'ai posé la question, elle vivait à New York. Et Ethan va y rester un certain temps. Pour terminer sa thèse.

— Est-ce qu'il va dormir dans... la chambre ? » Je ne pouvais plus l'appeler *ma* chambre.

« C'est possible, dit-elle. Je pense que ça dépend de lui et de Katie. » Elle enroula une mèche de cheveux autour de son doigt, un geste si juvénile. « Je suis désolée, Willa, mais je crois que tu verras que c'est mieux pour toi de passer à autre chose. »

Je sentais que la fin de la conversation allait tomber comme un couperet, que Nathalie voulait que j'acquiesce d'un hochement de tête, que j'accepte avec grâce que notre bout de chemin ensemble se termine. Elle me donnait un préavis de près de deux mois. Mais je me sentais quand même sous le choc, dupée. « Vous allez reprendre une baby-sitter l'année prochaine ? »

Elle poussa un soupir. « Quelqu'un quelques jours par semaine, très peu d'heures. Bee n'a plus besoin d'attention vingt-quatre heures sur vingt-quatre, comme je le disais. »

Je pourrais travailler quelques jours par semaine, pensai-je répondre, mais je n'en fis rien. Ces dernières semaines, mon sentiment de culpabilité

d'avoir essayé sa robe avait été remplacé par le malaise que j'avais éprouvé lors de la soirée avec Ethan. Je me revoyais dans cette robe, à me tourner pour me contempler par-dessus mon épaule dans le miroir, et dans celle que j'avais portée à la fête, où j'étais volontiers entrée dans le jeu d'Ethan. J'aurais présenté mes excuses si Nathalie avait évoqué la robe, si Ethan le lui avait raconté. Devais-je lui dire qu'il ne s'était rien passé avec lui, si c'était là ce qu'elle pensait, si c'était là ce que pensait la fiancée d'Ethan ? *Je veux seulement être avec Bijou*, avais-je envie de dire.

« Est-ce que Bee est au courant ? »

— J'ai évoqué cette possibilité. » Elle regarda ses ongles, puis en direction de la cuisine. « Je sais que tu vas beaucoup manquer à Bijou et nous espérons que tu resteras en contact avec elle. Tu pourras peut-être venir dîner de temps en temps ? »

Je m'imaginais monter dans le métro et venir ici comme je le faisais auparavant, entrer dans l'immeuble et demander au portier comment il allait. Je pensais à Bijou avec sept centimètres de plus chaque fois que je la reverrais. Je m'imaginais apporter une bouteille de vin ou un petit gâteau. Cela paraissait irréel.

« C'est juste un emploi dans une série d'emplois », dit-elle. Ses lèvres avaient le rose d'une gomme toute neuve et étaient retroussées aux coins, et ses mains étaient tendues vers moi, comme si elle m'offrait quelque chose au lieu de le reprendre. Elle le dit gentiment. Elle le dit comme si elle pensait que cela me mettrait du baume au cœur.

« Pourquoi tu m'as embauchée ? » Je fus surprise de la facilité avec laquelle les mots sortirent de mes lèvres, comme si c'était une phrase comme une autre, puis le sang afflua dans ma tête comme si j'étais suspendue à une branche la tête en bas. Peut-être était-ce ce que l'on ressent quand on finit par exprimer ce qui nous démange depuis si longtemps.

« Hum », fit Nathalie. Elle posa un pied sur sa chaise et passa un bras autour de son genou. « Pourquoi je t'ai embauchée ? Je t'aimais bien, c'est

tout. Bijou t'aimait bien. J'ai du mal à me souvenir précisément. Avec Bee, tu étais plus naturelle que d'autres pendant ces premières semaines, plus comme une amie, et ça lui plaisait. » Je restai immobile, l'écoutai parler. Les mots tombèrent sur moi et je pensai vaguement qu'ils m'auraient rendue heureuse si je n'avais pas été renvoyée. « On avait décidé de ne pas avoir de garde d'enfant à demeure et c'était vraiment ce que cherchait l'une des filles. Alors on a pensé qu'on essayerait avec toi les après-midi, et puis, écoute, parfois les choses ne se passent pas comme prévu, la mère de Gabe... on a fini par avoir besoin de quelqu'un à la maison. » Elle s'arrêta et nos regards se rencontrèrent. « C'était toujours censé être temporaire. »

Chaque mot résonnait dans ma tête. Si c'était vrai, pourquoi ne m'en avait-elle rien dit ? Je ne savais pas que j'étais en sursis, que j'épuisais le temps dont je disposais. Je tambourinai mes ongles sur la table, trois fois de suite, rapidement : *tttat, tttat, tttat*. Elle parut surprise. C'était l'un de ses gestes. Les premiers temps, je trouvais cela impoli.

« Tu sais... Ethan... ce n'était pas... » Que pouvais-je dire ? Il n'avait réellement rien fait de mal. Rien qui eût laissé une empreinte douloureuse. J'aurais dû désormais savoir que personne ne se souciait jamais des petits torts, même cumulés.

« Quoi, Ethan ? » Nathalie décochait chaque syllabe comme une raillerie, des flèches qui chauffaient la pointe de mes oreilles tout en donnant l'impression qu'elle avait fait exprès de rater sa cible. Elle s'était trouvée gentille quelques minutes plus tôt et j'aurais dû accepter ses paroles avec gratitude, comme si chaque morceau de cette fade reconnaissance pouvait me rassasier, comme si c'était suffisant.

Soudain je me sentis stupide – d'être allée à la fête, d'avoir acheté les robes, de m'être promenée dans Tribeca avec des lunettes de soleil, comme si j'allais ne jamais en partir. D'avoir pensé que si je riais à certaines des blagues d'Ethan, si je préparais correctement le petit déjeuner de Bijou, si j'étais assez silencieuse lorsque je me mouvais dans l'appartement, je

mériterais le droit de rester chez eux. Bijou grandissait. Ethan s'installait. J'étais provisoire. Il n'y avait rien à ajouter.

« Rien. J'espère qu'il finira sa thèse. J'aimerais beaucoup revenir dîner et voir Bijou de temps en temps. » Je me levai et je crus un instant que nous allions nous serrer la main. Mais elle resta simplement assise là, le bout de ses doigts croisés devant elle, la conversation prenant enfin le tour qu'elle voulait. Dans la salle de bain, je fouillai dans ma poche arrière pour en sortir le pétale profané et je le frottai entre mes doigts, cherchant une désintégration douce et collante, quelque chose que je pouvais exécuter de mes propres mains.

*

Nathalie m'avait dit que je pouvais l'annoncer moi-même à Bijou, mais lorsque j'allai lui parler ce soir-là, elle le savait déjà. Gabe l'avait ramenée de l'école à la maison et j'étais dans le salon, Nathalie sortie pour quelque affaire. Gabe me fit signe et s'éclipsa dans sa chambre. Encore maintenant, sans mentir, je ne savais toujours pas comment m'adresser à lui.

« Hé, viens par ici », dis-je. J'étais assise dans le coin fenêtre. « Tes parents t'ont parlé ? »

Elle acquiesça. J'essayai de la mettre sur mes genoux, mais elle n'était pas beaucoup plus petite que moi, ses jambes, ses bras. *Elle va être tellement plus grande que moi*, pensai-je, et je ne serai pas là pour le voir.

« Donc, je vais partir fin mai.

— Je sais », dit-elle. Elle quitta mes genoux pour s'asseoir à côté de moi sur le coussin. « Tu peux toujours venir dîner de temps en temps », dit-elle. De cet angle, elle appuya sa tête contre mon épaule, ce qui sembla plus naturel. Je toussai et haussai l'épaule pour l'obliger à relever la tête. C'était comme si elle me réconfortait.

*

Pendant quelques mois après ma naissance, mes parents étaient restés à New York. Brooklyn, mais un Brooklyn différent de celui que je connaissais. Ils vivaient à Park Slope, dans une maison délabrée et un peu désolée, selon leurs dires, même s'il était désormais difficile d'imaginer un bâtiment tomber en ruine dans ce quartier. Ils déménagèrent en banlieue quand j'étais bébé. Ma mère était très jeune, vingt-trois ans, mon père vingt-six, et elle ne savait pas encore comment être mère, juste qu'elle voulait en devenir une. Elle laissa entendre, plus tard, que mon père n'était pas prêt, mais qu'elle ne voulait pas renoncer à cela, à moi. Parfois, j'imaginais désirer très fort quelque chose, au point de le désirer pour deux.

Elle m'avait envoyé un e-mail quelques semaines plus tôt et avait joint des photos. Il y en avait une d'Alex. Il avait huit ans maintenant. Les cheveux blonds, les yeux bleus de ma mère, la peau claire, quelques taches de rousseur autour du nez. Les taches de rousseur venaient d'elle. J'en avais aussi, des points marron clair sous les yeux. Il ressemblait à ma mère, mais après avoir passé des mois à regarder les Adrien, je pensais seulement au fait qu'il aurait aussi pu être l'un d'eux. Mais il n'appartenait pas à leur famille. Il faisait partie de la mienne. Et je le connaissais à peine.

Sur la deuxième photo, nous étions au jardin botanique de Brooklyn, et j'avais une dizaine d'années. C'était la saison des cerisiers en fleur. *C'était ce que je préférais par-dessus tout*, avait-elle écrit. Sur la photo, j'étais sur ses genoux, ses bras enroulés étroitement autour de moi. Nous avions dû demander à quelqu'un de prendre la photo ; personne d'autre ne nous y aurait accompagnées.

Ce qu'elle préférait, était-ce le parc, les fleurs, le fait d'être à Brooklyn, de m'avoir sur ses genoux où je voulais tellement me trouver, avec mes mains agrippées à chacun de ses bras ? Je cherchai le jardin botanique sur Internet. C'était toujours la saison des cerisiers en fleur, pour encore une ou deux semaines. Je n'y étais jamais retournée. La seule chose que j'avais toujours refusée à Bijou. Sur la photo, ma mère était jeune, blonde, les yeux

bleus, et son regard n'était pas aussi vide que je l'aurais cru, imaginant ce qu'elle devait éprouver, seule avec une enfant. Je touchai mes dents en jetant un coup d'œil à la photo, à les voir si blanches et si droites. Je n'avais jamais eu d'appareil dentaire. C'était ma dentition d'origine.

Je n'avais pas besoin d'ouvrir mon ordinateur portable pour la voir. J'avais eu cette photo encadrée pendant des années. Elle était posée sur ma table de chevet, à côté des livres neufs que j'avais achetés et de la lampe que les Adrien m'avaient laissée. Je m'étais dit que je l'avais gardée à cause des fleurs, de la nature, de mon adorable carré à frange. Mais je supposai que j'aimais parfois penser à ma mère, comme elle était avant. Je n'avais pas répondu à son e-mail, mais je voulais le faire. J'aurais aimé savoir comment le faire.

Dernièrement me revenait tout le temps ce souvenir d'enfance, quand j'avais cinq, six ou sept ans, aussi petite que cela. Ma mère était assise dans le jardin et effleurait de ses mains le dessus des fleurs. Les pivoines, couleur crème, étaient épaisses sous ses doigts. Je lui avais fait un large sourire et lui avais demandé comment étaient mes dents. Elle m'avait répondu en me montrant les siennes.

« Mais elles sont *comment* ? » avais-je répété.

Elle s'était rapprochée pour les examiner. « Effrayantes, comme le grand méchant loup. Je blague. » Elle avait dit cela d'une voix monocorde. Elle était comme ça parfois, sa flamme intérieure éteinte. J'avais gardé ma bouche grande ouverte, mais elle regardait à nouveau les fleurs, caressait le bout des pétales. Je m'étais baissée pour arracher autant de pivoines que possible, mais elles étaient si larges que je ne pus en saisir que trois.

« *Willa*, avait-elle dit en se baissant pour ramasser les pétales éparpillés.

— Tu ne vérifies jamais si je me brosse les dents. Tu ne vois même pas qu'elles pourrissent ! »

J'étais rentrée dans la maison en courant et j'avais jeté un œil par la fenêtre en attendant qu'elle me suive. Elle s'était levée pour ramasser les

pétales, s'était agenouillée pour examiner les endroits où la terre était renversée. Je m'étais sentie très mal après. Pourquoi avais-je fait cela ? Ma mère adorait les pivoines et elles étaient en charpie. Étais-je toujours la même personne ? Qu'étais-je maintenant en train de détruire dans ma tentative de me faire aimer ?

OceanofPDF.com

New York, 2014

Il ne fut pas difficile de trouver un nouvel appartement à New York : il suffisait d'avoir un peu d'argent et d'être disposée à vivre avec des inconnus. Je rêvais d'avoir un studio, un petit morceau d'immeuble que je pourrais dire mien, ou même de partir tout bonnement, mais au bout du compte, j'allai sur Craigslist et je répondis aux annonces. J'avais suffisamment d'argent de côté pour régler deux mois de loyer pendant que je chercherais un autre emploi. Nathalie m'avait proposé à nouveau les noms de familles de sa connaissance qui avaient besoin d'une garde d'enfant, et j'avais pris l'info, mais je ne savais pas si c'était ce que je voulais.

Bijou souhaitait voir mon nouvel appartement. J'en avais visité la semaine précédente, pendant qu'elle était à l'école, et j'en avais choisi un quelques jours plus tôt. Je ne pensais pas qu'elle aimerait aller à Brooklyn et visiter ma nouvelle sous-location, mais elle avait insisté, alors je libérai un moment pour le faire. Je n'en informai pas Nathalie, elle ne me demandait plus ce que nous faisions. Ma nouvelle colocataire laissa les clés dans une plante en pot sur le perron.

Après être descendues à la station de métro la plus proche du nouvel appartement, Bijou me lâcha la main et commença à sautiller devant les maisons multicolores, les escaliers où traînaient des gens, les voitures qui tournaient au ralenti au bord du trottoir, la musique à plein volume. Il me

vint à l'esprit qu'elle ne connaissait pas de quartier qui ne serait pas accueillant pour elle. « Les maisons sont très jolies, dit-elle alors que nous passions dans une rue de bâtiments en grès rouge. Ça ressemble au West Village. » Je continuai à la guider dans les rues jusqu'à ce que nous atteignions ma nouvelle adresse. Nous grimpâmes les trois volées de marches. « C'est bon pour faire de l'exercice », dit-elle.

La chambre étant vacante depuis un mois, nous entrâmes dans une pièce aux murs blancs, vide à l'exception du matelas laissé par terre par la locataire précédente. Elle n'était ni trop petite, ni trop usée, ni trop grande, ni trop chère. Elle était nue et banale : une pièce vide.

« J'aime bien la fenêtre, dit Bijou.

— Tu essaies de me remonter le moral ou quoi ? »

Elle me regarda, blessée. « Qu'est-ce que tu veux dire ? Tu n'aimes pas t'asseoir à la fenêtre ? » Elle grimpa sur le rebord et replia ses genoux contre sa poitrine. « Comme ça.

— Ça m'arrive, oui. » De façon regrettable, j'oubliais parfois que j'avais l'habitude de creuser les phrases pour y dénicher un sens caché. Mais Bijou était encore jeune, suffisamment candide pour être encore gentille.

Elle montra quelque chose du doigt. « Regarde, il y a un restaurant. » Je tendis le cou vers l'endroit où elle était assise et je vis que la chambre donnait sur un petit restaurant de l'autre côté de la rue. Un homme ouvrit la porte à une femme et les cloches tintèrent quand ils entrèrent.

« J'ai entendu parler de ce resto-là », dis-je. Je m'appuyai contre le mur en face d'elle, ma tête penchée en arrière contre le plâtre, et nous regardâmes par la fenêtre. Je posai les yeux sur le sommet de son crâne, là où ses cheveux se séparaient en raie. Je posai ma main sur sa chevelure et elle appuya sa tête contre ma paume, un mouvement si imperceptible que personne n'aurait pu le percevoir.

Nous descendîmes les escaliers pour retourner dans la rue. Elle sortit devant moi, descendit le perron couleur sable et je tirai la porte d'entrée pour la refermer. Il faisait beau, le soleil de seize heures haut dans le ciel. « On fait un petit tour ? proposai-je. On peut jeter un œil au quartier. » Bijou hocha la tête, les mains sur les bretelles de son sac à dos. L'école finissait la semaine suivante, donc elle n'avait pas beaucoup de devoirs. Le mois d'après, ils partaient en vacances. Au début, j'avais pensé : n'aurais-je pas pu rester un mois de plus, s'ils n'allaient même pas être là ? Mais j'imaginai qu'il était temps de quitter cette boîte froide et stérile, perchée bien au-dessus du reste du monde. Je pris la main de Bijou, sa main chaude et légèrement moite, et nous tournâmes à gauche. Je ne savais pas plus qu'elle dans quelle direction aller. Ainsi, tout était toujours pareil.

Nous tournâmes à nouveau à gauche à l'épicerie suivante, et nous passâmes devant une autre rangée de maisons et un café. Il y avait un studio de yoga un peu plus loin, une pièce avec une fenêtre qui donnait sur la rue. Je vis qu'un cours commençait, les élèves déroulaient leurs nattes et s'asseyaient en tailleur sur des briques. Une femme arriva en courant, un sac fourre-tout suspendu à son coude, et alors qu'elle nous dépassait à toute vitesse, son tapis de yoga tomba de son sac. Bee virevolta et l'attrapa avant qu'il n'atteigne le sol. « Mon Dieu, je suis désolée », dit-elle, ses yeux passant au-dessus de la tête de Bijou pour me regarder directement en face tandis qu'elle prenait le tapis des bras de Bijou. « Je suis tellement en retard », ajouta-t-elle en s'excusant, puis elle fit un petit signe de la main et disparut derrière la porte.

À la fin de notre boucle, nous passâmes devant la pizzeria que je voyais de ma fenêtre. Bijou se dirigea vers la vitre et se pencha, protégeant ses yeux du soleil avec ses mains pour voir plus distinctement. « C'est censé être bon », dis-je. Je ne me souvenais plus pourquoi, mais c'était comme ça ici : certains restaurants étaient consacrés, d'autres restaient dans l'ombre.

J'en reconnus un autre en bas de la rue. « Celui-là, en revanche, existe depuis plus longtemps.

— Peut-être qu'il est meilleur », dit-elle.

Nous attendîmes que le feu passe au vert au coin de la rue. « Quand tu reviendras à la fin de l'été... » Je regardai la main rouge tendue clignoter et répéter *attendez, attendez, attendez*, puis passer au signe qui disait d'avancer, un bonhomme blanc brillant qui allait de l'avant. « On peut y aller ensemble. » Je traversai la rue sans regarder vers Bijou, espérant qu'elle était à mes côtés. « Peut-être un lundi. »

Je ne savais pas pourquoi ces mots faisaient battre mon cœur. Peut-être était-ce parce que j'étais un vestige d'une famille qui n'existait pas, mais à laquelle mes deux parents étaient liés. Je ne voulais plus me retrouver dans une situation où j'avais le sentiment d'être une contrainte pour quelqu'un. J'avais trop peur de mettre une personne dans une position où elle ne veut pas dire oui, mais y est forcée. Mais peut-être cela signifiait-il que je ne donnais jamais à quiconque l'occasion d'accepter ? Si c'était le cas, je continuerais à me sentir comme un fantôme. Je continuerais à ne pas me sentir désirée, à me croire un fardeau. Je réfléchissais déjà à corriger ce que j'avais dit, mais nous avions atteint l'autre côté de la rue. Je m'arrêtai et baissai les yeux vers elle. Elle était distraite par son lacet, mais ensuite elle leva les yeux et dit oui.

« Des recherches, dit-elle. Pour mon restaurant.

— Des recherches », répétais-je. Ce seraient certainement des recherches pour moi aussi.

New York, 2014

Le restaurant en face de chez les Adrien était en train de préparer le prochain service : les serveurs enroulaient des fourchettes dans des serviettes, redressaient des chaises et arrangeaient verres à vin et à eau selon une disposition agréable à l'œil. Je devais quitter Tribeca la semaine suivante, mais alors que je me dirigeais vers le métro, je me sentis réconfortée par l'une des principales raisons pour lesquelles j'aimais New York : des gens solitaires partout, qui s'amusaient autant que les couples. Une fille seule allongée sur une couverture de pique-nique en train de lire un livre de poche ; un homme assis sur un banc public qui mâchait son sandwich avec contentement ; une femme aux ongles tout juste séchés qui s'avancait prudemment dans la rue. La semaine avait été pluvieuse et maintenant que le soleil était au rendez-vous, chacun lui offrait ses paupières fermées, l'intérieur de ses coudes, sa pâle peau hivernale. Un homme jouait du saxophone au coin de la rue au moment où je passai, les profondes sonorités cuivrées rebondissant derrière moi.

Je descendis les escaliers du métro sans réfléchir, passai ma carte et remontai trois voitures avant de me glisser sur un siège vide. Les trains sentaient la chaleur, comme du pain qui lève, la peau tout juste cuite des passagers. Je me mis debout bien avant ma station, accrochée au poteau, jusqu'à ce que le train s'arrête en oscillant.

Je ne savais pas ce que cela impliquait de garder une enfant, mais ce que j'avais pensé à l'époque, ce à quoi je pensais constamment, à chaque seconde, dans mon monde solitaire, c'était : *J'ignore ce qu'on ressent quand on appartient à une famille, et personne dans ma famille ne sait ce qu'on ressent quand on est à ma place.* Je supposai que ce que je voulais plus que tout, c'était que quelqu'un partage ma vision du monde, pénètre ma façon de voir les choses et me dise que c'était justifié. Alors pourquoi continuais-je à rechercher des pages blanches, des gens qui ne savaient rien de moi ? Elle était tellement séduisante, cette idée de repartir à zéro. Mais elle impliquait que je ne verrais jamais comment quelque chose pouvait se terminer. Je voulais voir la boucle se boucler.

Je sortis à Eastern Parkway, le soleil sur les bras. La lumière se reflétait sur les vitres des voitures, les lunettes de soleil et les montres en or aux poignets des gens alentour, si bien que tout semblait scintiller. Le jour où Nathalie m'avait remerciée, des fleurs de cerisier recouvraient le trottoir, mais je refusai que ce soit la dernière fois que j'en voyais cette année. Je savais que la saison était terminée ou venait de se terminer, mais avais-je jamais fait quelque chose au moment où j'étais censée le faire ? Il ne pouvait pas être trop tard. J'avancai péniblement, cherchant l'endroit où ma mère et moi avions pris la photo. Peut-être que cela me reviendrait une fois que j'y serais. Je passai par l'entrée du jardin botanique, la boutique de cadeaux, les murs blancs menant aux allées pavées. J'avais un plan à la main, mais je ne le regardai pas. Je croisai un groupe de gens allongés sur le ventre et appuyés sur les coudes sur une couverture de pique-nique, des touristes avec des appareils photo encombrants, des jeunes couples marchant main dans la main et des parents poussant des poussettes. Je voulais avoir une attitude ouverte. C'est ce que je m'étais dit avant de partir, en répondant à l'e-mail que ma mère m'avait adressé. J'avais appuyé sur « Envoyer », mais je ne pouvais pas rester sans rien faire et mes pieds m'avaient amenée jusqu'ici.

Je découvris une canopée d'arbres au-dessus de ma tête, verts pour la plupart, leurs bras tissés ensemble. Je me sentis enracinée à cet endroit, immobilisée. Je regardai attentivement les branches. Elles étaient parsemées de restes de fleurs de cerisier rose bonbon. Beaucoup déjà tombées et balayées, photographiées et admirées. Ce n'était pas vraiment le bon moment pour les contempler, mais il en restait quelques-unes, qui fleurissaient avec audace, persistaient et attendaient d'être vues – et j'étais là pour les voir.

OceanofPDF.com

REMERCIEMENTS

J'ai tellement de gens à remercier et c'est un cadeau en soi.

Merci à Monika Woods d'avoir eu si vite confiance en ma voix et d'avoir persévéré pour lui trouver une maison. Un millier de gâteaux mochi pour toi et tes choix de couleurs, pour être restée à mes côtés au fil des ans et pour être la plus rapide du pays à répondre aux e-mails.

À tout le monde chez Tin House, je ne saurais trop vous remercier pour votre chaleur, votre accueil, votre expertise et votre enthousiasme : à Alyssa Ogi, Nanci McCloskey, Craig Popelars, Win McCormack, Anne Horowitz, Jakob Vala, Sangi Lama, Diane Chonette (pour la couverture de mes rêves), Becky Kraemer (avocate et organisatrice extraordinaire !) et Elizabeth DeMeo (la première à avoir soutenu Willa). Merci à Masie Cochran, qui a toujours su m'indiquer la direction où je voulais aller ; à chacune de nos conversations, je t'ai dit : *Je me sens tellement mieux !* Et c'était toujours vrai.

J'ai commencé à me considérer comme écrivaine à la New School. À Robert Haller, Hilary Wallis et Paul Florez-Taylor, mes lecteurs favoris, infatigables et pleins de talent : cette histoire n'existerait pas sans vous. Merci de l'avoir lue et relue un nombre incalculable de fois. Merci à John Reed, Lori Lynn Turner, Laura Cronk, Darcey Steinke, Luis Jaramillo, Dale Peck, ainsi qu'à mes camarades et complices de thèse.

Merci à tous mes étudiants, qui m'en apprennent tant sur les histoires.

Merci à la Byrdcliffe Colony, au Kimmel Harding Nelson Center et à la Plympton Writing Downtown Residency pour leurs salles d'écriture et leur

soutien crucial. Aucun mois d'octobre ne sera jamais comparable à celui que j'ai passé à Millay Arts. Merci à Calliope Nicholas, Carlos Sirah, Anne de Marcken, Aricka Foreman, Anja Marais et Natalie Smith.

Ma vie a été changée à jamais par ma bourse de l'Asian American Writers' Workshop. Une gratitude infinie à tout le personnel et aux stagiaires qui ont rendu cela possible, en particulier Jyothi Natarajan et Yasmin Adele Majeed. Merci à mes collègues, pour les dîners et l'inspiration : Mariam Bazeed, Rami Karim et Yanyi.

La communauté littéraire de New York m'a soutenue de bien des façons. À tous ceux qui ont lu une ébauche de mon travail, m'ont fait des retours et m'ont encouragée, ou m'ont fait une place : merci. À T Kira Madden, Tanaïs, Katie Raissian, Crystal Hana Kim, David Burr Gerrard, Nick Mancusi, Alexander Chee, Ariel Lewiton, Penina Roth, Alexandra Kleeman, Mira Jacob et bien d'autres. À Emily Schultz et Brian Joseph Davis, qui m'ont fait confiance si tôt, Michelle Lyn King, Laura Chow Reeve, Karina Leon, tout le monde chez Joyland et tous les écrivains dont j'ai révisé les textes et qui m'ont tant appris.

Accolades, karaokés-marathons et snacks sans fin pour ma grande famille chez Kundiman, pleine de talents et source infinie d'inspiration. À Cathy Linh Che qui m'a aidée à avancer quand j'en avais besoin et a lu les nouvelles versions aussi rapidement que des cartes postales. À Sarah Gambito, Joseph O. Legaspi, Dan Lau et tout le personnel, les stagiaires et les boursiers, que je ne peux tous nommer et qui m'ont donné ce que je ne pensais jamais trouver : une communauté et de l'attention.

Pinky-Z Wu a rebranché mon cerveau d'écriture et je les aime pour cela ! À Amy Haejung, Annina Zheng-Hardy, K-Ming Chang (qui m'a toujours envoyé une carte postale au moment où j'en avais besoin) et Pik-Shuen Fung (sans qui je n'aurais pu traverser l'année écoulée).

Mes plus sincères remerciements aux amis qui m'ont aidée à garder la tête haute pendant de nombreuses années d'écriture et ont accueilli mes

plaintes avec de la gentillesse et du vin. À Raquel et Jonalyn Trisolini, Chrissie Guggemos, Amirah Kassem, Alexis Shanley, Courtney Cho, et Blair et Callie Beusman, qui m'ont offert plus d'heures de conseils et de dîners faits maison que quiconque le mérite.

À Marcelle Clements, ma première prof d'écriture.

À Ruth Wyatt.

À Sachie Makishi.

Une gratitude sans bornes à ma famille. À Ruby et Chloe. À Gavin et Brogan. À toi, Nai Nai, pour tes histoires et ta force. À Cory, qui a géré mon envie éternelle d'être près de lui avec grâce et patience (du moins après qu'il m'a disloqué l'épaule cette fameuse fois), et à Oanh. Merci papa. Tu as toujours soutenu mon rêve d'écrire et tu as fait tout ton possible pour m'aider à y parvenir. Merci maman. Pour tous les livres que tu m'as lus quand j'étais petite, pour avoir eu une totale confiance en moi depuis toujours.

Merci à Dan, qui joue le plus grand rôle pour cultiver un monde où j'ai de l'espace pour écrire, pour un bonheur si complet que je n'aurais jamais cru pouvoir le souhaiter. D'une manière ou d'une autre, j'y ai eu quand même droit avec toi.

BIBLIOTHÈQUE ÉTRANGÈRE

Titre original :

WIN ME SOMETHING

Copyright © 2021 by Kyle Lucia Wu.

© Mercure de France, 2023, pour la traduction française.

OceanofPDF.com

Kyle Lucia Wu

Une fenêtre sur Tribeca

Willa Chen est une jeune femme solitaire et introvertie, de père chinois et de mère américaine. Après ses études, elle va travailler pour les Adrien, une famille riche vivant dans un immense loft à New York.

Pendant des mois, elle est la nounou de Bijou, leur fille unique âgée de dix ans. Bijou fait de la danse, du violon, apprend le mandarin, se passionne pour la gastronomie. Willa doit l'accompagner d'une activité à l'autre, lui préparer des repas bio, prévoir des visites au musée.

C'est une vie totalement différente de la sienne dans laquelle elle se glisse peu à peu. C'est ainsi que Willa se trouve confrontée au fossé qui existe entre les classes sociales aux États-Unis et à la réalité d'un racisme aussi feutré que sournois.

« Contrairement à d'autres histoires de nounou, *Une fenêtre sur Tribeca* défie nos attentes en explorant des personnages et des concepts complexes plutôt qu'en s'appuyant sur une intrigue trop scandaleuse... Un premier roman débordant de poésie intérieure. »

Cleveland Review of Books

Kyle Lucia Wu est née en 1989 dans le New Jersey et vit maintenant à Los Angeles. Elle est directrice du collectif littéraire Kundiman et enseigne la création littéraire. *Une fenêtre sur Tribeca* est son premier roman.

TABLE DES MATIÈRES

Couverture

Titre

Dédicaces

Exergue

1 - New York, 2013

2 - New York, 2013

3 - New York, 2013

4 - New York, 2013

5 - Durland, État du New Jersey, 2004

6 - New York, 2013

7 - New York, 2013

8 - Kent, État de New York, 2005

9 - New York, 2013

10 - Durland, État du New Jersey, 1998

11 - New York, 2013

12 - Durland, État du New Jersey, 2004

13 - New York, 2013

14 - Kent, État de New York, 2005

15 - New York, 2013

16 - Durland, État du New Jersey, 2001

17 - New York, 2013

18 - New York, 2013

19 - Durland, État du New Jersey, 2005

20 - Kent, État de New York, 2005

21 - New York, 2014

22 - New York, 2014

23 - New York, 2014

24 - New York, 2014

25 - Kent, État de New York, 1999

26 - New York, 2014

27 - New York, 2014

28 - New York, 2014

29 - Durland, État du New Jersey, 1998

30 - New York, 2014

31 - New York, 2014

32 - New York, 2014

33 - New York, 2014

Remerciements

Copyright

Présentation

Achevé de numériser

Cette édition électronique du livre
Une fenêtre sur tribeca de Kyle Lucia Wu
a été réalisée le 11 janvier 2023
par les [Éditions Mercure de France](#).

Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage
(ISBN : 9782715260115 - Numéro d'édition : 542714)

Code Sodis : U46010 - ISBN : 9782715260139.

Numéro d'édition : 542716

Le format ePub a été préparé par [PCA](#), Rezé.

OceanofPDF.com

Sommaire

1. [Couverture](#)
2. [Titre](#)
3. [Dédicaces](#)
4. [Exergue](#)
5. [1 - New York, 2013](#)
6. [2 - New York, 2013](#)
7. [3 - New York, 2013](#)
8. [4 - New York, 2013](#)
9. [5 - Durland, État du New Jersey, 2004](#)
10. [6 - New York, 2013](#)
11. [7 - New York, 2013](#)
12. [8 - Kent, État de New York, 2005](#)
13. [9 - New York, 2013](#)
14. [10 - Durland, État du New Jersey, 1998](#)
15. [11 - New York, 2013](#)
16. [12 - Durland, État du New Jersey, 2004](#)
17. [13 - New York, 2013](#)
18. [14 - Kent, État de New York, 2005](#)
19. [15 - New York, 2013](#)
20. [16 - Durland, État du New Jersey, 2001](#)
21. [17 - New York, 2013](#)
22. [18 - New York, 2013](#)
23. [19 - Durland, État du New Jersey, 2005](#)
24. [20 - Kent, État de New York, 2005](#)
25. [21 - New York, 2014](#)
26. [22 - New York, 2014](#)
27. [23 - New York, 2014](#)
28. [24 - New York, 2014](#)

29. [25 - Kent, État de New York, 1999](#)
30. [26 - New York, 2014](#)
31. [27 - New York, 2014](#)
32. [28 - New York, 2014](#)
33. [29 - Durland, État du New Jersey, 1998](#)
34. [30 - New York, 2014](#)
35. [31 - New York, 2014](#)
36. [32 - New York, 2014](#)
37. [33 - New York, 2014](#)
38. [Remerciements](#)
39. [Copyright](#)
40. [Présentation](#)
41. [Table des matières](#)
42. [Achevé de numériser](#)

Pagination de l'édition papier

1. [1](#)
2. [2](#)
3. [11](#)
4. [12](#)
5. [13](#)
6. [14](#)
7. [15](#)
8. [16](#)
9. [17](#)
10. [18](#)
11. [19](#)
12. [20](#)
13. [21](#)
14. [23](#)

15. [24](#)
16. [25](#)
17. [26](#)
18. [27](#)
19. [28](#)
20. [29](#)
21. [31](#)
22. [32](#)
23. [33](#)
24. [34](#)
25. [35](#)
26. [36](#)
27. [37](#)
28. [39](#)
29. [40](#)
30. [41](#)
31. [43](#)
32. [44](#)
33. [45](#)
34. [46](#)
35. [47](#)
36. [48](#)
37. [49](#)
38. [50](#)
39. [51](#)
40. [52](#)
41. [53](#)
42. [54](#)
43. [55](#)
44. [56](#)
45. [57](#)
46. [58](#)

47. [59](#)
48. [60](#)
49. [61](#)
50. [63](#)
51. [64](#)
52. [65](#)
53. [66](#)
54. [67](#)
55. [68](#)
56. [69](#)
57. [70](#)
58. [71](#)
59. [73](#)
60. [74](#)
61. [75](#)
62. [76](#)
63. [77](#)
64. [78](#)
65. [79](#)
66. [80](#)
67. [81](#)
68. [82](#)
69. [83](#)
70. [84](#)
71. [85](#)
72. [86](#)
73. [87](#)
74. [88](#)
75. [89](#)
76. [90](#)
77. [91](#)
78. [93](#)

79. [94](#)
80. [95](#)
81. [97](#)
82. [98](#)
83. [99](#)
84. [100](#)
85. [101](#)
86. [102](#)
87. [103](#)
88. [104](#)
89. [105](#)
90. [106](#)
91. [107](#)
92. [109](#)
93. [110](#)
94. [111](#)
95. [112](#)
96. [113](#)
97. [114](#)
98. [115](#)
99. [116](#)
100. [117](#)
101. [118](#)
102. [119](#)
103. [120](#)
104. [121](#)
105. [122](#)
106. [123](#)
107. [124](#)
108. [125](#)
109. [126](#)
110. [127](#)

111. [128](#)
112. [129](#)
113. [130](#)
114. [131](#)
115. [132](#)
116. [133](#)
117. [135](#)
118. [136](#)
119. [137](#)
120. [138](#)
121. [139](#)
122. [140](#)
123. [141](#)
124. [142](#)
125. [143](#)
126. [144](#)
127. [145](#)
128. [146](#)
129. [147](#)
130. [148](#)
131. [149](#)
132. [150](#)
133. [151](#)
134. [153](#)
135. [154](#)
136. [155](#)
137. [156](#)
138. [157](#)
139. [158](#)
140. [159](#)
141. [160](#)
142. [161](#)

- 143. [162](#)
- 144. [163](#)
- 145. [164](#)
- 146. [165](#)
- 147. [166](#)
- 148. [167](#)
- 149. [168](#)
- 150. [169](#)
- 151. [170](#)
- 152. [171](#)
- 153. [172](#)
- 154. [173](#)
- 155. [175](#)
- 156. [176](#)
- 157. [177](#)
- 158. [178](#)
- 159. [179](#)
- 160. [181](#)
- 161. [182](#)
- 162. [183](#)
- 163. [184](#)
- 164. [185](#)
- 165. [186](#)
- 166. [187](#)
- 167. [188](#)
- 168. [189](#)
- 169. [190](#)
- 170. [191](#)
- 171. [192](#)
- 172. [193](#)
- 173. [194](#)
- 174. [195](#)

- 175. [196](#)
- 176. [197](#)
- 177. [198](#)
- 178. [199](#)
- 179. [200](#)
- 180. [201](#)
- 181. [202](#)
- 182. [203](#)
- 183. [204](#)
- 184. [205](#)
- 185. [206](#)
- 186. [207](#)
- 187. [208](#)
- 188. [209](#)
- 189. [211](#)
- 190. [212](#)
- 191. [213](#)
- 192. [215](#)
- 193. [216](#)
- 194. [217](#)
- 195. [218](#)
- 196. [219](#)
- 197. [220](#)
- 198. [221](#)
- 199. [222](#)
- 200. [223](#)
- 201. [224](#)
- 202. [225](#)
- 203. [226](#)
- 204. [227](#)
- 205. [228](#)
- 206. [229](#)

- 207. [231](#)
- 208. [232](#)
- 209. [233](#)
- 210. [234](#)
- 211. [235](#)
- 212. [236](#)
- 213. [237](#)
- 214. [238](#)
- 215. [239](#)
- 216. [240](#)
- 217. [241](#)
- 218. [242](#)
- 219. [243](#)
- 220. [244](#)
- 221. [245](#)
- 222. [246](#)
- 223. [247](#)
- 224. [248](#)
- 225. [249](#)
- 226. [250](#)
- 227. [251](#)
- 228. [252](#)
- 229. [253](#)
- 230. [254](#)
- 231. [255](#)
- 232. [256](#)
- 233. [257](#)
- 234. [258](#)
- 235. [259](#)
- 236. [260](#)
- 237. [261](#)
- 238. [262](#)

- 239. [263](#)
- 240. [264](#)
- 241. [265](#)
- 242. [266](#)
- 243. [267](#)
- 244. [268](#)
- 245. [269](#)
- 246. [271](#)
- 247. [272](#)
- 248. [273](#)
- 249. [274](#)
- 250. [275](#)
- 251. [276](#)
- 252. [277](#)
- 253. [278](#)
- 254. [279](#)
- 255. [281](#)
- 256. [282](#)
- 257. [283](#)
- 258. [284](#)
- 259. [285](#)
- 260. [286](#)
- 261. [287](#)
- 262. [289](#)
- 263. [290](#)
- 264. [291](#)